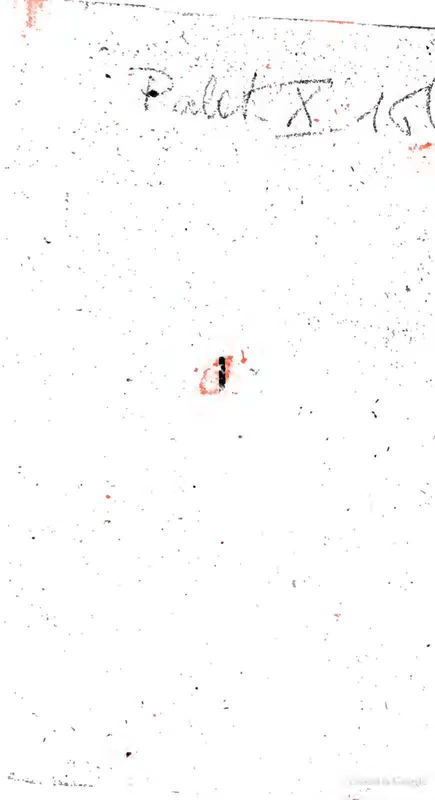








HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME TREIZIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT de l'Auteur.

ME VOICI enfin * arrivé au terme d'un Ouvrage qui m'a occupé tout entier pendant plusieurs années. Je ne puis m'empêcher, en le finissant, de marquer au Public ma reconnoissance pour l'accueil favorable qu'il lui a fait. J'ai éprouvé de sa part une bonté & une indulgence qui m'ont étonné, & auxquelles certainement je ne m'attendois pas. J'ai trouvé les mêmes dispositions chez les Etrangers que dans mes compatriotes; & j'en ai reçu des témoignages d'approbation & de bienveillance, qui me feroient beaucoup d'honneur, s'il m'étoit permis de les rendre publics.

Il faut bien, & je ne puis me

* *La première Edition de ce* XIIe *Volume a paru en* 1738.

le dissimuler, que l'Ouvrage ne soit pas mauvais, puisqu'il a eu le bonheur de plaire à tant de personnes. Mais je dois aussi reconnoitre que la gloire ne m'en appartient pas toute entiére. On sait que le fonds de tout ce que j'ai écrit est tiré d'Auteurs anciens tant Grecs que Latins qui ont fait l'admiration de tous les siécles, & qui m'ont fourni les faits, les réflexions, les pensées, les tours, & souvent même les expressions par la beauté & l'énergie de celles qu'ils me présentoient. Les traductions qu'on a de plusieurs de ces Historiens m'ont été d'un grand secours, & m'ont épargné beaucoup de peine & de tems, parce qu'en les comparant avec les originaux j'y trouvois pour l'ordinaire peu de choses à changer. Je me suis donné la liberté, & il me semble qu'on ne m'en a pas sû mauvais

gré, d'enrichir mon Ouvrage d'une infinité de beaux morceaux que je trouvois dans ceux des Modernes, & qui convenoient au mien; j'en uſerai de même encore dans l'Hiſtoire Romaine. Mais, ce qui m'a le plus aidé dans mon travail, & ce qui a le plus contribué à le mettre en état de ne pas déplaire au Public, ce ſont les remarques de quelques amis d'un goût rare & exquis, qui ont eu la patience de lire & de critiquer preſque en ennemis mes Ecrits avant qu'ils paruſſent, & qui m'ont épargné bien des fautes. On voit donc que tout compté, & bien examiné, il y a beaucoup à rabattre pour moi des louanges que mon Ouvrage a pu m'attirer. Auſſi je ne prétens en tirer d'autre avantage que celui de m'animer de plus en plus dans la nouvelle carriére de l'Hiſtoire Romaine, où je commence à entrer.

Quoi qu'il en ſoit, l'Ouvrage eſt enfin achevé. On trouvera à la fin de ce dernier Volume deux Tables, l'une Chronologique, l'autre des Matiéres. Il ſe rencontre un inconvénient dans cette derniére Table qu'on n'a pu éviter, à cauſe des différentes Éditions, dont les pages ne ſont pas toujours les mêmes, & ne ſe répondent pas toujours exactement. J'y ai remédié le mieux qu'il m'a été poſſible par une Note qu'on trouvera avant cette Table, où je marque les principales différences de la premiére Edition pour le nombre des pages, d'avec celles qui l'ont ſuivie. Les changemens qu'on y a faits ne ſont pas conſidérables, ni en grand nombre : ils ne laiſſent pas pourtant de rendre les derniéres Editions plus correctes que la premiére. Je dois par cette raiſon des excuſes à ceux qui ont

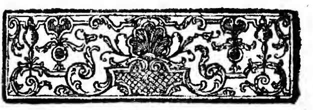
acheté celle-ci : mais je n'ai pu me dispenser de profiter d'une partie des avis qu'on a bien voulu me donner.

L'Edition *in*-4°. tant du Traité des Etudes, que de l'Histoire ancienne, paroîtra à ce que j'espére, dans un an. On trouvera dans celle-ci des Cartes de Géographie, absolument nécessaires pour l'intelligence de l'Histoire. Elles manquent à l'*in*-12. mais afin de suppléer à ce défaut, quand l'*in*-4o. sera achevé on fera un recueil de ces Cartes, & en les pliant on en composera un petit Volume, qui sera assez commode, & que ceux qui en auront envie pourront prendre. La justice & la reconnoissance demandent que je ne prive pas de cet avantage ceux qui ont acheté l'*in*-12. & à qui le succès de l'Ouvrage est dû.

J'espére aussi donner au Public

le premier Tome de l'Hiſtoire Romaine avant le mois de Septembre prochain. Pour en avancér la compoſition, j'ai cru devoir me repoſer entiérement du ſoin des deux Tables qui terminent l'Hiſtoire Ancienne ſur des perſonnes qui ont bien voulu s'en charger. Au défaut d'autres qualités, je me pique d'être promt à ſervir le Public, & je lui conſacre de bon cœur tout mon tems, ſur lequel il a un droit juſtement acquis par toutes les bontés qu'il me témoigne.





SUITE

DU LIVRE VINGT-SIXIÉME.

CHAPITRE TROISIÉME.

Sentimens des anciens Philosophes sur la MÉTAPHYSIQUE & sur la PHYSIQUE.



J'AI DÉJA observé que la Métaphysique étoit renfermée dans la Physique des Anciens. J'y examinerai quatre points. L'existence & les attributs de la Divinité : la formation du monde : la nature de l'ame : les effets de la nature.

ARTICLE PREMIER.

De l'existence & des attributs de la Divinité.

ON PEUT réduire à trois points

& à trois queſtions principales les ſentimens des anciens Philoſophes ſur la Divinité. 1. Si la Divinité exiſte ? 2. Quelle eſt ſa nature ? 3. Si elle préſide au gouvernement du Monde, & ſi elle prend ſoin des affaires du genre humain ?

Avant que d'entrer dans le cahos des opinions Philoſophiques, il ne ſera pas hors de propos d'expoſer en peu de mots l'état de la foi du monde entier au ſujet de la Divinité, dans lequel le trouvérent les Philoſophes au moment qu'ils commencérent à introduire leurs dogmes ſur ce point par le ſeul *raiſonnement*; & de jetter un léger regard ſur la créance commune & populaire de toutes les nations de l'Univers, juſques même aux plus barbares, laquelle s'étoit maintenue d'une maniére conſtante & uniforme par la ſeule *tradition*.

Avant les Philoſophes tout le monde s'accordoit à croire un Etre ſuprême, préſent par tout, attentif aux priéres de tous ceux qui l'invoquoient en quelque état qu'ils fuſſent, dans la profondeur des forêts, dans l'agitation des tempêtes ſur mer, dans le fond d'un cachot; aſſez bon pour s'in-

téresser au malheur des hommes, & assez puissant pour les en délivrer: Maître de donner les victoires, les succès, l'abondance, toute sorte de prospérité: l'Arbitre des saisons, de la fécondité des hommes & des animaux: Présidant aux conventions & aux traités des Rois & des particuliers: Recevant leur serment, en exigeant l'exécution, & en punissant avec une sévérité inexorable le moindre violement: Donnant ou ôtant le courage, la présence d'esprit, les expédiens, le bon conseil, l'attention & la docilité aux sages avis: Protégeant les innocens, les foibles, les opprimés; & se déclarant le vengeur des oppressions, des violences, des injustices: Jugeant les Rois & les peuples, réglant leur destinée & leur sort, & marquant avec un pouvoir absolu l'étendue & la durée des Royaumes & des Empires.

Voila une partie de ce que pensoient généralement les hommes sur la Divinité, au milieu même des ténébres du Paganisme, & un précis des idées qu'une tradition universelle & constante, & aussi ancienne sans doute que le Monde, leur avoit données sur

ce ſujet. Que cela ſoit ainſi, nous en avons des preuves inconteſtables dans les poéſies d'Homére, monument le plus reſpectable de l'antiquité payenne, & que l'on peut regarder comme les Archives de la religion de ces tems reculés.

§. I.

De l'Exiſtence de la Divinité.

LES PHILOSOPHES étoient fort partagés ſur différentes matiéres de la Philoſophie, mais ils ſe réuniſſoient tous ſur ce qui regarde l'Exiſtence de la Divinité, excepté un très petit nombre, dont je parlerai bientôt. Quoique ces Philoſophes, par leurs recherches & leurs diſputes, n'aient rien ajouté pour le fond à ce que les peuples croioient déja avant eux ſur ce ſujet, on ne peut pas dire néanmoins que ces recherches & ces diſputes aient été inutiles. Elles ſervoient à fortifier les hommes dans leur ancienne créance, & à écarter les mauvaiſes ſubtilités de ceux qui auroient voulu l'attaquer. Cette union de tant de perſonnes généralement eſtimées par la ſolidité de leur eſprit, par leur application infatigable à l'étude, par la

vaste étendue de leurs connoissances, ajoutoit un nouveau poids à l'opinion commune & anciennement reçue sur l'existence de la Divinité. Les Philosophes appuioient ce sentiment de plusieurs preuves, les unes plus subtiles & plus abstraites, les autres plus populaires & plus à la portée du commun des hommes. Je me contenterai d'en indiquer quelques-unes de ce dernier genre.

Le concours général & constant des hommes de tous les siécles & de tous les pays à croire fermement l'existence de la Divinité, leur paroissoit un argument auquel on ne pouvoit rien opposer de sensé & de raisonnable. Les opinions qui n'ont pour fondement qu'une erreur populaire ou une crédule prévention, peuvent bien durer quelque tems, & donner dans certains pays; mais tôt ou tard elles se dissipent, & perdent toute créance. [a] Epicure fondoit l'existence des dieux sur ce que la nature elle-même grave leur idée dans tous les esprits. Sans

a *Epicurus* solus vidit primum esse deos, quòd in omnium animis eorum notionem impressisset *ipsa* natura. Quæ est enim gens, aut quod genus hominum, quod non habeat sine doctrina anticipationem quandam deorum? quam appel-

avoir l'idée d'une chose, disoit-il, on ne sauroit la concevoir, ni en parler, ni en disputer. Or quel peuple, quelle sorte d'hommes n'a pas indépendamment de toute étude, une idée & une notion des dieux? Ce n'est point une opinion qui vienne de l'éducation, ou de la coutume, ou de quelque loi humaine; mais une créance ferme & unanime parmi tous les hommes: c'est donc par des notions empreintes dans nos ames, ou plutôt innées, que nous comprenons qu'il y a des dieux. Or tout jugement de la nature, quand il est universel, est nécessairement vrai.

Un autre argument que les Philosophes emploioient le plus ordinairement, parce qu'il est à la portée des plus simples, est le spectacle de la nature. Les hommes les moins exercés au raisonnement peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse &

las πρόληψιν Epicurus, id est anteceptam animo quandam informationem, sine qua nec intelligi quidquam, nec quæri, nec disputari possit.... Cùm ergo non instituto aliquo, aut more, aut lege sit opinio constituta, maneatque ad unum omnium firma consensio, intelligi necesse est esse deos: quoniam insitas eorum, vel potius innatas cognitiones habemus. De quo autem omnium natura consentit, id verum esse necesse est. *Cic. de nat. deor. lib. 1, n. 43. 44.*

la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait, se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible & populaire, dont tout homme sans passions & sans préjugés est capable. Les cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits, tout marque un esprit supérieur à nous, qui est comme l'ame du monde entier. Quand on examine avec quelque attention l'architecture de l'Univers, & la juste proportion de toutes ses parties, on reconnoit au premier coup d'œil les traces de la Divinité, ou, pour mieux dire, le sceau de Dieu même dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature.

» Peut-on, disoit Balbus au nom » des Stoïciens, regarder le ciel, & » contempler tout ce qui s'y passe, » sans voir avec toute l'évidence pos- » sible, qu'il est gouverné par une su- » prême, par une divine intelligence? » Quiconque en douteroit, pourroit » aussitôt douter s'il y a un soleil. » L'un est-il plus visible que l'autre? » Cette persuasion, sans l'évidence » qui l'accompagne, n'auroit pas été *De nat. deor. l. b. 2. n. 4. 5.*

» si ferme & si durable : elle n'auroit
» pas acquis de nouvelles forces en
» vieillissant : elle n'auroit pu résister
» au torrent des années, & passer de
» siécle en siécle jusqu'à nous.

De nat. deor. lib. 2. n. 16. » S'il y a, disoit Chrysippe, des
» choses dans l'Univers, que l'esprit
» de l'homme, que sa raison, que sa
» force, que sa puissance ne soient pas
» capables de faire, l'Etre qui les pro-
» duit est certainement meilleur que
» l'homme. Or l'homme ne sauroit
» faire le ciel, ni rien de ce qui est
» invariablement réglé. Il n'y a rien
» cependant de meilleur que l'hom-
» me, puisque dans lui seul est la
» raison, qui est ce qu'il y peut avoir
» de plus excellent. Par conséquent
» l'Etre qui a fait l'univers, est meil-
» leur que l'homme. Pourquoi donc
» ne pas dire que c'est un Dieu ?

A quel aveuglement, ou plutôt à quelle stupide extravagance faut-il que les hommes aient été livrés, pour aimer mieux attribuer des effets si merveilleux & si inconcevables au pur hazard, & au concours fortuit des atomes, qu'à la sagesse & à la puissance infinie de Dieu ?

De nat. deor. lib. 1. n. 93. » N'est-il pas étonnant », s'écrie Bal-

bus en parlant de Démocrite, » qu'il » y ait un homme qui se persuade, » que de certains corps solides & in» divisibles se meuvent d'eux-mêmes » par leur poids naturel, & que de » leur concours fortuit s'est fait un » monde d'une si grande beauté? Qui» conque croit cela possible, pour» quoi ne croiroit-il pas que si l'on » jettoit à terre quantité de caractéres » d'or, ou de quelque matiére que ce » fût, qui représentassent les * vingt » & une lettres, ils pourroient tomber » arrangés dans un tel ordre, qu'ils » formeroient lisiblement les Annales » d'Ennius.

On peut dire la même chose de l'Iliade d'Homére. Qui croira, dit M. de Fénelon dans son admirable Traité de l'Existence de Dieu, que ce poéme si parfait n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand Poéte; & que les caractéres de l'alphabet aiant été jettés en confusion, un coup de pur

* *M. le Président Bouhier, dans sa savante Dissertation*, de priscis Græcor. & Latin. literis, *imprimée à la suite de la Palæographie du P. de Montfaucon, a fait voir que les anciens Romains n'avoient que ces* XVI. *lettres* A. B. C. D. E F. I K. L. M. N. O. P. R. S. T. *Les cinq autres ajoutées du tems de Cicéron, étoient*, G. Q. V. X. Z. *sans compter l'H. qui étoit moins une lettre, qu'une marque d'aspiration.*

hazard, comme un coup de dés, ait raſſemblé toutes les lettres préciſément dans l'arrangement néceſſaire pour décrire dans des vers pleins d'harmonie & de variété tant de grands événemens; pour les placer & pour les lier ſi bien tous enſemble; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble, & de plus touchant; enfin pour faire parler chaque perſonne ſelon ſon caractére, d'une maniére ſi naïve & ſi paſſionnée? Qu'on raiſonne & qu'on ſubtiliſe tant qu'on voudra, jamais on ne perſuadera à un homme ſenſé que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hazard. Pourquoi donc cet homme ſenſé croira-t-il de l'Univers, ſans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que ſon bon ſens ne lui permettra jamais de croire de ce Poéme?

Voila comme s'expliquoient toutes les ſectes les plus célébres. Quelques Philoſophes, comme je l'ai dit, mais en très petit nombre, entreprirent de ſe diſtinguer des autres par des opinions particuliéres ſur ce ſujet. Livrés aux foibles efforts de la raiſon pour approfondir la nature & l'eſſence de la

Divinité, & pour en expliquer les attributs, & sans doute éblouis de l'état d'un objet dont les yeux humains ne peuvent soutenir la lumiére, ils se sont égarés dans leurs recherches, & ont été conduits d'abord à douter de l'existence de la Divinité, & peu à peu jusqu'à la nier. Mais le peuple, qui n'entroit point dans ces rafinemens & ces subtilités de la Philosophie, & qui s'en tenoit uniquement à la tradition immémoriale, & à la notion naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, s'éleva fortement contre ces prédicateurs de l'Athéisme, & les traita comme des ennemis du genre humain.

PROTAGORE aiant commencé un de ses livres de la sorte : *Je ne saurois dire s'il y a des dieux, ni ce que c'est*; les Athéniens le chassérent non seulement de leur ville, mais encore de leur territoire, & firent bruler publiquement ses ouvrages. *De nat. deor. lib. 1. n. 63.*

DIAGORE ne s'en tint pas au doute, il nia nettement qu'il y ait des dieux; & c'est ce qui lui fit donner le surnom d'*Athée*. Il vivoit en la XCIe Olympiade. On prétend qu'un entêtement d'Auteur, une tendresse *AN M. 3588. Hesych. in Διαγόρας.*

excessive pour une production de son esprit, l'entraîna dans l'impiété. Il avoit appellé en Justice un Poéte qui lui avoit volé une piéce de vers. Celui-ci jura qu'il ne lui avoit rien dérobé, & peu de tems après publia sous son propre nom cet ouvrage, qui lui acquit une grande réputation. Diagore voiant dans son adversaire le crime non seulement impuni, mais honoré & récompensé, conclut qu'il n'y avoit point de Providence, point de dieux, & fit des Livres pour le prouver.

Les Athéniens le citérent pour lui faire rendre compte de son dogme: mais il prit la fuite, sur quoi ils mirent sa tête à prix. Ils firent promettre à son de trompe un talent (trois mille livres) à quiconque le tueroit, & deux à quiconque l'améneroit vif, & firent graver ce décret sur une colonne de cuivre.

AN. M. 3684. *Diog. Laërt. lib. 2. in Aristip.*

THEODORE de Cyréne nioit aussi sans restriction l'existence des dieux. Il auroit été conduit au Tribunal de l'Aréopage, & puni comme Athée, si Démétrius de Phalére, qui étoit pour lors tout puissant à Athénes, n'eût favorisé son évasion. Sa

morale étoit digne d'un Athée. Il enseignoit que tout est indifférent, qu'il n'y a rien de sa nature qui soit crime ou vertu. Son impiété lui fit des affaires par tout où il se trouva, & il fut enfin condanné à s'empoisonner.

La juste [a] sévérité des Athéniens, qui punissoient sur cette matiére jusqu'au doute comme on l'a vû dans Protagore, contribua beaucoup à arréter la licence des opinions & le cours de l'impiété. Les Stoïciens portoient si loin sur ce point le respect pour la religion, qu'ils [b] traitoient de criminelle & d'impie la coutume de disputer contre l'existence des dieux, soit qu'on le fît d'une maniére sérieuse, ou simplement par entretien & contre sa pensée.

§. II.

De la nature de la Divinité.

UN DÉTAIL abrégé de toutes les rêveries que les Philosophes ont

a Ex quo equidem existimo, tardiores ad hanc sententiam profitendam multos esse factos, quippè cum pœnam ne dubitatio quidem effugere potuisset. *De natur. deorum, lib.* 1. *n.* 63.

b Mala & impia consuetudo est contra deos disputandi, sive animo id fit, sive simulatè. *Ibid. lib.* 2. *n.* 168.

avancées ſur cette matiére, nous convaincra mieux que toute autre choſe de l'impuiſſance de la raiſon humaine pour arriver par ſes propres forces à de ſi ſublimes vérités. Je tirerai ce détail des Livres que Cicéron a compoſés *ſur la nature des dieux*. Les remarques & les réflexions dont M. l'Abbé d'Olivet de l'Académie Françoiſe a accompagné l'excellente Traduction qu'il nous a donnée de ces Livres de Cicéron, me feront d'un grand ſecours, & je ne ferai preſque que les copier ou les abréger.

Comme les anciens Philoſophes n'ont étudié la nature de Dieu que par raport aux choſes ſenſibles dont ils tâchoient de comprendre l'origine & la formation, & que les différentes maniéres dont ils arrangeoient le ſyſtême de l'Univers faiſoient leurs différentes créances touchant la Divinité, il ne faut pas s'étonner ſi l'on trouve ſouvent ici ces deux matiéres unies & confondues.

De nat. deor. lib. 1. n. 25. THALÈS de Milet a dit *que l'Eau eſt le principe de toutes choſes, & que Dieu eſt cette intelligence, par qui tout eſt formé de l'Eau.* Il parloit d'une Intelligence, qui ne faiſant qu'un

avec la matiére dirigeoit ses opérations; comme on diroit que l'ame, qui jointe au corps ne fait qu'un même homme, dirige les actions de l'homme.

ANAXIMANDRE croit *que les dieux reçoivent l'être, qu'ils naissent & meurent de loin à loin, & que ce sont des mondes innombrables.* Ces dieux d'Anaximandre étoient les astres. Ibid.

ANAXIMENE prétend que *l'Air est dieu, qu'il est produit, qu'il est immense & infini, qu'il est toujours en mouvement.* L'opinion d'Anaximéne quant au fond, ne différe en rien des precédentes. Il retint d'Anaximandre son maître l'idée d'une substance unique, & infiniment étendue : mais il dit que c'étoit l'air, comme Thalès avoit dit que c'étoit l'eau. Ibid. n. 26.

ANAXAGORE, éleve d'Anaximéne, fut l'auteur de cette opinion, *que le systême & l'arrangement de l'Univers doivent être attribués à la puissance & à la sagesse d'un esprit infini.* Anaxagore n'est venu qu'un siécle après Thalès. Les notions commencent à se débrouiller. On sent la néceſſité d'une cause efficiente, qui soit distinguée substantiellement de la matérielle. Ibid.

Mais il n'attribue à cet esprit infini que l'arrangement & le mouvement, non la création de l'Univers. La coéternité de deux principes indépendans l'un de l'autre, quant à leur existence, est l'écueil où il échoue avec tous les anciens Philosophes.

Ibid. n. 27. PYTHAGORE croit *que Dieu est une ame répandue dans tous les êtres de la nature, & dont les ames humaines* ib. 4. Georg. *sont tirées.* Virgile a décrit admirablement le dogme de ce Philosophe.

Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere : deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Pythagore étoit de 50 ans pour le moins plus ancien qu'Anaxagore. Celui-ci n'est donc pas le premier qui ait eu l'idée d'un esprit pur : ou il faudroit dire que Pythagore le confondoit avec la matiére.

Ibid. n. 28. XENOPHANE dit *que Dieu est un*

Tout infini, & il y ajoute une Intelligence. Ce même Philosophe dit ailleurs que *Dieu est une substance éternelle..... & de figure ronde*, par où il entend le Monde. Il croioit donc ce Dieu matériel. *Academ. Quæst. lib. 4. n. 118.*

PARMENIDE n'avoit point d'autre sentiment que son maître Xénophane, quoiqu'il s'exprimât en termes différens. *Ibid. n 28.*

EMPEDOCLE. Selon lui, *les quatre élémens, dont il veut que tout soit composé, sont divins*, c'est-à-dire des Dieux. Cependant il est visible que ce sont des mixtes, qui naissent & périssent, & qui n'ont point de sentiment. *Ibid n. 29.*

DEMOCRITE *donne la qualité de dieux, & aux images des objets qui nous frapent ; & à la nature qui fournit ces images ; & à notre connoissance, notre intelligence.* Ce qu'il appelloit dieux, c'étoient les Atomes. A proprement parler, il ne croioit rien. *Je nie*, disoit-il, *si nous savons quelque chose, ou si nous ne savons rien. Je nie, que nous sachions même si nous ne savons pas cela. Je nie que nous sachions s'il existe quelque chose, ou s'il n'existe rien.* Digne membre de la secte Eléatique, dont *Ibid.* *Academ. Quæst. lib. 4. n. 73.*

le dogme favori étoit *l'acatalepſie*, ou l'incompréhenſibilité abſolue de toutes choſes. Cette ſecte, qui avouoit Xénophane pour ſon Chef, forma l'incrédule Protagore, & donna naiſſance à celle de Pyrrhon.

PLATON. Il paroit par tous ſes ouvrages, qu'il penſoit fort bien de la Divinité, mais qu'il n'a oſé s'expliquer nettement dans une ville & dans un tems où il étoit dangereux
De nat. deor. lib. I. n. 30. de heurter le goût dominant. Dans le Timée, il dit *que le pere de ce Monde ne ſauroit être nommé:* & dans les livres des Loix, *qu'il ne faut pas être curieux de ſavoir proprement ce que c'eſt que Dieu. Il le ſuppoſe incorporel.*
Ibid. n. 18. Il lui attribue la formation de l'Univers : *Opificem ædificatoremque mundi.* Il dit auſſi *que le Monde, le Ciel,*
n. 30. *les Aſtres, la Terre, les ames, & ceux à qui la religion de nos peres attribue la Divinité; il dit que tout cela eſt dieu.* Le fond du ſentiment de Platon eſt, malgré l'apparence du polythéiſme, qu'il n'y a qu'un Dieu très bon & très parfait, qui a tout fait ſuivant l'idée du meilleur ouvrage poſſible.

n. 32. ANTISTHENE dit *qu'il y a plu-*

ſieurs dieux révérés par les nations, mais qu'il n'y en a qu'un naturel, c'eſt-à-dire, comme l'explique Lactance, auteur de toute la nature. *Inſtit. divin. 1. 5.*

ARISTOTE varie beaucoup. *Tantôt il veut que toute la Divinité réſide dans l'intelligence*, c'eſt-à-dire, dans le principe intelligent, par lequel penſent tous les êtres penſans. *Tantôt que le monde ſoit dieu. Après il en reconnoit quelque autre, qui eſt au-deſſus du monde, & qui a ſoin d'en régler & d'en conſerver le mouvement. Ailleurs il enſeigne que dieu n'eſt autre choſe que ce feu qui brille dans le Ciel.* *De nat. deor. lib. 1. n. 33.*

XENOCRATE dit *qu'il y a huit dieux. Les Planétes en font cinq : les Etoiles fixes n'en font qu'un toutes enſemble, comme autant de membres épars. Le Soleil fait le ſeptiéme, & la Lune enfin le huitiéme.* *n. 34.*

THEOPHRASTE *dans un endroit attribue la ſuprême divinité à l'Intelligence, dans un autre au Ciel en général, & après cela aux Aſtres en particulier.* *Ibid. n. 35.*

STRATON dit *qu'il n'y a point d'autre dieu que la nature : que c'eſt* *Ibid.*

le principe de toutes les productions & de toutes les mutations.

ZENON. C'eſt le fondateur de la ſecte fameuſe des Stoïciens. On devroit attendre de lui quelque choſe de grand ſur la Divinité. Voici le précis de ſa Théologie, tiré principalement du ſecond Livre de la Nature des dieux, où ſes ſentimens ſont expliqués fort au long.

Qu'il n'y a que les quatre élémens, qui compoſent tout l'Univers. Que ces quatre élémens ne font qu'une nature continue, ſans diviſion. Qu'il n'exiſte abſolument nulle autre ſubſtance, hors ces quatre élémens. Que la ſource de l'intelligence & de toutes les ames, c'eſt le feu réuni dans l'Ether, où ſa pureté n'eſt point altérée, parce que les autres élémens ne s'y mêlent point. Que ce feu intelligent, actif, vital, pénétre tout l'Univers. Que comme il a l'intelligence en partage à la différence des autres élémens, c'eſt lui qui eſt cenſé opérer tout. Qu'il procéde méthodiquement à la génération, c'eſt-à-dire produit toutes choſes, non pas fortuitement ni aveuglément, mais ſuivant de certaines régles toujours les

mêmes. Qu'étant l'ame de l'Univers, il le fait ſubſiſter & le gouverne avec ſageſſe, puiſqu'il eſt le principe de toute ſageſſe. Que par conſéquent il eſt Dieu. Qu'il donne la même dénomination à la Nature, avec laquelle il ne fait qu'un : & à l'univers, dont il fait partie. Que le Soleil, la Lune, tous les Aſtres étant des corps ignés, ce ſont des dieux. Que l'air, la terre, la mer aiant pour ame ce feu céleſte, ſont auſſi des dieux. Que toutes les choſes où l'on voit quelque efficacité ſinguliére, & où ce principe actif paroit ſe manifeſter plus clairement, méritent le nom de divinités. Que ce même titre doit être accordé aux grands hommes, dans l'ame deſquels ce feu divin étincelle avec plus d'éclat. Qu'enfin, de quelque maniére qu'on nous repréſente cette ame de l'Univers, & quelques noms que la coutume lui donne par raport aux diverſes parties qu'elle anime, on lui doit un culte religieux.

Je ſuis las de raporter tant d'abſurdités, & le Lecteur ſans doute ne l'eſt pas moins que moi, ſi pourtant il a eu la patience de les lire juſqu'au bout. Il n'a pas dû s'atten-

dre à voir ſortir d'un fond auſſi ténébreux qu'eſt le paganiſme, de vives lumiéres ſur un ſujet infiniment ſupérieur à la foibleſſe de l'eſprit humain, comme l'eſt ce qui regarde la nature de la Divinité. Les Philoſophes ont bien pu, par les ſeules forces de la raiſon, ſe convaincre de la néceſſité & de l'exiſtence d'un Etre divin. Encore quelques-uns, comme [a] Epicure, ont-ils été ſoupçonnés de cacher ſous de ſpécieuſes paroles un véritable athéiſme: du moins ils ont preſque autant deshonoré la Divinité par les idées baſſes qu'ils en ont conçues, que s'ils l'avoient niée abſolument.

Pour ce qui regarde l'eſſence de la Nature Divine, ils ſe ſont tous égarés. Et comment ne l'auroient-ils pas fait, puiſque les hommes ne connoiſſent Dieu, qu'autant qu'il lui plait de ſe révéler à eux? M. l'Abbé d'Olivet, dans ſa Diſſertation ſur la Théologie des philoſophes, réduit leurs ſentimens à trois ſyſtêmes généraux, qui embraſſent toutes les opinions par-

a Nonnullis videtur Epicurus, ne in offenſionem Athenienſium caderet, verbis reliquiſſe deos, re ſuſtuliſſe. *Lib. 1. de nat. deor. n. 85.*

ticuliéres que Cicéron nous a exposées dans ses Livres de la nature des dieux. Les différentes maniéres dont ces Philosophes arrangeoient le systême de l'Univers, faisoient leurs différentes créances touchant la Divinité.

Quelques-uns crurent que la Matiére toute seule, privée de sentiment & de raison, avoit pu former le Monde; soit que l'un des élémens produisît tous les autres par divers dégrés de raréfaction & de condensation, comme il paroit qu'Anaximéne l'a cru: soit que la Matiére étant partagée en une infinité de corpuscules mobiles, ils aient pris des formes réguliéres à force de voltiger témérairement dans le vuide, comme l'a cru Epicure: soit que toutes les parties de la matiére eussent une pesanteur intrinséque & un mouvement naturel, qui les dirigeoient nécessairement, comme c'étoit l'opinion de Straton. Or l'athéisme de ces Philosophes est visiblement le plus grossier de tous, puisque la cause premiére qu'ils ont reconnue n'est qu'une matiére inanimée.

D'autres s'élevérent jusqu'à cette notion, qu'il y a dans le monde un *De nat. deor. lib. 2. n. 28.*

trop bel ordre, pour n'être pas l'effet d'une cause intelligente. Mais ne concevant rien qui ne fût matériel, ils crurent que l'intelligence faisoit partie de la matiére, & ils attribuérent cette perfection au feu de l'Ether, qu'ils regardoient comme l'océan de toutes les ames. Ce fut l'opinion des Stoïciens, & l'on peut leur associer Thalès, & même Pythagore, Xénophane, Parménide, & Démocrite, qui admettoient, comme eux, un Tout matériel & intelligent.

Enfin d'autres comprirent que l'intelligence ne pouvoit être matérielle, & qu'il faloit la distinguer absolument de tout ce qui est corps. Mais en même tems ils crurent que les corps existoient indépendamment de cette intelligence, & que son pouvoir se bornoit à les mettre en ordre & à les animer. Ce fut le sentiment d'Anaxagore, & de Platon : sentiment beaucoup moins imparfait que les autres, en ce qu'il renferme l'idée de la spiritualité, & distingue réellement la cause d'avec l'effet, l'agent d'avec la matiére : mais éloigné encore infiniment de la vérité.

Pour les deux autres classes de Philosophes,

losophes, qui ne reconnoissent que des principes matériels, elles sont absolument inexcusables, & ne différent en leur aveuglement que du plus au moins. On peut bien leur appliquer ce que nous lisons dans la sagesse : *Tous les hommes qui n'ont point la connoissance de Dieu ne sont que vanité. Ils n'ont pu comprendre par les biens visibles le Souverain Etre, & ils n'ont point reconnu le Créateur par la considération de ses ouvrages : mais ils se sont imaginés que le feu, ou le vent, ou l'air le plus subtil, ou la multitude des étoiles, ou l'abyme des eaux, ou le soleil & la lune, étoient les dieux qui gouvernoient tout le monde.* Sap. 13. 1. 2.

Je ne parle ici que des dieux reconnus tels proprement par les Philosophes. Varron distinguoit trois sortes de Théologies. La *Fabuleuse*, qui étoit celle des Poétes : La *Naturelle*, enseignée par les Philosophes : La *Civile* ou Politique, qui étoit en usage parmi le peuple. La premiére & la troisiéme attribuoient aux dieux, ou souffroient qu'on leur attribuât, toutes les passions, tous les vices des hommes, tous les crimes les plus abominables. La seconde paroissoit moins S. August. in. de Civit. Dei, lib. 6. cap. 5.

déraiſonnable, mais dans le fond elle n'étoit guéres plus religieuſe, & renfermoit des abſurdités qui font honte à l'eſprit humain.

[a] Cicéron, dans le troiſiéme Livre de la nature des dieux, met dans tout leur jour pluſieurs de ces abſurdités. Il n'en ſavoit pas aſſez pour établir la vraie religion: mais il en ſavoit aſſez pour combattre les Stoïciens & les Epicuriens, les ſeuls qui s'élevérent contre S. Paul, lorſqu'il prêcha dans Athénes. Les ſimples lumiéres naturelles pouvoient lui ſuffire pour détruire le menſonge, mais elles ne pouvoient le conduire juſqu'à découvrir la vérité. On reconnoit ici la foibleſſe de la raiſon humaine, & les vains efforts qu'elle fait toute ſeule pour s'élever à l'exacte connoiſſance d'un Dieu véritablement [b] caché, & [c] qui habite une lumiére inacceſſible. Quels ont été, à cet égard, les progrès de cette raiſon ſi fiére, durant plus de quatre ſiécles, dans les meilleures têtes

a Tullius, tertio de natura deorum libro, diſſolvit publicas religiones: ſed tamen veram, quam ignorabat, nec ipſe, nec alius quiſquam potuit inducere. Adeo & ipſe teſtatus eſt falſum quidem apparere, veritatem tamen latere. *Lactant. de ira Dei, cap.* 11.

b Verè tu es Deus abſconditus. *Iſ.* 45. 15.

c Lucem inhabitat inacceſſibilem. 1. *Timoth.* 6. 15.

de la Gréce, dans les payens les plus illuſtres par leur ſavoir, dans les Chefs de leurs plus fameuſes Ecoles ? Rien [a] de ſi abſurde, qu'il n'ait été avancé par quelque Philoſophe.

Il y a plus. Ceux d'entr'eux qui faiſoient profeſſion d'une plus haute ſageſſe, & à qui Dieu avoit manifeſté ſon unité, n'ont-ils pas retenu cette connoiſſance dans le ſecret par une ingrate & timide lâcheté ? Un ſeul s'eſt-il élevé contre l'impiété qui avoit ſubſtitué au Dieu vivant & véritable des idoles muettes, & des figures non ſeulement d'hommes, mais de bêtes & de reptiles ? Un ſeul s'eſt-il abſtenu d'aller dans les temples, quoiqu'il n'approuvât pas dans ſon cœur le culte ſuperſtitieux qu'il autoriſoit par ſa préſence & par ſon exemple ? L'unique, dont la religion fut miſe à l'épreuve, ne traita-t-il pas de calomniateurs ceux qui l'accuſoient de n'adorer pas les dieux que les Athéniens adoroient? Son Apologiſte, qui étoit auſſi ſon diſciple & ſon ami, le défend-il autrement, qu'en aſſurant qu'il a toujours

Scholas habebant privatas, & templa communia. *S. Auguſtin.*

Socrate.

Xénophon.

a Neſcio quomodo nihil tam abſurdè dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo Philoſophorum. *Civ. Divin. lib.* 2. *n.* 19.

reconnu les mêmes divinités que le peuple ? Et Platon lui-même n'est-il pas contraint d'avouer que ce lâche prévaricateur ordonna un sacrifice impie, quoiqu'il fût certain de mourir ?

Epist. Plat. ad Dion. Un petit extrait d'une lettre de Platon nous fait voir combien il craignoit de s'expliquer sur la nature & l'unité de Dieu, & combien par conséquent il étoit éloigné de lui rendre graces, de le confesser devant les hommes, & de s'exposer au moindre danger en lui rendant témoignage.

Plat. de Rep. lib. 3. Les actions honteuses qu'on attribuoit aux faux dieux le faisoient rougir; mais il se contentoit de dire, ou qu'ils n'étoient pas coupables de ces crimes, ou qu'ils n'étoient pas dieux s'ils les avoient commis ; sans oser dire qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, & sans avoir le courage de s'élever contre le culte public fondé sur les crimes mêmes qu'il avoit en horreur.

Il faut le dire, à la honte du Paganisme, & à la gloire de l'Evangile. Un enfant parmi nous, pour peu qu'il soit instruit du Catéchisme, est plus sûr & plus éclairé sur tout ce qu'il faut savoir de la Divinité, que tous les Philosophes ensemble.

§. II.

La Divinité préside-t-elle au gouvernement du Monde ? Prend-elle soin des hommes en particulier ?

La dispute des anciens Philosophes sur la Providence consistoit à savoir si les dieux présidoient au gouvernement général du Monde, & s'ils descendoient dans un détail particulier pour prendre soin de chacun des hommes. Epicure presque seul nioit cette vérité.

» On demande, disoit-il, comment vivent les dieux, & de quoi ils s'occupent ? Leur vie est la plus heureuse, la plus délicieuse qu'on puisse imaginer. Un Dieu ne fait rien : il ne s'embarrasse de nulle affaire : il n'entreprend rien. Sa sagesse & sa vertu font sa joie. Les plaisirs qu'il goute, plaisirs qui ne sauroient être plus grands, il est sûr de les gouter toujours. *De nat. Deor. lib. 1. n. 51-54.*

» Voila, continuoit-il en s'adressant à Balbus qui soutenoit le sentiment des Stoïciens, » voila un dieu » heureux. Mais le vôtre, il est acca- » blé de travail. Car, si vous croiez

C'étoit le système des Stoïciens. » que ce dieu soit le Monde lui-même, tournant comme il fait sans relâche autour de l'axe du ciel, & cela encore avec une étrange rapidité, peut-il avoir un instant de repos? Or, sans repos, point de félicité. Et si l'on prétend qu'il y *C'étoit le système de Platon.* ait dans le Monde un dieu qui le gouverne, qui préside au cours des astres & aux saisons, qui régle, qui arrange tout, qui ait l'œil sur les terres & sur les mers, qui s'intéresse à la vie des hommes, & qui se charge de pourvoir à leurs besoins; c'est lui donner en vérité de tristes & de pénibles affaires. Or il faut, pour être heureux selon nous, avoir l'esprit tranquille, & ne se méler de rien. D'ailleurs, [a] vous vous mettez sur la tête un maître éternel, dont nous devrions jour & nuit avoir peur. Car le moien de ne pas craindre un dieu qui prévoit tout, qui pense à tout, qui remarque tout, qui croit que tout

a Itaque imposuistis in cervicibus nostris sempiternum dominum, quem dies & noctes timeremus. Quis enim non timeat omnia providentem, & cogitantem, & animadvertentem, & omnia ad se pertinere putantem, curiosum & plenum negotii deum?

» le regarde, qui veut se mêler de » tout, qui n'est jamais sans affaires ?« La grande maxime d'Epicure étoit donc, [a] *Qu'un être heureux & immortel n'a point de peine, & n'en fait à personne.*

Un dogme si impie, qui renverse ouvertement la Providence, méritoit d'avoir Epicure pour avocat & pour défenseur. Et il faut avouer que ce qu'il dit d'un dieu qui voit & connoit tout, & qui doit par conséquent punir tout ce qui est contraire à la loi divine, est l'unique raison qui porte encore aujourd'hui quelques personnes à croire qu'il n'y a point de Providence qui veille sur toutes les actions des hommes, ou plutôt à le souhaiter.

» Ce n'est point sans raison que ce » dogme a fait regarder Epicure com- » me un ennemi déclaré des dieux, » qui a sapé toute religion, & qui » par ses raisonnemens, comme Xer- » xès par ses troupes, a renversé tem- » ples & autels. Car quelle raison » après tout, dit Cotta, nous obli-

De nat. deor. lib. 1. n. 115 116.

a Quod æternum beatumque sit, id nec habere ipsum negotii quidquam, nec exhibere alteri. *De nat. deor. lib. 1. n. 45.*

» geroit de ſonger aux dieux, puiſ-
» qu'ils ne ſongent point à nous, ne
» prennent ſoin de rien, ne font ab-
» ſolument rien?... Pour être tenu
» à leur marquer de la piété, ne fau-
» droit-il pas en avoir reçu des gra-
» ces? Car de quoi eſt-on redevable à
» qui n'a rien donné? La piété eſt une
» juſtice qui acquitte les hommes en-
» vers les dieux. Or vos dieux n'aiant
» point de relation avec nous, qu'au-
» roient-ils à exiger de nous?

Les priéres qu'on adreſſe à la Divinité dans ſes beſoins & dans ſes dangers, les vœux qu'on lui fait pour en obtenir certaines graces, les promeſſes & les ſermens dont on la prend à témoin, uſages communs à toutes les nations, & pratiqués dans tous les tems, marquent ce que les hommes ont toujours penſé de la Providence. A ne conſulter que la ſeule raiſon telle que le péché nous l'a laiſſée, c'eſt-à-dire notre orgueil & nos ténébres*, nous ſerions tentés de croire que ce n'eſt pas traiter aſſez reſpectueuſement la Divinité que de l'abaiſſer ainſi à de petits détails en lui repréſentant tous nos beſoins; que de ſtipuler avec elle, ſi elle veut bien nous écouter; que

de la faire intervenir à nos traités & à nos engagemens. Dieu a voulu par tous ces moiens conſerver dans les eſprits de tous les peuples une idée claire de ſa Providence, du ſoin qu'il prend de tous les hommes en particulier, de la ſouveraine autorité qu'il conſerve ſur tous les événemens de leur vie, de l'attention qu'il a à examiner s'ils ſont fidéles à garder leurs promeſſes, & de celle qu'il aura à en punir le violement.

Auſſi voions-nous que ces vérités ont toujours été regardées comme le fondement le plus inébranlable de la ſociété humaine. *On* [a] *doit avant tout*, dit Cicéron en établiſſant les régles d'un ſage gouvernement, *être intimement perſuadé que les dieux ſont les maîtres ſouverains de tout, & les modérateurs de l'Univers : que tout ce qui s'y paſſe eſt ſoumis à leur volonté & à leur pouvoir : qu'ils ſe plaiſent à faire du bien aux hommes : qu'ils examinent attenti-*

a Sit igitur hoc jam à principio perſuaſum civibus, dominos eſſe omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ geruntur, eorum geri judicio ac numine : eoſdemque optimè de genere hominum mereri ; &, qualis quiſque ſit, quid agat, quid in ſe admittat, quâ mente, quâ pietate religiones colat, intueri ; piorumque & impiorum habere rationem. *De Leg. lib.* 2. *n.* 15.

vement ce que chacun d'eux fait, ce qu'il pensè, comment il se conduit, avec quelle piété & quels sentimens il exerce les actes de la religion : qu'enfin ils mettent une grande différence entre le juste & l'impie.

Ce passage nous montre que [a] les Payens n'attribuoient pas seulement à la Divinité le gouvernement général du monde, mais qu'ils étoient persuadés qu'elle descendoit dans le dernier détail, & qu'aucun des hommes, aucune de leurs actions, ni même de leurs pensées, n'échapoit à son attention & à sa connoissance.

Les Epicuriens ne pouvoient soutenir l'idée d'un Dieu si près de nous, si attentif, si clairvoiant. Il est souverainement heureux, disoient-ils, & par conséquent infiniment tranquille. Il ne s'irrite & ne se fâche point. Tout lui est indifférent, excepté son repos. C'est ce que les personnes livrées à leurs plaisirs voudroient bien encore se persuader, pour se délivrer des reproches importuns de leur conscience. Ils veulent bien reconnoitre en Dieu

a Nec verò universo generi hominum solùm, sed etiam singulis à diis immortalibus consuli & provideri solet. *De nat. deor. lib. 2. n. 164.*

un soin général de ses créatures, & une bonté semblable à celle des Princes qui gouvernent avec sagesse leurs Etats, mais qui n'entrent point dans les détails & qui ne descendent point jusqu'à aimer leurs sujets, ni à s'attacher à aucun d'eux en particulier.

Ce n'est pas ainsi que pensoit David. *Ps. XXXII. 14. 15.*
De son trône éternel Dieu contemple tous les habitans de la terre. Il a formé en particulier le cœur de chacun d'eux : il a connoissance de toutes leurs œuvres. En *Mr. du Guet.* considérant du ciel tous les hommes, ce n'est point par une vûe générale & confuse qu'il les examine. Chaque particulier lui est aussi présent, que s'il n'étoit attentif qu'à lui seul. Il ne le voit point comme placé dans une grande distance, mais comme étant immédiatement sous ses yeux. Il n'en considére pas seulement le dehors : il en pénétre le fond, & ce qui est en lui de plus secret. Il n'interroge pas seulement son cœur : il y réside, il y est plus présent & plus intime que le cœur ne l'est à lui-même. Dans cette multitude infinie d'hommes qui ont été, & qui sont actuellement, rien n'échape ni à ses regards, ni à sa mémoire. Cette connoissance &

cette attention, qui ſont auſſi incompréhenſibles que ſon être, ſont une ſuite naturelle de ce qu'il eſt le Créateur de tout, & du cœur comme de tout le reſte. *Qui finxit ſigillatim corda eorum : qui intelligit omnia opera eorum.*

ARTICLE SECOND.

De la formation du Monde.

Je ne fatiguerai point une ſeconde fois le Lecteur, en raportant ici dans un grand détail les divers ſyſtêmes des Philoſophes anciens ſur la formation du Monde, qui varient infiniment, & ſont plus abſurdes les uns que les autres. Je ne parlerai guéres que des Stoïciens & des Epicuriens, dont les ſyſtêmes ſur cette matiére ſont plus connus & plus célébres. Mon deſſein n'eſt pas de les approfondir, mais d'en donner ſimplement une idée.

§. I.

Syſtême des Stoïciens ſur la formation du Monde.

Selon les Stoïciens, la partie intelligente de la nature n'a fait que

mettre en œuvre les matériaux non intelligens, qui faisoient partie aussi de la nature, & qui existoient comme elle de toute éternité. Cela paroit bien clairement par un passage de Cicéron, sans parler de beaucoup d'autres. Pour prévenir & écarter les objections qu'on pouvoit faire contre la Providence, tirées de plusieurs choses ou inutiles, ou même pernicieuses, dont le Monde est rempli, les Stoïciens répondoient : *La [a] Nature a fait ce qui se pouvoit faire de mieux avec les élémens qui existoient.* Peut-on marquer plus expressément la préexistence de la matiére? Aristote & plusieurs autres Philosophes, étoient aussi dans le même sentiment. Ce [b] que les Stoïciens appelloient *l'ame du Monde*, étoit cette intelligence, cette raison, qu'ils croioient répandue dans la nature. Et ce principe intelligent, sensitif, raisonnable, qu'étoit-ce? Rien autre que le feu de l'Ether, qui pénétre tous les corps : ou plutôt, rien autre que des loix mécaniques qu'ils

Arist. Phisici lib. 8.

a Ex iis naturis quæ erant, quod effici potuit optimum, effectum est. *De nat. deor. lib. 2. n. 86.*

b In natura sentiente ratio perfecta inest, quam vim animum dicunt esse mundi. *Academ. Quæst. lib. 1. n. 28. & 29.*

attribuoient principalement au feu céleſte, & ſuivant leſquelles tout ſe formoit, tout agiſſoit néceſſairement.

Auſſi [a] Zénon définiſſoit la Nature, *un feu artiſte, qui procédoit méthodiquement à la génération.* Car il croioit que l'action de *créer* & d'engendrer appartient proprement à l'art.

Cicéron emploie ici le terme de *créer*, qui pourroit faire croire qu'il auroit connu & admis l'action de tirer du néant, qui eſt la *création* proprement dite. Mais [b] il prend ce même terme en pluſieurs autres endroits pour une ſimple production; & aucun de ſes ouvrages ne laiſſe entrevoir qu'il ait eu une notion auſſi ſinguliére que celle de la création proprement dite. Et il en faut dire autant de tous les Anciens qui ont traité de Phyſique, comme Cicéron le marque expreſſément : *Erit aliquid quod ex nihilo oriatur, aut in nihilum*

Lib. 2. de Divin.

a Zeno ita naturam definit, ut eam dicat *ignem eſſe artificioſum ad gignendum progredientem via.* Cenſet enim artis maximè proprium eſſe *creare* & gignere. *De nat. deor. lib* 2. *n.* 57.

b Natura fingit homines & *creat* imitatores & narratores facetos. 2. *de Orat. n.* 219.

Omnium rerum quas & *creat* natura & tuetur, ſummum bonum eſt in corpore. *De fin.* 5. *n.* 38.

Quæ in terris gignuntur, omnia ad uſum hominum *creantur. Offic. lib.* 1. *n.* 22.

subito occidat? Quis hoc Physicus dixit unquam? C'étoit un principe reçu par tous les Philosophes, que la matiére ne pouvoit, ni être produite de rien, ni être réduite au néant.

De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti. *Pers. sat. 3.*

Epicure refusoit en termes exprès ce pouvoir à la Divinité même;

Nullam rem è nihilo gigni divinitus unquam.

Lactance nous a conservé un fragment des Livres de Cicéron sur la nature des dieux, qu'on ne peut pas appliquer avec certitude au systême des Stoïciens, parce qu'étant détaché on ne voit pas clairement de quels Philosophes il faut l'entendre; mais qui paroit fort propre à expliquer ce qu'ils pensoient sur la formation du Monde. Je l'insérerai ici tout entier. *Il* [a] *n'est pas probable*, dit celui qui parle, *que la matiére, dont toutes choses ont tiré leur origine, ait été formée elle-même par la divine Providence; mais plutôt qu'elle a, & qu'elle* *Lact. Div. Instit. lib. 2. cap. 8.*

a Non est probabile, eam materiam rerum, unde orta sunt omnia, esse divina providentia effectam; sed habere & habuisse vim & naturam suam. Ut igitur faber, cùm quid ædificaturus est, non ipse facit materiam, sed eâ utitur quæ sit

a toujours eu , *une force intrinſéque & naturelle*, qui lui rend toutes ſes modifications poſſibles. *Comme donc un ouvrier , lorſqu'il travaille à un bâtiment , n'en produit pas lui-même la matiére , mais emploie celle qu'il trouve toute faite ; & que celui qui forme une figure de cire, trouve la cire déja produite : ainſi il a falu que la divine Providence ait eu une matiére , non qu'elle eût produite elle - même , mais qu'elle ait trouvée comme ſous ſa main* , & préparée pour ſes deſſeins. *Que ſi dieu n'a pas produit la matiére* premiére , *on ne peut pas dire qu'il ait produit ni la terre , ni l'eau , ni l'air , ni le feu.*

La comparaiſon de l'Architecte & du Statuaire eſt tout-à-fait propre à déveloper le ſyſtême des Stoïciens. Leur dieu, (que Cicéron appelle ici la Providence divine) & qui n'eſt autre que l'*Ether* comme nous l'avons dit , n'a point créé , c'eſt-à-dire tiré du néant la matiére dont le Monde a été formé ; mais il l'a modifiée , &,

parata , fictorque item cera ; ſic iſti providentiæ divinæ materiam præſto eſſe oportuit , non quam ipſe faceret , ſed quam habere paratam. Quòd ſi non eſt à Deo materia facta , ne terra quidem , & aqua , & aër , & ignis à Deo factus eſt.

en arrangeant les parties de matiére qui étoient confondues, il a fait l'eau, la terre, l'air, & ce feu grossier que nous connoissons: c'est-à-dire qu'il leur a donné la forme & l'arrangement où on les voit.

a L'ouvrier, dit Lactance dans l'endroit que je viens de citer, ne peut bâtir sans bois, parce qu'il est incapable de le produire par lui-même, & il en est incapable parce qu'il est homme, c'est-à-dire la foiblesse même. Mais Dieu produit de rien tout ce qu'il lui plait, parce qu'il est Dieu, c'est-à-dire la puissance même, qui est sans mesure & sans borne. Car s'il n'est pas tout-puissant, il n'est pas Dieu.

§. II.

Systême des Epicuriens sur la formation du Monde.

DANS LE SYSTEME des Epicuriens, *Plut. de placit. philos. lib. 1. cap. 1.*

a Faber sine ligno nihil ædificabit, quia lignum ipsum facere non potest: non posse autem, imbecillitatis est humanæ. Deus verò facit sibi ipse materiam, quia potest: posse enim Dei est: nam, si non potest, Deus non est. Homo facit ex eo quod est, quia per mortalitatem imbecillis est; per imbecillitatem, definitæ ac modicæ potestatis. Deus autem facit ex eo quod non est, quia per æternitatem fortis est, per fortitudinem potestatis immensæ, quæ fine ac modo caret sicut vita factoris. *Lactant. ibid. cap. 10.*

(& les Stoïciens pensoient comme eux en ce point) ces deux mots ; *Monde* & *Univers*, avoient une signification différente. Par le *Monde* ils entendoient les cieux & la terre avec tout ce qui y est renfermé. Par l'*Univers*, ils entendoient, non seulement les cieux & la terre avec tout ce qui y est renfermé, mais encore le vuide infini qu'ils supposoient au-dela du Monde. Car ils croioient le Monde plein, & limité : mais au dela ils supposoient des espaces infinis, & absolument vuides. Aussi ils partageoient toute la Nature, tout l'Univers, en deux parties : les Corps, & le Vuide.

Lucret. lib. 1. Omnis ut est igitur per se Natura duabus
Consistit rebus, quæ Corpora sunt & Inane.

Cette distinction est nécessaire pour entendre le systême des Epicuriens. Car ils supposoient comme un principe certain, que sans le Vuide il ne pouvoit y avoir aucun mouvement dans le Monde, ni même aucune production.

a Sunt qui omnia Naturæ nomine appellent, ut Epicurus, qui ita dividit: Omnia, quæ secundùm Naturam, esse Corpora & Inane. 2. *de nat. deor. n.* 82.

Quæ, si non esset Inane, *Lucret. lib. 1.*
Non tam sollicito motu privata carerent,
Quàm genita omnino nulla ratione fuissent:
Undique materies quoniam stipata fuisset.

Selon les Epicuriens, c'est le concours fortuit des atomes qui a formé le Monde.

Atome, est un mot grec, qui signifie *indivisible*. C'est un petit corpuscule de toutes sortes de figures qui entre dans la composition de tous les autres corps. Les Atomes ne tombent pas sous les sens à cause de leur extrême petitesse, qui les dérobe à la vûe.

Moschus Phénicien, Leucippe, [a] & Démocrite, ont été les premiers Philosophes qui ont établi la doctrine des Atomes. Ils supposent que parmi ces petits corpuscules, les uns sont polis, les autres rudes, ceux-ci ronds, ceux-là terminés en angles, quelques-uns courbés & comme crochus; & que le concours fortuit de ces Atomes avoit formé le ciel & la terre.

a Ista flagitia Democriti, sive etiam ante Leucippi, esse corpuscula quædam lævia, alia aspera, rotunda alia, partim autem angulata, curvata quædam & quasi adunca: ex his effectum esse cœlum atque terram, nulla cogente natura, sed concursu quodam fortuito. *De nat. deor. lib.* 1. *n.* 66.

Mais c'eſt Epicure ſur-tout qui a fait valoir ce dogme, & qui l'a mis en honneur, en [a] y introduiſant néanmoins quelques changemens, par leſquels Cicéron prétend qu'il n'a fait que gâter la doctrine de Démocrite, au lieu de la corriger & de la perfectionner.

De Finib. lib. 1. n. 17. & 18. Démocrite place les Atomes dans un vuide infini, où il n'y a ni milieu ni extrémité. Là, mis en mouvement de toute éternité, ils s'uniſſent & s'attachent les uns aux autres, & par cette rencontre, par ce concours, ils forment le Monde tel que nous le voions. Cicéron ne peut ſouffrir qu'un Philoſophe, en expoſant la formation du Monde, ne parle que de la cauſe matérielle, & ne diſe pas un mot de la cauſe efficiente. En effet, quelle abſurdité, que, de toute éternité, certains corps ſolides & indiviſibles ſe meuvent d'eux mêmes par leur poids naturel ! Ce défaut eſt commun à Démocrite avec Epicure : car celui ci donnoit auſſi à ſes Atomes une activité naturelle & intrinſéque, qui ſuffiſoit pour les mettre en mouvement : mais

[a] Democrito adjicit, perpauca mutans, ſed ita ut ea, quæ corrigere vult, mihi quidem depravare videatur. *de Finib. Liv* 1. *n.* 17.

il s'écartoit du premier en d'autres points.

» Epicure prétend à la vérité que » les Atomes se portent d'eux-mêmes » directement en bas, & que c'est là » le mouvement de tous les corps. » Ensuite venant à songer, que, si » tous les Atomes se portoient tou- » jours en bas par une ligne directe » & par un mouvement perpendicu- » laire, il n'arriveroit jamais qu'un » atome pût toucher l'autre, il a sub- » tilement imaginé un mouvement » de déclinaison, par le moien du- » quel les atomes venant à se ren- » contrer s'accrochent ensemble, & » forment le Monde avec toutes les » parties qui le composent. De sorte » que, par une pure fiction, il leur » donne en même tems un léger mou- » vement de déclinaison, dont il n'al- » légue aucune cause, ce qui est hon- » teux à un Physicien : & il leur ôte » aussi sans aucune cause le mouve- » ment direct de haut en bas, qu'il » avoit établi dans tous les corps. Et » cependant, avec toutes les suppo- » sitions qu'il invente, il ne peut » venir à bout de ce qu'il prétend. » Car, si tous les atomes ont égale-

Ibid. n.18-20.

» ment un mouvement de déclinaison, jamais ils ne s'attacheront ensemble. Que si les uns l'ont, les autres point, c'est leur donner de différens emplois à crédit, que de donner un mouvement direct aux uns & un mouvement oblique aux autres. Et, avec tout cela, il ne laissera pas d'être impossible, que cette rencontre fortuite d'atomes produise jamais l'ordre & la beauté de l'Univers.

De nat. deor. lib. 2. n. 94.

» Si le concours fortuit des atomes, dit ailleurs Cicéron, est capable de former le Monde ; pourquoi ne formera-t-il pas aussi bien un portique, un temple, une maison, une ville ; ouvrages d'une bien moindre difficulté ? Il faut que ces Philosophes, pour raisonner d'une maniére si absurde, n'aient jamais levé les yeux vers le ciel, ni envisagé toutes les beautés qui y sont renfermées.

La doctrine du vuide avoit porté Epicure, aussi bien que quelques autres Philosophes, à supposer plusieurs

a Certe ita temerè de mundo effutiunt, ut mihi quidem nunquam hunc admirabilem cœli ornatum, qui locus est proximus, suspexisse videantur.

Mondes formés par le concours fortuit des atomes comme celui que nous habitons.

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est *Lucret. lib.* 2.
Esse alios alibi congressus materiai,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther.

Gassendi regarde ce sentiment comme opposé non seulement à l'autorité des Ecritures saintes, qui ne font aucune mention de la pluralité des Mondes, & qui paroissent n'en supposer qu'un seul ; mais encore à celle des plus habiles Philosophes, tels que sont Thalès, Pythagore, Empédocle, Anaxagore, Platon, Aristote, Zénon le Stoïcien, & plusieurs autres. Il reconnoit pourtant qu'on ne peut pas démontrer qu'il ne peut point y avoir d'autres Mondes que le nôtre, parce que Dieu est le maître d'en créer autant qu'il lui plaira : mais qu'il seroit contre la raison d'affirmer qu'actuellement il y en a plusieurs, parce que Dieu ne nous l'a point révélé.

§. III.

Belle pensée de Platon sur la formation du Monde.

Je n'entreprends point d'examiner quels ont été les sentimens de Platon sur la formation du Monde, ce qui demanderoit une discussion infinie. Il appelle quelquefois la Matiére *éternelle*; par où il n'a pas voulu faire entendre qu'elle subsistoit visiblement de toute éternité, mais qu'elle subsistoit intelligiblement dans l'idée éternelle de Dieu. C'est ce qu'il entend, lorsqu'il dit : *l'Exemplaire* [a] *du monde est de toute éternité.*

Plat. in Timæo, pag. 38.

Ibid. pag. 37.

Quelques lignes auparavant se trouve la pensée dont je parle ici : *Dieu*, [b] *considérant son ouvrage, & le trouvant parfaitement conforme à son modéle & à son original, se réjouit & s'applaudit en quelque sorte à lui-même.*

Ce que dit ici Platon, que Dieu forma le Monde selon l'exemplaire éternel qu'il avoit conçu en lui-même, est fort remarquable. Comme un habile Ouvrier a dans sa tête toute la disposition

a Τὸ παράδειγμα, πάντα αἰῶνα ἐστὶν ὄν.

b Ἠγάσθη τε, καὶ εὐφρανθεὶς, ἔτι δὴ μᾶλλον ὅμοιον πρὸς τὸ παράδειγμα ἐπενόησεν ἀπεργάσασθαι.

ſition & toute la forme de ſon ouvrage avant que de le commencer, & qu'il travaille d'après ſon idée, de maniére que ce qu'il exécute, n'eſt, s'il faut ainſi dire, que la copie de l'original qu'il a imaginé, tout ouvrage qui ſubſiſte, n'étant qu'une pure imitation : de même Dieu, en créant le Monde, ne fit qu'exécuter l'idée éternelle qu'il en avoit conçue. Car le Monde & tout ce qu'il renferme, exiſtoit intelligiblement en Dieu, avant que d'exiſter réellement dans la nature. Voila ce que c'eſt que les idées de Platon : & il pourroit bien les avoir tirées de la lecture des Livres * Saints, où l'on voit que Dieu donne à Moyſe les modéles de tous les ouvrages qu'il lui veut faire exécuter. Ce qui eſt dit dans la Généſe de l'approbation que Dieu donna d'abord à chacun de ſes Ouvrages à meſure qu'ils ſortoient de ſes mains, puis à tous en général quand il les eut finis, pourroit bien encore plus avoir fourni à Platon cette ſublime idée des exemplaires éternels ſur leſquels le Monde a été formé. Car ces paro-

* *Quelques-uns ont cru qu'il en avoit eu communication dans le cours de ſes voiages*

Genes. 1. 30. les, *Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites, & elles étoient très-bonnes*, signifient, comme le remarque le nou-
M. du Guet. vel Interpréte de la Génése, » Que » Dieu considérant tous ses Ouvrages » d'une seule vûe, & les comparant » entr'eux & avec le modéle éternel » dont ils sont l'expression, il en trou- » va la beauté & la perfection excel- » lentes.

On voit par le peu que je viens de raporter des sentimens de Platon sur la formation du Monde, combien il avoit enchéri sur les principes de Physique qu'il pouvoit avoir tirés d'Héraclite.

Le dessein de Dieu, en exposant à nos yeux ces merveilles sans nombre dont le Monde est rempli, avoit été de nous faire discerner dans le mouvement de toutes les parties de l'Univers, & dans le concert qu'elles ont entr'elles, celui qui les a créées, & qui les gouverne. Il a mis par-tout des vestiges de ce qu'il est. Il s'est caché derriére le spectacle de la nature; mais ce spectacle est si beau & si grand, qu'il décéle en mille maniéres la sagesse qui l'a formé, & qui le conduit. Comment donc a-t-il pu arriver que

des hommes, regardés comme les ſeuls ſages de la terre, aient été aſſez aveugles & aſſez ſtupides pour attribuer des effets ſi merveilleux au hazard, au deſtin, à la matiére, à de ſimples combinaiſons des loix du mouvement, ſans que Dieu y ait eu d'autre part que d'obéir à ces loix? Qu'eſt-ce que l'eſprit humain abandonné à ſes ténébres? Le premier mot du plus ancien Livre du monde nous révéle tout d'un coup cette grande vérité: *Au commencement Dieu a créé le ciel & la terre.* Ce ſeul mot fixe pleinement, par l'autorité de la révélation, tous les doutes, & diſſipe toutes les difficultés, qui ont arrété ſi lontems les Philoſophes ſur un des points de religion les plus eſſentiels. Peutêtre qu'ils n'ont pas pu le connoitre avec une entiére certitude par les ſeules lumiéres de la raiſon, mais du moins ils ont pu & ils ont dû en avoir quelque idée. Car il faloit néceſſairement, ou que Dieu eût créé le ciel, la terre, & les hommes; ou que le ciel, la terre, & les hommes fuſſent éternels, ce qui eſt beaucoup plus inconcevable. Un eſprit raiſonnable, & libre de préventions, peut-il jamais ſe perſuader de

bonne foi, que la matiére, brute par elle-même & privée d'intelligence, ait formé des Etres marqués au coin d'une sagesse parfaite? La Foi nous abrége bien du chemin, & nous épargne bien des peines. Il est des matiéres où la raison ne peut marcher avec assurance qu'à la lueur de ce flambeau.

ARTICLE TROISIÉME.

De la nature de l'ame.

IL N'EST GUERES de questions où les sentimens des Philosophes soient plus partagés, que celle qui regarde la nature de l'ame; & il n'en est guéres aussi qui fassent sentir davantage jusqu'où va la foiblesse de l'esprit humain, quand il n'a pour guide que ses propres lumiéres. Ils disputent beaucoup entr'eux pour savoir ce qu'est l'ame, où elle réside, d'où elle tire son origine, ce qu'elle devient après la mort. Quelques-uns croient que le cœur même est l'ame. Empédocle dit que c'est le sang qui est mêlé dans le cœur: d'autres une certaine partie du cerveau. Plusieurs soutiennent que ni le cœur, ni le cerveau, ne sont point l'ame même, mais

Cic. Tuscul. Quæst. lib. 1. n. 18-22.

seulement le siége de l'ame ; & qu'elle est un souffle, ou bien un feu. Ce dernier sentiment est de Zénon le Stoïcien. Aristoxéne le Musicien, qui étoit aussi Philosophe, la fait consister dans une certaine harmonie des différentes parties du corps : Xénocrate dans le nombre, comme Pythagore l'avoit pensé avant lui. Platon distingue trois parties dans l'ame. Il place la principale, qui est la raison, dans la tête : des deux autres, qui sont la colére & la cupidité, il fait résider la premiére dans la poitrine, & l'autre sous le cœur. Aristote, voiant qu'aucun des quatre principes dont, selon lui, tout est composé, n'étoit susceptible des propriétés de l'ame, comme de penser, de connoitre, d'aimer, de haïr, &c. en [a] suppose un cinquiéme, qu'il ne nomme point ; & appelle l'ame d'un mot nouveau, qui, selon Cicéron, signifie un mouvement continu & sans interruption, mais dont en effet les plus savans n'entendent point & ne peuvent expliquer la force.

Tel est le dénombrement que fait

a Quintum genus adhibet, vacans nomine, & sic ipsum animum ἐντελέχειαν appellat novo nomine, quasi quandam continuatam motionem, & perennem. *Cic. ibid.*

Cicéron des diverſes opinions des Philoſophes ſur la nature de l'ame. Car pour l'opinion de Démocrite qui la croit compoſée d'atomes, il ne daigne pas la raporter. Il termine ce dénombrement par ces paroles, qui ſemblent témoigner une grande indifférence pour une queſtion ſi importante: *Lequel de tous ces ſentimens eſt le vrai, quelque dieu pourra le ſavoir; nous nous contentons de chercher quel eſt le plus vraiſemblable.* Le ſyſtême de l'Académie, dont il avoit embraſſé le parti, étoit que le faux eſt mélé par-tout de telle façon avec le vrai, & lui reſſemble ſi fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les diſtinguer ſurement.

En effet Cicéron, dans les endroits où il parle de l'immortalité de l'ame, n'en parle preſque jamais qu'en doutant, & en ſuppoſant l'un & l'autre ſyſtême également poſſible & raiſonnable. Et plût à Dieu qu'on ne pût faire ce reproche qu'aux anciens Philoſophes! Il marque certainement en eux un aveuglement déplorable, &

a Harum ſententiarum quæ vera ſit, deus aliquis viderit: quæ veriſimillima, magna quæſtio eſt.

un renoncement à toute lumiére & à toute raison. Mais ce même doute, quand il est volontaire & consenti, est dans un Chrétien une chose monstrueuse & inconcevable. » L'immor-
» talité de l'ame, dit M. Pascal dans Chap. 1.
» ses Pensées, est une chose qui nous
» importe si fort, & qui nous touche
» si profondément, qu'il faut avoir
» perdu tout sentiment pour être dans
» l'indifférence de savoir ce qui en est.
» Toutes nos actions & toutes nos
» pensées doivent prendre des routes
» si différentes selon qu'il y aura des
» biens éternels à espérer ou non,
» qu'il est impossible de faire une dé-
» marche avec sens & jugement, qu'en
» la réglant par la vûe de ce point qui
» doit être notre dernier objet. » Y a-t-il stupidité, je dirois presque brutalité, pareille à celle de quiconque ose hasarder, sur un simple doute, une éternité de bonheur ou de malheur?

Plusieurs des Philosophes dont je viens de parler n'admettoient que des corps, & point de purs esprits, même les Stoïciens, dont la morale d'ailleurs renfermoit de si beaux princi-

pes. Ces derniers ne croioient pas les ames tout-à-fait immortelles, mais seulement ils les faisoient vivre lontems, *comme des Corneilles*, dit Cicéron. Vossius, dans son Traité de l'Idolâtrie, croit que par ce *lontems*, ils entendoient tout le tems que durera ce monde-ci, jusqu'à l'embrasement général. Car, selon les Stoïciens, il devoit arriver, par une derniére révolution, que le monde entier ne seroit plus que feu. Ces ames particuliéres devoient alors, comme tout le reste, s'abymer dans l'ame universelle qui étoit leur principe. Jusques-là elles habitoient dans la haute région, où elles n'avoient qu'à philosopher tout à leur aise, souverainement heureuses par la claire vision de l'Univers.

Lib. 1. cap. 10.

De nat deor. lib. 2. n. 118.

Cicéron décrit, avec une sorte d'enthousiasme, cette béatitude philosophique. » Certainement, dit-il, nous » serons heureux, lorsqu'aiant quitté » nos corps, nous serons délivrés de » toute passion & de toute inquiétude. » Alors, ce qui fait maintenant notre

Tusc. Quæst. lib. 1. n. 44. 45.

a Stoïci usuram nobis largiuntur, tanquam cornicibus: diu mansuros aiunt animos, semper negant. *Tusc. Quæst. lib. 1. n. 77.*

» joie, lorsque libres de tous soins, » nous nous appliquons vivement à » quelque objet qui nous plait & nous » attache; alors, dis-je, nous le fe- » rons avec beaucoup plus de liberté, » nous livrant tout entiers à la con- » templation de toutes choses, qu'il » nous sera donné de connoitre à fond. » La situation même des lieux où nous » serons parvenus, en nous facilitant » la vûe des objets céleftes, & allu- » mant en nous le désir d'en pénétrer » les beautés, nous mettra en état de » satisfaire pleinement cette ardeur » insatiable, qui nous est naturelle, » de connoitre la vérité... Et elle [a] se » découvrira plus ou moins à nous, » à proportion de ce que nous aurons » été plus ou moins appliqués à nous » en nourrir pendant notre séjour sur » la terre. Quel spectacle sera-ce de » pouvoir, d'un coup d'œil, envisa- » ger toute la terre, sa situation, sa » figure, ses limites, & toutes ses ré- » gions habitables, que l'excès du » froid ou de la chaleur aura rendu » désertes & vacantes!

a Præcipuè verò fruentur eâ, qui tum etiam, cùm has terras incolentes circumfusi erant caligine, tamen acie mentis dispicere cupiebant.

Voila donc où se devoit borner la béatitude philosophique. Quel aveuglement ! Quelle misére ! Nous voions pourtant à travers ces ténébres, un admirable principe, & bien instructif: Que dans l'autre vie, la Vérité se montrera à nous, à proportion de ce que nous l'aurons cherchée & aimée dans celle-ci.

Les Philosophes, qui admettent l'immortalité de l'ame, lui donnent une plus noble occupation après la mort. Je n'examine point si Aristote doit être mis de ce nombre. C'est une question qui a exercé & partagé les savans, & qui, par le doute seul qu'il laisse, ne lui est pas honorable. Pour Platon, on voit dans tous ses ouvrages, qu'aussi bien que Socrate son maître, & Pythagore qui les avoit précédés, il croit l'ame immortelle. Cicéron, après avoir raporté plusieurs de ses preuves, ajoute [a] qu'il paroit que Platon faisoit effort pour persuader cette vérité aux autres, mais que pour lui il en étoit pleinement convaincu.

Platon, marchant sur les pas de

[a] Plato pro immortalitate animæ tot rationes attulit, ut velle ceteris, sibi certè persuasisse videatur. *Tusc. Quæst. lib.* 1. *n.* 49.

Socrate, ouvre aux ames deux chemins après la mort : dont l'un conduit au lieu des ſupplices celles qui ſont ſouillées par des crimes & des violences ſur la terre ; l'autre méne à l'auguſte aſſemblée des dieux les ames pures & chaſtes, qui pendant leur ſéjour dans les corps ont eu avec eux le moins de commerce qu'il leur a été poſſible, & qui ſe ſont appliquées à imiter la vie des dieux dont elles tirent leur origine, en pratiquant toutes ſortes de vertus. La droite raiſon ſeule faiſoit ſentir à ces grands Philoſophes qu'il étoit néceſſaire, pour juſtifier la Providence, qu'après cette vie il y eût des récompenſes pour les bons, & des peines pour les méchans.

a Ita cenſebat (Socrates) duas eſſe vias dupli ceique curſus animorum è corpore excedentium Nam qui ſe humanis vitiis contaminaſſent, & ſe totos libidinibus dediſſent, quibus cœcati velut domeſticis vitiis atque flagitiis ſe inquinaſſent, vel in rep. violanda fraudes inexpiabiles concepiſſent, iis demum quoddam iter eſſe, ſecluſum à concilio deorum. Qui autem ſe integros caſtoſque ſervaviſſent, quibuſque fuiſſet minima cum corporibus contagio, ſe ſeque ab his ſemper ſevocaſſent, eſſentque in corporibus humanis vitam imitati deorum, his ad illos, à quibus eſſent profecti, reditum facilem patere. *Tuſc. Quæſt. lib. 1. n. 72.*

ARTICLE QUATRIÉME.

Des effets de la Nature.

C'EST ici proprement le lieu où je devrois traiter à fond de la Phyſique, & entrer dans le détail des principales queſtions qui en font l'objet, pour faire connoitre l'origine & les progrès de cette ſcience, & la différence de ſentimens qui ſe trouve entre les Anciens & les Modernes. Mais cette matiére, outre qu'elle paſſe mes forces, eſt trop étendue & trop vaſte pour être renfermée dans le court eſpace d'un abrégé. On la trouvera traitée avec beaucoup de clarté dans l'Ouvrage du P. Regnault Jéſuite, qui a pour titre, *l'Origine ancienne de la Phyſique nouvelle*, dont j'ai bien profité. Il y garde un caractére de modération qui eſt rare, en rendant également juſtice aux Anciens & aux Modernes. Je me contenterai donc de quelques réflexions générales.

La Phyſique, pendant pluſieurs ſiécles, fit ſeule, ou preſque ſeule, l'occupation & les délices des Savans de la Gréce. Elle y régna environ pendant

quatre * cens ans. Les Philosophes se partagérent en deux écoles fameuses ; l'Ionique , dont Thalès fut le Chef : & l'Italique , qui suivit Pythagore , comme je l'ai marqué auparavant. Mais les Philosophes qui se sont fait le plus de nom par raport à la Physique , sont Démocrite & Leucippe , parce qu'Epicure adopta leur systême , qui nous a été exposé avec étendue par Lucréce.

Ce systême, comme je l'ai déja observé , n'admettoit pour principe que les Atomes & le Vuide ; deux points, dont l'un, je veux dire le Vuide, n'est guéres concevable : & l'autre répugne à la raison , sur-tout par raport à l'*inclinaison* qu'Epicure donne à ses Atomes. Malgré les absurdités qui se trouvent dans ce systême , les Epicuriens sont néanmoins, à proprement parler, les seuls Physiciens de l'antiquité. Ils ont vû au moins qu'il ne faloit chercher les causes de ce qui arrive aux corps que dans les corps mêmes , & leurs propriétés , le mouvement , le repos , la figure : & avec ce principe ils n'ex-

* *Depuis Thalès jusqu'à Hipparque qui termine le dénombrement des Physiciens de l'antiquité , on trouve à peu près ce nombre d'années.*

pliquent pas mal certains effets de détail, quoiqu'ils soient dans des erreurs grossiéres sur les premiéres causes.

Aristote traita la Physique, ou plutôt il la gâta, en se servant pour l'explication des effets corporels de ce qui ne peut appartenir qu'à l'ame, *sympathie*, *antipathie*, *horreur*, &c. & ne donnant des définitions des choses qu'en assignant quelques-uns de leurs effets, souvent mal choisis, exposés d'une maniére obscure, sans presque jamais faire connoitre leurs causes.

Ce ne fut qu'un siécle avant la naissance de Jesus-Christ que la Physique commença à se produire à Rome, & à y parler le langage des Romains par la bouche de Lucréce. » Enfin, dit ce » Poéte Physicien, les secrets de la » Nature ne sont plus des mystéres; » & je puis me vanter d'avoir fait pa» roitre le premier la Physique dans » Rome avec les agrémens de notre » langue.

Lucret. lib. 5. Denique natura hæc rerum ratioque reperta est
Nuper; & hanc primus cum primis ipse repertus

Nunc ego sum, in patrias qui possim vertere voces.

Sénéque [a] avoue que c'est depuis peu qu'on y connoit certainement la cause des Eclipses de Lune, & de plusieurs autres Phénoménes de la Nature. Je ne sai s'il a raison. Dans le siécle de [b] Pline, il y avoit déja lontems que l'on prédisoit & le jour & l'heure des Eclipses : & Cicéron [c] assure que dès son tems l'heure & la grandeur de toutes les Eclipses, tant de la Lune que du Soleil, avoient été annoncées pour tous les siécles à venir. On sait que Sulpicius Gallus, la veille du combat que devoit donner Paul Emile contre Persée, prédit une Eclipse de Lune qui devoit arriver la nuit suivante, & en découvrit la raison à l'armée. L'Eclipse arriva précisément à l'heure marquée, ce qui le fit regarder comme un homme divin. *Editâ horâ luna*

Livius lib. 44. n. 37.

a Cur Luna deficiat, hoc apud nos quoque nuper ratio ad certum perduxit. *Senec. Nat Quæst. lib. 7. cap. 25.*

b Inventa est jampridem ratio prænuntians horas, non modò dies ac noctes, solis lunæque defectum. *Plin. lib. 2. cap. 2.*

c Defectiones solis & lunæ cognitæ prædictæque in omne posterum tempus, quæ, quantæ, quando futuræ sint. *Cic. de nat. deor. lib. 2. n. 135.*

cùm defeciſſet, Romanis militibus Galli ſapientia prope divina videri. Ce dernier exemple prouve que ces ſortes de connoiſſances étoient fort rares alors parmi les Romains, & ils ne ſe ſont jamais fortement appliqués à l'étude de la Phyſique, ni des autres ſciences ſupérieures.

Il n'en avoit pas été ainſi des Grecs. Elles furent lontems cultivées parmi eux ; & ſi l'honneur de l'invention ne leur en eſt pas dû, on ne peut leur refuſer celui de les avoir beaucoup perfectionnées. Il eſt difficile de trouver un ſyſtême du monde applaudi de nos jours, que les Anciens au moins n'aient entrevû. Si nous fixons la Terre, comme Tycho, pour faire tourner autour d'elle le Soleil environné de Mercure & de Venus, c'eſt un ſyſtême connu de Vitruve. Il y en a qui fixent le Soleil & les Etoiles pour faire tourner la terre préciſément ſur ſon centre de l'Occident à l'Orient : & c'eſt le ſyſtême d'Ecphante Pythagoricien, du moins en partie, & celui de Nicétas le Syracuſain. Le ſyſtême à la mode aujourd'hui, c'eſt celui qui met le Soleil au centre d'un tourbillon, & qui range la Terre au nombre des

Vitruv de Archit. l 9 pag. 284 & 287.

Plut de placit. Philoſ. lib. 3 p 896.

Cic. Acad. Quæſt. l. 4.

nétes ; qui fait tourner les Planétes
our du Soleil dans cet ordre : Mer-
:e, le plus proche du Soleil; Vénus;
Terre tournoiant sur son centre
ec la Lune qui circule autour de la
rre ; Mars ; Jupiter ; Saturne. Ce
rstême de Copernic n'est point nou-
eau : c'est celui [a] d'Aristarque, d'u-
e partie des Mathématiciens de l'An-
quité ; celui de Cléanthe [b] de Samos;
elui de [c] Philolaüs : des [d] Pythago-
iciens enfin, & apparemment de Py-
hagore même.

En effet il seroit étonnant que ce systême de Copernic, qui paroit si raisonnable, ne fût venu dans l'esprit d'aucun des anciens Philosophes. Je dis que ce systême paroit fort raisonnable. Car, si la Terre étoit immobile, il faudroit que le Soleil & tous les autres Astres, qui sont de très grands Corps, fissent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immense ; & que les Etoiles fixes qui seroient dans le plus grand Cercle, où le mouvement est toujours le plus fort, parcourussent en un jour trois cens mil-

a Stob. Eclog. Phys pag. 54. & 56.

b Plut. de facie in orbe Lunæ, pag. 923.

c Plut de placit. Philos pag. 896.

d Aristot. de cælo, lib. 2. cap. 13. pag. 658.

lions de lieues, & allassent plus loin que d'ici à la Chine, dans le tems qu'on pourroit prononcer ces mots, *Allez vite à la Chine.* Car il faut que tout cela arrive, si la Terre ne tourne pas sur elle même en vingt-quatre heures. Il n'est pas difficile de comprendre qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues, lesquelles, en comparaison de trois cens millions, ne font qu'une bagatelle.

Parmi les Modernes, la Physique raisonnée, jusqu'à Descartes, avoit fait peu de progrès. Il prit des Epicuriens le principe, Que pour expliquer les effets corporels, il ne faut recourir qu'aux corps. Mais, éclairé par la religion, il rejetta leurs principes impies de la nécessité & du hazard. Il pose pour principe de sa Physique un Dieu créateur, & premier moteur. Il proscrivit aussi le Vuide que l'on ne conçoit point, & les Atomes, reconnoissant la matiére divisible à l'infini, ou, comme il parle lui-même, à l'indéfini.

Avec de la matiére & du mouvement, qu'il reconnoit ne pouvoir recevoir que des mains de Dieu, il eut

l'audace de créer un monde : &, au lieu de remonter des effets à leurs causes, il prétendit établir des causes, & en déduire les effets. De là son hypothése des Tourbillons, qui est ce que l'on a dit jusqu'ici de plus vraisemblable sur les causes de l'Univers, quoique dans un grand nombre de conséquences de détail, Descartes, par un effet de la foiblesse attachée à la nature humaine, se soit assez souvent trompé.

Sa Physique régnoit paisiblement, lorsque M. Newton a entrepris de troubler cette possession. Il a renouvellé le Vuide : il a prétendu démontrer l'impossibilité des tourbillons, en un mot renverser toute la Physique Cartésienne. Grande guerre dans le Monde Litéraire, & qui se pousse avec beaucoup de vivacité & de chaleur de part & d'autre. Si le savant Anglois a réussi ou non, c'est une question qui ne me regarde pas, & qui ne sera pas sitôt décidée. Au moins il a été plus circonspect que Descartes, en ce qu'il s'est proposé de partir d'effets connus pour découvrir les causes.

En général, il faut avouer que par raport aux matiéres de Physique, les

Modernes ont beaucoup perfectionné les connoiſſances des Anciens, & qu'ils y ont ajouté beaucoup de découvertes nouvelles très-importantes. Et cela n'a pas pu arriver autrement. Seroit-il poſſible que dans le cours de tant de ſiécles, tant de beaux génies, qui ſe ſont appliqués ſucceſſivement à obſerver la Nature, n'euſſent point enrichi la Phyſique, ſur-tout depuis qu'ils ont trouvé des ſecours extraordinaires pour réuſſir dans ce travail, leſquels ont manqué aux Anciens. La Nature eſt un fonds inépuiſable, & la curioſité n'a guéres de bornes. Auſſi ce n'étoit point illuſion, quand Sénéque prévoioit que la poſtérité découvriroit dans la Nature beaucoup de ſecrets ignorés de ſon tems. » La Nature, diſoit ce grand homme, ne dévoile pas tous ſes myſtéres à la fois. » On verra un tems où la lumiére ſe » répandra ſur les choſes qui nous ſont » cachées. On ſera ſurpris qu'elles » nous aient échapé, & le Vulgaire » même ſaura ce que nous ne ſavons

a Rerum natura ſacra ſua non ſimul tradit.... Veniet tempus, quo iſta, quæ nunc latent, in lucem dies extrahat... quo poſteri noſtri tam aperta neſciſſe nos mirentur... Multa venientis ævi populus ignota nobis ſciet.

» pas. « Ce sentiment est tout-à-fait raisonnable, & plein de bon sens. Plusieurs raisons ont contribué au progrès considérable que la Physique a fait dans les derniers tems.

On peut dire qu'elle a changé entiérement de face, & qu'elle a pris un nouvel essor, depuis qu'on s'est fait une loi d'étudier la nature dans la nature même, de faire usage de ses yeux & de sa raison pour en découvrir les mystéres, de ne plus s'assujettir aveuglément & sans examen au jugement des autres; en un mot, depuis qu'on a secoué le joug de l'autorité, laquelle, dans l. s matiéres de Physique, n'a point droit d'asservir nos esprits, & n'est propre qu'à les retenir, par cet imbécille respect, dans une oisive & présomptueuse ignorance. Quel progrès la Physique a-t-elle fait dans le cours de quatorze à quinze siécles, où l'autorité d'Aristote & celle de Platon faisoient la loi tour à tour? Cette voie n'a servi qu'à exciter de vaines disputes, qu'à arrêter tout effort, qu'à éteindre toute curiosité & toute émulation; & la vie des Philosophes les plus capables de perfectionner la Physique, se passoit à savoir ce que l'on

avoit jadis pensé, plutôt que ce que l'on devoit penser.

J'ai toujours été choqué d'une maxime de Cicéron, qui lui plaisoit pourtant beaucoup, & qu'il a répétée plus d'une fois. Il disoit qu'il aimoit mieux se tromper avec Platon, que de penser juste avec les autres Philosophes. *Errare mehercule malo cum Platone... quàm cum istis vera sentire.* Je ne sai pas quel bon sens on peut donner à cette pensée. Est-ce qu'il est jamais permis de préférer l'erreur à la vérité, sous quelque beau nom que cette erreur se cache? Voila où conduit cette espéce d'idolâtrie pour les grands hommes. Il n'y a que la Religion qui ait droit de captiver ainsi nos esprits, parce qu'elle a Dieu même pour garant, & l'on ne craint point avec elle de s'égarer.

Tuscul. l. b. 1. n. 39.

On sait jusqu'à quel point la Nature semble affecter de nous cacher ses secrets. Pour découvrir ses mystéres, il faut la suivre pas à pas; il faut, pour ainsi dire, la surprendre dans ses opérations; il faut des observations, des expériences; il faut un juste amas de Phénoménes, pour établir un principe propre à les expliquer; il faut des expériences pour vérifier les con-

jectures. Les Anciens ont pratiqué tout ce que je viens de dire jusqu'à un certain point, & avec quelque succès. Mais la sagacité des Modernes, aidée par l'invention de plusieurs instrumens nouveaux, a beaucoup enchéri sur leurs connoissances. Ces inventions nouvelles sont principalement le Télescope, le Microscope, le Tuyau de Toricelle, & la Machine Pneumatique.

Un certain Zacharie Jansen inventa le Télescope & le Microscope vers la fin du seiziéme siécle: Toricelle, le Tuyau qui porte son nom, vers le milieu du dix-septiéme siécle: Otton de Guericke, la Machine du Vuide, quelque tems après.

Zacharie Jansen étoit Hollandois, de Middelbourg en Zélande, faiseur de Lunettes. Le hazard, qui fait un grand nombre des plus belles découvertes, & sous lequel la Providence aime à se cacher, eut beaucoup de part à celle de Jansen. Il mit, sans aucun dessein prémédité, deux verres de Lunettes vis-à-vis l'un de l'autre à une certaine distance. Il s'aperçut que dans cette situation les deux verres grossissoient considérablement les objets. Il fixa les verres dans une pa-

reille ſituation, & dès l'an 1590 il fit une Lunette de douze pouces. Telle eſt l'origine du Téleſcope, que l'on perfectionna dans la ſuite. L'inventeur du Téleſcope fit en petit à peu près ce qu'il avoit fait en grand ; & de là vint le Microſcope. On doit au premier de ces Inſtrumens la connoiſſance des Cieux, du moins en partie ; & au ſecond la connoiſſance d'un petit Monde. Car ne croions pas que nous voions tout ce qui habite la terre. Il y a autant d'eſpéces d'animaux inviſibles, que de viſibles. Nous voions depuis l'Eléphant juſqu'au Ciron. Là finit notre vûe. Mais au Ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il eſt l'Eléphant, & que nos yeux ne ſauroient apercevoir ſans ſecours. On voit, par le moien du Microſcope, des milliers d'inſectes nager, courir, s'élancer librement dans la centiéme partie d'une goutte d'eau. Lenwenoch dit qu'il en a vû cinquante mille dans une goutte de liqueur fort mince.

On peut dire que ces Lunettes ſont un nouvel organe de la vûe, que l'on n'eût pas oſé attendre des mains de l'Art. Quelle eût été la ſurpriſe des Anciens,

Anciens, si on leur eût prédit qu'un jour leur postérité, par le moien de quelques instrumens, verroit une infinité d'objets qu'ils ne voioient pas: un ciel qui leur étoit inconnu, des plantes & des animaux dont ils ne soupçonnoient pas seulement la possibilité!

Toricelle étoit Mathématicien du Duc de Florence, & successeur de Galilée qui mourut en 1642. Galilée vouloit que l'efficace de l'Horreur du Vuide fît monter & soutînt l'eau dans les Pompes aspirantes à trente-deux piés environ, & que cette efficace célébre fût fixée-là. En 1643, Toricelle essaia l'efficace de cette Horreur imaginaire dans le Vif-argent. Il fit faire un Tuyau de verre de trois ou quatre piés, fermé hermétiquement par un bout. Il le remplit de Vif-argent, & le renversa comme on le renverse encore. Le Vif-argent descendit: mais il demeura comme de lui-même à la hauteur de vingt-sept à vingt-huit pouces.

Otton de Guéricke, Consul de Magdebourg, forma le dessein d'essaier une sorte de Vuide bien plus grand que celui du Tuyau de Toricel-

le. Il fit donc faire un grand Vaſe de verre, rond, aiant une ouverture aſſez étroite dans la partie inférieure, avec une Pompe & un Piſton, pour tirer l'air du Vaſe. Et c'eſt l'origine de la Machine Pneumatique. Il étoit ſorti de ſes mains des merveilles, qui l'étoient autant pour les Philoſophes, que pour le Peuple. Avec quel étonnement, par exemple, ne voioit-on pas deux Baſſins de cuivre exactement taillés en demi-ſphéres, appliqués ſimplement l'un contre l'autre par leurs bords ou circonférences, & tirés l'un d'un côté par huit chevaux, & l'autre du côté oppoſé par huit autres chevaux ſans pouvoir être ſéparés !

Il eſt aiſé de comprendre combien ces Machines, & d'autres pareilles, inventées par les Modernes, & beaucoup perfectionnées par l'uſage même, & par la ſuite des années, ont dû avancer le progrès des Obſervations Phyſiques.

Mais ce qui y a le plus contribué, eſt l'établiſſement des Académies. Le dernier ſiécle en vit naître quatre fort célébres preſque en même tems, ſous la protection des Princes : A Floren-

ce, *l'Académie de Cimento*; à Londres, *la Société Roiale d'Angleterre*; à Paris, *l'Académie Roiale des Sciences*; en Allemagne, *l'Académie des Curieux des ſecrets de la Nature.* Le deſir de ſoutenir la réputation de ſa Compagnie, & de s'y diſtinguer ſoi-même par des Ouvrages importans, eſt un puiſſant aiguillon pour des Savans, qui ne leur laiſſe guéres de repos. D'ailleurs, il n'y a que des Compagnies, & des Compagnies protégées par le Prince, qui puiſſent ſuffire à faire l'amas néceſſaire d'obſervations & de faits bien avérés, pour établir dans la ſuite un ſyſtême. Ni les lumiéres, ni les ſoins, ni la vie, ni les facultés d'un Particulier n'y ſuffiroient. Il faut un trop grand nombre d'expériences, il en faut de trop d'eſpéces différentes, il faut trop répéter les mêmes, il les faut varier de trop de maniéres, il faut les ſuivre trop lontems avec un même eſprit.

J'admire la ſageſſe & la modeſtie de l'Académie des Sciences, qui, malgré tant de ſavans Ouvrages dont elle a enrichi le Public, malgré tant d'utiles découvertes qui ſont le fruit

de ses travaux & de ses observations, ne regarde pourtant les Sciences, du moins la Physique, que comme étant encore au berceau. Mais j'admire encore plus l'usage religieux qu'elle fait de connoissances si rares, qui doivent, selon elle, nous inspirer un grand respect pour l'Auteur de la Nature par l'admiration de ses Ouvrages. » On » ne peut guéres s'empêcher « est-il dit dans ses Mémoires, » de répéter » souvent qu'en matiére de Physique, » les objets les plus communs se chan- » gent en autant de miracles, dès » qu'on les regarde avec de certains » yeux. « Et dans un autre endroit, » Ce n'est pas une chose que l'on » doive compter parmi les simples » curiosités de la Physique, que les su- » blimes réflexions où elle nous con- » duit sur l'Auteur de l'Univers. Ce » grand Ouvrage, toujours plus mer- » veilleux à mesure qu'il est plus con- » nu, nous donne une si grande idée » de son Ouvrier, que nous en sentons » notre esprit accablé d'admiration & » de respect.., La véritable Physique » s'éléve jusqu'à devenir une espéce » de Théologie.

Avant que de paſſer aux Mathématiques, je toucherai fort légérement ce qui regarde la Médecine, l'Anatomie, la Botanique, & la Chymie, qui ſont des parties de la Phyſique, ou qui y ont du raport. Tertullien appelle la Médecine *la ſœur de la Philoſophie*; & l'on ſait que les trois autres dépendent de la Médecine.



CHAPITRE QUATRIÉME.

JE TRAITE, dans un Chapitre séparé, ce qui regarde la Médecine ; & j'y joins la Botanique, la Chymie, & l'Anatomie, qui en font partie, mais dont je dirai très peu de choses.

§. I.

De la Médecine.

LA MEDECINE est de même date sans doute que les maladies, car on a cherché à s'en délivrer dès qu'on les a senties ; & les maladies presque aussi anciennes que le Monde même, puisqu'elles ont été la suite & la punition du péché. Mais les hommes ont été lontems chacun leurs propres Médecins, & il est difficile de fixer le tems où la Médecine a été convertie en art & en profession. Le besoin & l'expé-

Plin. lib. 29. in Proæm. rience y ont donné lieu. Dans de certains pays, ceux qui avoient été guéris de quelques maladies, mettoient par écrit comment & par quels remédes ils l'avoient été, & déposoient ces Mémoires dans le temple pour ser-

vir d'instruction en pareil cas. Dans d'autres pays, comme en Egypte & à Babylone, on exposoit en public les malades, afin que les passans, qui auroient été attaqués & guéris de la même maladie, pussent leur donner conseil.

Herod. lib. 1. cap. 197. Strab lib. 3. pag. 155. & l. 16. p. 746.

Les Egyptiens regardoient leur dieu Hermès, c'est-à-dire Mercure*, comme l'inventeur de la Médecine. Il est certain qu'ils l'ont cultivée & plus anciennement & plus savament qu'aucun autre peuple.

Les Grecs leur disputent cette gloire, ou du moins l'ont suivie de près. Ils nous fourniront tous les Médecins dont j'ai à parler : car les Romains ont peu cultivé cette science. Dès le tems de la guerre de Troie, Chiron le Thessalien, surnommé le Centaure, qui fut Gouverneur d'Achille, se rendit célébre dans la Médecine, par la cure des plaies & la connoissance des simples, dont il fit part à ce Héros, & à Patrocle son ami.

Esculape, disciple de Chiron, ne le céda point à son Maître. Pindare le représente comme extrêmement habile dans toutes les parties de la Médecine. La Fable marque que Jupiter,

Pindar. Pythior. Ode 3.

indigné de ce qu'il avoit rendu la vie à Hippolyte fils de Théſée, l'écraſa d'un coup de foudre. Ce qui fait entendre qu'il guériſſoit par ſa ſcience des maladies ſi déſeſpérées, qu'il paſſoit pour rendre la vie aux morts.

Aiant été mis au rang des Immortels, on lui bâtit des temples en divers endroits comme au dieu de la ſanté. Le plus fameux fut celui d'Epidaure. C'eſt de là, qu'en conſéquence d'une célébre députation, à la tête de laquelle étoit Q. Ogulnius, on prétend qu'il vint à Rome ſous la figure d'un ſerpent, & qu'il délivra la ville de la peſte l'année 461 de ſa fondation. On lui bâtit depuis un temple hors de la ville. Celui de Cos, patrie d'Hippocrate, étoit auſſi fort renommé. On y voioit diverſes tables, ou divers tableaux, où étoient écrits les remédes que le dieu avoit indiqués à pluſieurs malades, qui avoient été guéris par ce moien.

Homére donne deux fils à Eſculape, tous deux fameux Médecins, dont il eſt parlé dans l'Iliade ; l'un nommé Machaon, fort habile & fort exercé dans les opérations de Chirurgie, qui n'étoit point pour lors, non plus que dans les ſiécles ſuivans, diſtinguée de

la Médecine; l'autre Podalire, plus versé dans la Médecine, appellée depuis λογικὴ, c'est-à-dire fondée sur des principes & des raisonnemens. En revenant de la guerre de Troie, Podalire fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, où il guérit une fille du Roi Damæthus, en la saignant des deux bras. Pour récompense, le pere la lui donna en mariage. Entr'autres enfans, il en eut un Hippolochus, duquel Hippocrate se disoit être descendu.

Steph. Byzant. in voco Syrna.

Pline suppose un vuide de six ou sept cens ans par raport aux Médecins, depuis le siége de Troie jusqu'à la guerre du Péloponnése, c'est-à dire jusqu'à Hippocrate : ce qui n'est pas tout-à-fait exact. Celse met au nombre des célébres Médecins Pythagore, qui a vécu du tems de Cyrus & de ses deux Successeurs, & quelques autres Philosophes, comme Empédocle & Démocrite.

Plin. lib. 29. cap. 1.

On distingue différens ordres, différentes sectes de Médecins. Les uns sont appellés *Empiriques*, parce qu'ils n'ont guéres suivi que l'expérience. D'autres, dont Hippocrate est le Chef, ont joint le raisonnement à l'expé-

Cels. in Præf.

rience ; & c'est ce qui a fait appeller la Médecine *Dogmatique* ou *Raisonnée.* Quelques-uns ont affecté de se séparer de tous les autres Médecins, & se sont fait une méthode particuliére ; on les a nommé *Méthodiques*. Je ne m'attacherai point scrupuleusement à cette division. Je suivrai seulement l'ordre des tems, & n'insisterai que sur ceux des Médecins qui ont été plus connus. Toutes les différentes sectes de Médecins, car il y en a un grand nombre, sont savament expliquées dans l'Histoire de la Médecine par M. Daniel le Clerc, Ouvrage plein d'une profonde érudition.

An.M. 3485. Av. J.C. 519 *Herod. lib.* 3. *c.* 124-133.

DEMOCEDE le Crotoniate fit preuve de son habileté, en rendant le sommeil & la santé au Roi Darius, auquel une entorse au pié qu'il avoit reçue en tombant de cheval faisoit souffrir de vives douleurs & une insomnie continuelle, dont les Médecins du pays n'avoient pu le délivrer. Il guérit ensuite Atossa la Reine d'un ulcére au sein que la pudeur lui avoit lontems fait cacher. J'ai raconté fort au long l'histoire de ce Médecin, en parlant de Darius.

An.M. 3704. Av. J.C. 300.

HEROPHILE s'étoit fait aussi un

grand nom dans la Médecine. Il faisoit grand usage de la Botanique, & encore plus de l'Anatomie, qu'il porta à une grande perfection. Les Princes lui permirent de faire des dissections de corps vivans sur des criminels condannés à mort; & il en passa un nombre incroiable par ses mains : ce [a] qui donna lieu à Tertullien de l'appeller plutôt Bourreau, que Médecin. *Galen. Comment. 11. in Lib. Hippoc.*

HERODIQUE, de Sicile, fleurissoit sous Artaxerxe Longuemain. La secte appellée Διαιτητική, parce qu'elle n'emploioit presque pour reméde que la diéte & le régime de vivre, le reconnoissoit pour Chef; aussi-bien que celle qu'on nommoit *Gymnastique*, parce qu'il emploioit beaucoup les exercices du corps pour rétablir & pour fortifier la santé. Il étoit frere du fameux Rhéteur Gorgias. C'est surtout par un de ses disciples qu'il est connu. AN.M.3540. Av.J.C.464. *Eustath. in Iliad.*

HIPPOCRATE, de l'Ile de Cos, est cet illustre disciple. On place sa naissance à la 1re année de la LXXX. Olympiade. On prétend qu'il descen- AN.M.3544. Av.J.C.460.

[a] Herophilus ille medicus, aut lanius, qui sexcentos execuit, ut naturam scrutaretur; qui homines odiit, ut nosset. *Tertull. lib. de anima, cap. 10.*

doit d'Esculape par Héraclide son pere, & d'Hercule par sa mere Praxitée. Il s'attacha d'abord à l'étude des choses de la nature ; puis à celle du corps humain en particulier. Il eut pour premier maître son pere même. Il reçut aussi les leçons d'un autre célébre Médecin, nommé Hérodique, dont je viens de parler. Il se rendit habile dans toutes les parties de la Médecine, & en porta la connoissance aussi loin qu'elle pouvoit aller pour lors.

J'ai déja dit qu'il étoit né à Cos. Cette Ile étoit consacrée au dieu Esculape, qui y étoit honoré d'un culte particulier. La coutume étoit que tous ceux qui avoient été guéris de quelque maladie, fissent un Mémoire exact & des symptômes qui l'avoient accompagnée, & des remédes qui les en avoient délivrés. Hippocrate avoit fait copier tous ces Mémoires, qui ne lui furent pas d'un petit secours, & qui lui tinrent lieu d'une expérience anticipée.

An.M.3574. Son extrême habileté parut sur-tout
Av.J.C.430. pendant la peste qui affligea particuliérement la ville d'Athénes & toute l'Attique au commencement de la guerre du Péloponnése. J'ai exposé

ailleurs quel fut alors ſon zêle & ſon dévouement pour le ſalut de ſa patrie, ſon noble déſintéreſſement qui lui fit refuſer les offres avantageuſes du Roi de Perſe, & les honneurs extraordinaires dont la Gréce crut devoir récompenſer les ſervices importans qu'il lui avoit rendus. *Tome III. de l'Hiſtoire ancienne.*

On dit que les Abdérites écrivirent à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Ils le voioient ne ſe ſoucier de rien, rire de tout, dire que l'air étoit plein d'images, ſe vanter qu'il faiſoit de tems en tems un voiage dans l'eſpace immenſe des choſes. Regardant tous ces traits comme des ſymptômes & des commencemens de folie, ils craignoient qu'il ne devînt tout-à-fait fou, & que ſon grand ſavoir ne lui démontât entiérement la tête. Hippocrate les raſſura, & jugea bien autrement qu'eux de l'état de Démocrite. Il n'eſt pas ſûr que les Lettres d'Hippocrate, d'où ce fait eſt tiré, ſoient véritablement de lui.

Les Ecrits qu'il a laiſſés en grand nombre, ont toujours été regardés, & le ſont encore, comme ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre, & comme devant tenir lieu de fondement & de

base à l'étude de la Médecine. Il y a conservé la mémoire d'un événement, qui lui fait encore plus d'honneur que toute sa science & toute son habileté. C'est l'aveu sincére d'une faute qu'il avoit commise en pansant une blessure de tête : car on sait qu'anciennement la Médecine, la Chirurgie, & la Pharmacie, n'étoient point séparées. Il [a] n'a point rougi de confesser, aux dépens en quelque sorte de sa propre gloire, qu'il s'étoit trompé, de peur que d'autres, après lui, & à son exemple, ne tombassent dans la même erreur. De petits esprits, dit Celse, & d'une habileté médiocre, n'en usent pas de la sorte, & ménagent avec bien plus de soin le peu qu'ils ont de réputation, parce qu'ils n'en peuvent rien perdre sans s'appauvrir. Il n'y a que de grands génies, que des hommes riches & opulens, c'est-à-dire qui se sentent d'ailleurs un fonds de mé-

a De suturis se deceptum esse Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum, & fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominus habitu o, convenit etiam veri erroris confessio, præcipuè in eo ministerio, quod utilitatis causa posteris traditur, ne qui decipiantur eadem ratione qua quis deceptus est. *Cels. lib. 8. cap. 4.*

rite non commun, capables de faire un tel aveu, & de négliger ces petites pertes, qui ne diminuent rien de leur richesse & de leur opulence.

Il fait encore un autre aveu, qui marque en lui un caractére admirable de candeur & d'ingénuité. De quarante-deux malades qu'il avoit traités, dont il décrit les maladies dans le premier & le troisiéme Livres *des Maladies Epidémiques*, il avoue qu'il n'y en a eu que dix-sept qu'il ait guéris, & que tous les autres sont morts entre ses mains. Dans le second des Livres que je viens de citer, il dit, en parlant de certaine esquinancie qui étoit accompagnée de grands accidens, que tous en échapérent. *S'ils étoient morts*, ajoute-t-il, *je le dirois de même.*

Dans un autre endroit il se plaint modestement de l'injustice de ceux qui décrioient la Médecine sous le prétexte que l'on meurt souvent entre les mains des Médecins. Comme si, dit-il, on ne pouvoit pas imputer la mort du malade à la violence insurmontable de la maladie, aussi bien ou plutôt qu'à la faute du Médecin qui l'a traité. *Lib. de Arte.*

Il déclare qu'il n'y a point de des- *Lib. Praeceptionum.*

honneur pour un Médecin, lorſqu'en certains cas difficiles il eſt en peine touchant la maniére dont il ſe doit conduire auprès d'un malade, de faire appeller d'autres Médecins, afin d'aviſer conjointement avec eux, ſur ce qu'il y a à faire pour le bien du malade. Par où l'on voit que les Conſultations ſont d'un ancien uſage.

On reconnoit dans le ferment d'Hippocrate qui ſe trouve à la tête de ſes Ouvrages le caractére d'un véritablement honnête homme & plein de probité. Il prend les dieux qui préſident à la Médecine à témoin du deſir ſincére qu'il a de remplir exactement tous les devoirs de ſon état. Il fait paroitre une vive & reſpectueuſe reconnoiſſance pour celui qui lui a enſeigné l'Art de la Médecine, & déclare qu'il le regarde toujours comme ſon pere, & ſes enfans comme ſes propres freres, & qu'il ſe fera un devoir de les aider en toute occaſion, & de ſes biens, & de ſes conſeils. Il proteſte que dans le régime de vivre qu'il preſcrira aux malades, il aura grand ſoin de rechercher tout ce qui pourra leur être utile, & d'éviter tout ce qu'il croira pouvoir leur nuire. Il ſe pro-

pose de mener une vie pure & irréprochable, & de ne point deshonorer sa profession par aucune action digne de blâme. Il dit qu'il n'entreprendra jamais de tailler ceux qui seront travaillés de la pierre, & qu'il laissera ce soin aux personnes qui se sont rendu habiles dans cette opération par une longue expérience. Il proteste que quand, en visitant les malades ou autrement, il aura découvert quelque chose qui doit être tenu caché, il ne le révélera jamais, & sera fidéle à la loi sacrée du secret. Enfin il espére qu'en gardant inviolablement toutes ces régles, il s'acquerra l'estime de la postérité, & il consent à être décrié pour toujours s'il a le malheur d'y manquer.

On loue fort son désintéressement, vertu bien estimable dans un Médecin. Ce qu'il dit sur ce sujet, est digne de remarque. Il veut que le Médecin, quant au salaire qui lui est dû, en use avec honnêteté & avec humanité, aiant égard au pouvoir ou à l'impuissance où se trouve le malade de le récompenser plus ou moins libéralement. Il est même des occasions, dit-il, où le Médecin ne doit point

In lib. Præceptionum.

demander ni attendre de récompense ; comme lorsqu'il a traité un étranger ou un pauvre, qui sont des personnes que tout le monde est obligé de secourir.

De Prisc. Medic. Il paroit qu'il étoit plein de respect pour la Divinité. » Ceux, dit-il, qui » ont les premiers trouvé la maniére » de guérir les maladies, ont jugé que » c'étoit un Art qui méritoit qu'on en » attribuât l'invention à Dieu. Et c'est » ajoute-t-il, le sentiment commun. J'ai déja remarqué ailleurs que Cicé-*Tusc. Quæst. lib. 3.* ron pensoit de la même sorte. *Deorum immortalium inventioni consecrata est Ars Medica.*

On ne sait rien de particulier de la mort d'Hippocrate. Il mourut dans un âge fort avancé, & laissa deux fils, THESSALUS & DRACON, qui se firent un nom célébre parmi les Médecins, aussi bien que POLYBE son gendre & son successeur.

J'ai parlé, dans l'histoire de Philippe, de la ridicule vanité d'un Médecin appellé MENECRATE, que ce Prince traita comme il le méritoit.

AN. M. 3671. AV. J.C. 333. PHILIPPE d'Acarnanie est connu par le salutaire breuvage qu'il donna à Alexandre le Grand, à qui on avoit

voulu le rendre suspect, & à qui ce reméde sauva la vie.

ERASISTRATE se fit connoitre & estimer par la maniére adroite dont il découvrit la cause de la maladie d'Antiochus Soter, fils de Séleucus Roi de Syrie. Je l'ai raconté en son lieu. Si l'on en croit Pline, cette cure merveilleuse, qui rendit un fils tendrement aimé à son pere, fut paiée de cent talens, c'est-à-dire de cent mille écus.

AN.M.3712. Av.J.C.282. *Val. Max. lib. 5. cap. 7.* *Tome VII.* *Plin. lib. 29. in Proœm.*

APOLLOPHANE, Médecin d'Antiochus surnommé le Grand, étoit fort habile dans sa profession: mais il devint encore plus célébre par le service important qu'il rendit à son Maître. Hermias, premier Ministre de ce Prince, exerçoit des concussions & des violences inouies, sans que personne osât en porter ses plaintes à la Cour, tant il s'étoit rendu terrible. Apollophane aima assez le bien public, pour ne point craindre de hazarder sa fortune. Il découvrit au Roi le mécontentement général du Roiaume, & apprit aux Médecins l'usage qu'ils doivent faire du libre accès qu'ils ont auprès des Princes.

AN.M.3785. Av.J.C.219. *Tome VIII.*

MITHRIDATE, qui fut si lontems

AN.M.3880. Av.J.C.124.

la terreur des Romains, s'eſt rendu illuſtre auſſi dans la Médecine, non-ſeulement par l'invention de l'antidote qui porte encore ſon nom, mais par la compoſition de pluſieurs ſavans Ouvrages, que Pompée fit traduire en latin par Lénée ſon Affranchi.

AN M. 3920. Av. J. C. 84. *Plin. lib. 26. cap. 3.*

ASCLEPIADE de Bithynie, qui avoit d'abord enſeigné l'Eloquence à Rome, quitta la profeſſion de Rhéteur pour embraſſer celle de Médecin, qu'il jugea lui devoir être plus lucrative que l'autre, & il ne ſe trompa pas. Il fit un entier changement dans la pratique qui avoit été obſervée avant lui, & s'écarta preſque en tout des principes & des régles d'Hippocrate. A la place d'une ſolide & profonde ſcience il ſubſtitua l'agrément & la réputation d'un beau parleur, qui ſouvent tient lieu de mérite auprès des malades. Il s'appliquoit auſſi à flater leur goût & à ſatisfaire leurs deſirs en tout ce qu'il pouvoit, moien ſûr de gagner leur confiance. Sa maxime étoit, qu'un Médecin doit guérir ſes malades [a] *sûrement, promtement, agréa-*

[a] Aſclepiades officium eſſe Medici dicit ut tutò, celeriter, & jucundè curet. Id votum eſt; ſed ferè periculoſa eſſe nimia & feſtinatio & voluptas ſolet. *Celſ. lib. 3. cap. 4.*

blement. Cette pratique seroit fort à desirer, dit Celse. Le fâcheux est qu'ordinairement il y a beaucoup de danger à vouloir guérir trop vîte, & à n'ordonner rien que d'agréable. Ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, fut l'heureuse rencontre d'un homme qu'on étoit prêt de conduire au tombeau, en qui il trouva un reste de vie, & qu'il rétablit dans une parfaite santé. Pline parle souvent de ce Médecin, mais avec fort peu d'estime. *Apul. lib. 4. Florib.*

THEMISON, disciple d'Asclépiade, étoit de Laodicée. Il changea, dans sa vieillesse, quelque chose au systême de son Maître. La secte qu'il forma, fut appellée *Méthodique*, parce qu'il se mit en tête d'établir une Méthode pour rendre la Médecine plus aisée à apprendre & à pratiquer. Juvenal ne parle pas de lui favorablement, AN. M. 4000. AV. J. C. 4.

Quot Themison ægros Autumno occiderit uno, *Satyr. 10. lib. 4.*

Cicéron & Horace parlent de CRATERUS comme d'un habile Médecin.

DIOSCORIDE (*Pedacius*) Médecin d'Anazarbe ville de Cilicie qui fut depuis nommée Césarée. Vossius, après Suidas, dit qu'il fut Médecin AN. J. C. 66.

d'Antoine & de Cléopatre. On croit qu'ils le confondent avec un autre Dioscoride, surnommé *Phacas*. Celui dont il s'agit ici, peut avoir vécu sous Vespasien. Des savans ont disputé si Pline a copié Dioscoride, ou si celui-ci a tiré son Ouvrage de Pline. Ces deux Auteurs ont écrit en même tems & sur les mêmes matiéres, sans jamais se citer l'un l'autre. Le sujet que Dioscoride a traité, c'est la *Matière Médicinale*. On appelle ainsi tous les corps qui servent à l'usage de la Médecine, & qui se réduisent principalement à trois genres : les Plantes, les Animaux, & les Minéraux, ou les choses qui sont de la nature de la terre.

Sueton. in Aug. cap. 81. Dio. Cass lib. 53. p. 517

ANTONIUS MUSA, Affranchi, Médecin de l'Empereur Auguste, le tira d'une dangereuse maladie qui l'avoit réduit à l'extrémité, en le traitant d'une maniére toute opposée à celle qu'on avoit emploiée jusques-là, & lui faisant prendre des bains d'eau froide & des breuvages rafraîchissans. Cette heureuse cure valut à Musa, outre de grandes largesses qui lui furent faites par l'Empereur & par le Sénat, le privilége de porter un an-

neau d'or, ce qui jusques-là n'avoit été permis qu'aux personnes de la premiére condition. Tous les Médecins, en considération de Musa, furent exemtés de tous impôts pour toujours. Le peuple Romain, par reconnoissance, lui fit élever une statue auprès de celle d'Esculape. Il[a] traita Horace de la même sorte, & lui fit prendre les bains d'eau froide dans le plus fort de l'hiver. *Ep.15.lib.1.*

CORNELIUS CELSUS vivoit, à ce qu'on croit, sous l'Empire de Tibére. Il étoit fort savant, & avoit écrit sur toutes sortes de matiéres. Quintilien, qui vante fort son érudition, le donne pourtant pour un esprit médiocre : *Cornelius Celsus, mediocri vir ingenii.* Je ne sai pas si les Médecins en conviennent. Nous avons de lui huit Livres sur la Médecine, qui sont écrits en très bon Latin. *Lib.12.c.11.*

GALIEN, le plus célébre des Médecins après Hippocrate, étoit de Pergame. Il a vécu sous Antonin, Marc Auréle, & quelques autres Empereurs. AN J.C.131.

a Nam mihi Baias
Musa supervacuas Antonius, & tamen illis
Me facit invisum, gelida cùm perluor unda
Per medium frigus.

Il fut élevé avec grand ſoin dans l'étude des Belles-Lettres, de la Philoſophie, & des Mathématiques. S'étant deſtiné à la Médecine, il s'y donna tout entier, parcourut pluſieurs villes de la Gréce pour y recevoir les leçons des Maîtres les plus renommés dans cette profeſſion, & s'arréta ſur-tout à Alexandrie en Egypte, où l'étude de la Médecine fleuriſſoit alors plus qu'en aucun endroit du monde. De retour dans ſa patrie, il ſut faire un grand uſage des précieux tréſors de ſcience qu'il avoit amaſſés dans ſes voiages. Sa principale application fut l'étude d'Hippocrate, qu'il regarda toujours comme ſon Maître, & ſur les traces duquel il ſe fit toujours un honneur & un devoir de marcher. Il remit en vigueur ſes principes, qui étoient négligés & tombés dans l'oubli depuis plus de ſix cens ans.

A l'âge de trente-quatre ans il paſſa à Rome, où il s'acquit une grande réputation, & en même tems s'attira une grande envie de la part des autres Médecins. Les cures extraordinaires qu'il faiſoit à l'égard des malades abſolument déſeſpérés, la ſagacité avec laquelle il découvroit la véritable cauſe

ſe des maladies qui avoit échapé à tous les autres, la certitude avec laquelle il marquoit ſouvent tous les ſymptômes qui devoient arriver, l'effet que devoient produire ſes remédes, & le tems de la parfaite guériſon; tout cela le faiſoit regarder, d'un côté par les perſonnes non prévenues comme un Médecin d'un rare ſavoir & fort au-deſſus du commun, & de l'autre par ſes Confréres jaloux comme un homme qui dans toutes ſes opérations uſoit de magie. Du moins ils répandoient ce bruit, pour le décrier, s'il eût été poſſible, dans l'eſprit du peuple & des Grands.

La peſte qui ſurvint quelques années après, & qui fit d'horribles ravages dans toute l'Italie & dans pluſieurs autres provinces, le détermina à retourner dans ſa patrie. Si c'étoit pour prendre ſoin de ſes compatriotes, le deſſein étoit fort louable & fort généreux. AN. J.C. 166

Il n'y demeura pas lontems. M. Auréle, au retour de ſon expédition contre les Allemans, le manda à Aquilée, d'où il l'emmena enſuite avec lui à Rome. L'Empereur avoit grande confiance en lui. La vie dure que ce Prince menoit avoit fort altéré ſa ſanté. AN J.C. 170.

Il prenoit tous les jours de la thériaque, pour se fortifier l'estomac & la poitrine qu'il avoit fort foibles : c'étoit Galien qui la lui préparoit. On attribuoit à ce reméde la santé dont il jouissoit ordinairement, malgré sa grande foiblesse.

Ce Prince, songeant à retourner en Allemagne, souhaitoit extrêmement d'y mener avec lui Galien, que sa grande habileté, & la connoissance parfaite qu'il avoit de son tempérament, mettoient plus en état qu'aucun autre de lui rendre service. Cependant Galien l'aiant prié de le laisser à Rome, l'Empereur, plein de bonté, d'humanité & de douceur, le lui accorda. J'admire cette bonté : mais je ne comprends pas comment un Médecin peut, dans une telle conjoncture, se refuser aux desirs d'un Prince si digne de considération.

Peutêtre le dessein qu'il avoit formé d'écrire sur la médecine, & qu'il pouvoit avoir déja commencé de mettre à exécution, fut-il la cause de ce refus. En effet ce fut depuis ce départ de M. Auréle jusqu'à sa mort, & sous le régne de Commode son fils & son successeur, que Galien composa & publia ses Ecrits sur la Médecine, soit qu'il fût

demeuré à Rome, soit qu'il se fût retiré dans sa patrie. Une partie de ses Ecrits périt dans l'embrasement qui consuma, sous l'Empereur Commode, des quartiers entiers de Rome, & plusieurs Bibliothéques. On ne sait pas précisément dans quel lieu ni dans quelle année Galien est mort.

Un fait, que Galien lui-même raconte, nous montre & son extrême habileté, & l'estime où il étoit dans l'esprit de Marc-Auréle. » Ce Prince, » dit-il, aiant été tout d'un coup attaqué dans la nuit de tranchées de » ventre, & d'un grand dévoiement » qui lui donna de la fiévre, ses Médecins lui ordonnérent de se tenir » en repos, & ne lui donnérent dans » l'espace de neuf heures qu'un peu de » bouillon. Ces mêmes Médecins étant » ensuite retournés chez l'Empereur, » où je me rencontrai avec eux, ju» gérent à son pouls qu'il entroit dans » un accès de fiévre : mais je demeu» rai sans dire mot, & même sans tâ» ter le pouls à mon tour. Cela obli» gea l'Empereur à me demander, en » se tournant de mon côté, pourquoi » je ne m'approchois pas. A quoi je » répondis, que ses Médecins lui»

Gal. de Præcognitione, cap. 11.

» aiant déja tâté le pouls par deux
» fois, je me tenois à ce qu'ils en
» avoient fait, ne doutant pas qu'ils ne
» jugeassent mieux que moi de l'état
» de son pouls. Mais ce Prince n'aiant
» pas laissé de me présenter son bras,
» alors je lui tâtai le pouls ; & l'aiant
» examiné avec beaucoup d'attention,
» je soutins qu'il ne s'agissoit de rien
» moins que d'une entrée d'accès, mais
» que son estomac étant chargé de
» quelque nourriture qui ne s'étoit
» pas digérée, c'est ce qui causoit la
» fiévre. Ce que je dis persuada si bien
» Marc-Auréle, qu'il s'écria tout haut :
» *C'est cela même : vous avez très-bien*
» *rencontré : je sens que j'ai l'estomac*
» *chargé ;* & redit par trois fois ces
» mêmes paroles. Il me demanda en-
» suite ce qu'il y avoit à faire pour le
» soulager. Si c'étoit quelque autre
» personne, répondis-je, qui fût dans
» l'état où est l'Empereur, je lui don-
» nerois un peu de poivre dans du
» vin, comme je l'ai souvent prati-
» qué en pareilles occasions. Mais,
» comme l'on n'a accoutumé de don-
» ner aux Princes que des remédes fort
» doux, il suffira d'appliquer sur l'ori-
» fice de l'estomac de l'Empereur de

» la laine trempée dans de l'huile de » nard bien chaude. Marc-Auréle, » continue Galien, ne laissa pas de » faire l'un & l'autre de ces remédes; » & s'adressant ensuite à Pitholaüs, » Gouverneur de son fils : *Nous n'a-* » *vons*, dit-il, en parlant de moi, » *qu'un Médecin. C'est le seul honnête* » *homme que nous ayions.*

Les mœurs de cet illustre Médecin répondoient à son habileté & à sa réputation. Il fait paroitre en beaucoup d'endroits un grand respect pour la Divinité, & il dit que » la piété ne » consiste pas à lui offrir de l'encens » ou des sacrifices, mais à connoitre » & à admirer soi-même la sagesse, » la puissance, & la bonté qui brillent » dans tous ses ouvrages, & à les faire » connoitre & admirer par les autres.« Il a eu le malheur d'ignorer, & même de condanner la véritable religion.

In lib. de usu corp. hum.

Il ne parle jamais de son Pére ni de ses Maîtres qu'avec une vive & respectueuse reconnoissance, sur-tout quand il s'agit d'Hippocrate, à qui il fait honneur de tout ce qu'il savoit & de tout ce qu'il pratiquoit. S'il s'écarte quelquefois de ses sentimens, car il respectoit la vérité au-dessus de

tout, c'est avec des précautions & des ménagemens qui marquent la sincére estime qu'il en faisoit, & combien il se regardoit au-dessous de lui en tout genre & en toute maniére.

Son assiduité auprès des malades, le tems qu'il leur donnoit pour bien connoitre leur état, le soin qu'il prenoit des pauvres, & les secours qu'il leur procuroit, sont de grands modéles pour ceux qui exercent la même profession.

Plin. l. 29. cap. 1. On lit dans Pline qu'ARCHAGATHUS du Péloponnése fut le premier Médecin qui vint à Rome : ce fut sous

AN. M. 3789. le Consulat de L. Æmilius & de L.

AV. J.C. 215. Julius, l'année 535 de sa fondation. Il feroit surprenant que les Romains se fussent passés si lontems de Méde-

Antiq. Rom. l. 10. p. 677. cins. Denys d'Halicarnasse, à l'occasion d'une peste qui fit périr à Rome l'an 301 presque tous les esclaves, & la moitié des citoiens, dit que les Médecins ne suffisoient pas pour le nombre des malades. Il y en avoit donc dès lors. Mais il y a apparence que les Romains ne s'étoient servi, jusqu'à la venue d'Archagathus, que de la Médecine naturelle, ou de la simple Empirique, telle que l'on a supposé que les premiers hommes la

pratiquoient. Ce Médecin fut d'abord traité fort honorablement, & récompensé du droit de bourgeoisie : mais les remédes violens qu'il fut obligé d'emploier, car c'étoit principalement dans la Chirurgie qu'il excelloit, firent qu'on se dégoûta bientôt de lui & de toute la Médecine. Il paroit pourtant que plusieurs Médecins vinrent de Gréce à Rome y exercer leur art, quoique Caton, de son vivant, s'y fût opposé de tout son pouvoir. Car, dans le Décret, qui, plusieurs années après la mort de ce célébre Censeur, obligea les Grecs de sortir de Rome, les Médecins y étoient marqués nommément. Jusqu'au [a] tems de Pline, de toutes les professions, celle de la Médecine, quelque lucrative qu'elle fût, étoit la seule qu'aucun des Romains n'avoit exercée, parce qu'ils la croioient au dessous d'eux ; & si quelques-uns s'en mélérent, ce ne fut, pour ainsi dire, qu'en passant dans le camp des

a Solam hanc artium Græcarum nondum exercet Romana gravitas in tanto fructu : paucissimi Quiritium attigere, & ipsi statim ad Græcos transfugæ. Imò verò auctoritas aliter, quàm Græcè eam tractantibus, etiam apud imperitos expertesque linguæ, non est : ac minùs credunt, quæ ad salutem suam pertinent, si intelligunt. *Plin. lib. 29. cap. 1.*

Grecs, & en parlant leur langue: car tel étoit l'entêtement & la manie des Romains, même de ceux du petit peuple, qu'ils ne donnoient leur confiance qu'aux étrangers, comme si leur santé & leur vie eussent été plus en sureté entre les mains de ceux dont même ils n'entendoient point le langage.

Il est difficile, & il ne m'appartient point de décider du mérite de l'ancienne Médecine & de la moderne, & de donner à l'une la préférence sur l'autre. Elles ont chacune des avantages particuliers, qui les rendent toutes deux fort estimables. On comprend assez que l'expérience de plusieurs siécles a dû ajouter beaucoup de lumiéres à celles qu'avoient les Anciens. *M. Burette.* J'ai prié un savant Médecin, mon Confrére dans le Collége Roial & dans l'Académie des Belles-Lettres, & mon ami particulier, de vouloir bien me tracer en peu de lignes ce que je pouvois dire de raisonnable sur cette matiére qui m'est absolument inconnue. Je me contenterai de l'insérer ici, sans y rien ajouter.

» Les nouvelles découvertes, qui » ont enrichi la Médecine moderne, » & qui peuvent la mettre au-dessus » de l'ancienne, sont:

» 1°. Celles de l'Anatomie, qui lui
» ont fait connoitre plus parfaitement
» la ſtructure du corps humain, & les
» merveilles de l'économie animale;
» entr'autres, la circulation du ſang, &
» toutes ſes ſuites & ſes dépendances:
» ce qui lui a ouvert de grandes vûes
» ſur les cauſes des maladies, & ſur
» la maniére de les traiter.

» 2°. Celles de la Chirurgie, leſ-
» quelles, outre pluſieurs opérations
» très-ſalutaires ajoutées de nouveau
» aux anciennes, ont rendu celles-ci
» plus sûres, plus promtes, & moins
» douloureuſes.

» 3°. Celles de la Pharmacie, qui con-
» ſiſte dans la connoiſſance & l'uſage
» de pluſieurs remédes ſpécifiques pour
» la curation de certaines maladies;
» tels que le *Quinquina* pour la fiévre,
» l'*Ipecacuahna* pour la diſſenterie, &c.
» ſans compter ceux que la Chymie,
» par ſes préparations, a rendu plus
» efficaces & moins dégoutans.

» 4°. L'ouverture des cadavres
» morts de maladies, ſource féconde
» d'obſervations très-importantes,
» pour perfectionner la pratique de la
» Médecine dans le traitement de ces
» mêmes maladies.

» Peutêtre la Médecine ancienne
» l'emportoit-elle sur la moderne, en
» prodiguant moins les remédes dans
» les maladies; en voulant moins ac-
» célérer les guérisons; en observant
» avec plus d'attention les mouvemens
» de la nature, & s'y prétant avec
» plus de confiance; en se bornant à
» partager avec elle l'honneur de la
» cure, sans prétendre s'en arroger
» toute la gloire, &c.

La Médecine, quelque utile & quelque salutaire qu'elle soit, a eu le malheur d'être en butte, presque dans tous les tems, même à de grands hommes fort respectables, sur-tout chez les Romains. Caton [a], à l'autorité duquel le Triomphe & la Censure n'ajoutent rien, tant son mérite personnel étoit supérieur à tous ces titres, est un de ceux qui se sont déclarés le plus fortement contre les Médecins, comme on le voit dans une Lettre qu'il écrit à son fils, que Pline nous a conservée. Mais il faut remarquer qu'il n'y parle que des Médecins venus de Gréce, à laquelle il en vou-

a Quod clarissimè intelligi potest ex M. Catone, cujus auctoritati Triumphus atque Censura minimum conferunt: tanto plus in ipso est. *Plin. lib. 29. cap. 1.*

loit beaucoup. » Comptez [a], dit-il à » son fils, sur ce que je vais avancer, » comme sur une prédiction sûre. Si » jamais cette nation (il entend les » Grecs) nous communique son goût » pour les Lettres, tout est perdu : » sur-tout si elle nous envoie ses Mé» decins. Ils ont conspiré entr'eux de » faire périr par leur Art tous les Bar» bares. « Les Grecs appelloient ainsi tous les autres peuples. Une exagération si excessivement outrée se réfute elle-même, & fait assez connoitre ce qu'on en doit penser.

Pline le Naturaliste étoit bien entré dans l'esprit de Caton. Il semble avoir pris à tâche de décrier les Médecins, en ramassant tout ce qui est capable de les rendre méprisables, & même odieux. Il les taxe d'avarice, à cause des récompenses considérables qu'ils recevoient des Princes : mais la généreuse reconnoissance de ceux-ci doit-elle être imputée à crime aux Médecins ? Il raporte des désordres où quelques-uns d'eux sont tombés : mais

a Nequissimum & indocile genus illorum. Et hoc puta Vatem dixisse : Quandocumque ista gens suas literas dabit, omnia corrumpet. Tum etiam magis, si medicos suos huc mittet. Jurarunt inter se Barbaros necare omnes medicinâ. *Ibid.*

ces fautes ne sont-elles pas personnelles, & ne doivent-elles pas être couvertes par les services infinis que d'autres ont rendus au genre humain dans tous les siécles? Il s'efforce de tourner en ridicule les consultations des Médecins. Il rappelle une ancienne inscription mise sur un tombeau, où quelqu'un marquoit que c'étoit la multitude des Médecins qui l'avoit fait mourir : TURBA SE MEDICORUM PERIISSE. Il se plaint que de tous les Arts il n'y a que la Médecine qu'il soit permis d'exercer sans avoir subi d'examen, & sans avoir donné de preuve de son habileté. » Ils [a] s'instruisent, » dit-il, à nos dépens, & il faut que » les expériences qu'ils font nous coûtent la vie. Nulle loi qui punisse » leur ignorance : nul exemple de châtiment exercé sur eux. Il n'y a qu'un » Médecin qui puisse tuer impunément » les hommes. « Pline a raison de faire ces plaintes : mais elles ne regardent que les Empiriques, c'est-à-dire des gens sans aveu, sans autorité, sans

a Nulla lex quæ puniat inscitiam : capitale nullum exemplum vindictæ. Discunt periculis nostris, & experimenta per mortes agunt ; medicoque tantùm hominem occidisse impunitas summa est. *Plin. ibid.*

ſcience, qui s'ingérent d'exercer celui de tous les Arts qui en a le plus de beſoin.

Il ne faut rien outrer ſur ce ſujet. Une confiance aveugle, & un mépris mal fondé, peuvent être également dangereux. L'Ecriture Sainte, qui eſt la régle de nos ſentimens, preſcrit & au Malade & au Médecin, ce qu'ils doivent penſer & pratiquer. » Rendez, nous dit-elle, au Médecin » l'honneur qui lui eſt dû : car c'eſt le » Très-haut qui l'a créé... C'eſt lui qui » a produit de la terre tout ce qui » guérit, & l'homme ſage n'en aura » point d'éloignement... Dieu a fait » connoitre aux hommes la vertu des » plantes. Le Très-haut leur en a » donné la ſcience, afin qu'ils l'ho- » noraſſent dans ſes merveilles... Mon » fils, ne vous mépriſez pas vous- » même dans votre infirmité ; mais » priez le Seigneur, & lui-même vous » guérira... Donnez lieu au Médecin... » & qu'il ne vous quitte point, par- » ce que ſon art vous eſt néceſſaire. » Il viendra un tems, où vous recou- » vrerez la ſanté entre leurs mains; » & ils prieront eux-mêmes le Sei- » gneur, afin qu'il les aſſiſte & qu'il

Eccli. 38. 1-14.

Selon le texte Grec.

» beniſſe leurs remédes pour rendre » la vie aux malades. « Il n'y a que l'eſprit de Dieu capable de donner des avis ſi ſages & ſi raiſonnables.

§. II.

De la Botanique.

LA BOTANIQUE eſt une ſcience qui traite des Plantes. Cette connoiſſance a été eſtimée dans tous les ſiécles & dans toutes les nations. Les hommes ſont aſſez communément perſuadés que les ſimples renferment preſque toute la Médecine : & [a] il y a beaucoup d'apparence qu'elle a commencé par ces remédes, qui ſont ſimples, naturels, ſans dépenſe, expoſés ſous la main des hommes, & à la portée des plus pauvres. Pline ne peut ſouffrir, qu'au lieu d'en faire uſage, on en aille chercher à grands frais dans des pays fort éloignés. Auſſi voions-nous que c'eſt par la connoiſſance & l'uſage des ſimples, que les plus anciens Médecins ſe ſont diſtin-

a Hinc nata Medicina. Hæc ſola naturæ placuerat eſſe remedia, parata vulgo, inventu facilia, ac ſine impendio... Ulceri parvo medicina à Rubro mari imputatur, cùm remedia vera quotidie pauperrimus quiſque cœnet. *Plin. lib. 24. cap. 1.*

ués : Esculape, qui par ce moien, s'il n faut croire la Fable, rendit la vie à Hippolyte ; Chiron, si habile dans la Médecine, qui fut maître d'Achille ; apis, auquel Apollon son pére, dieu de la Médecine, accorda comme un rare présent, la connoissance des simples.

Pæoniis revocatum herbis. *Virg.*

Scire potestates herbarum, usumque medendi.

Æn. lib. 12. *v.* 396.

La Botanique est une des parties de la Physique : elle s'aide de la Chymie : elle est fort utile à la Médecine. La Physique entre dans l'examen de la structure interne des plantes, de leur végétation, de leur génération, de leur multiplication. La Chymie les réduit à leurs principes élémentaires. La Médecine tire de ces principes élémentaires, & plus souvent encore de l'expérience des effets des plantes lorsqu'on les emploie en substance, l'usage qu'on en doit faire pour la santé du corps humain. L'union de toutes ces connoissances fait un excellent homme ; mais n'est point nécessaire à la Botanique proprement dite, qui a des bornes plus étroites, dans lesquelles elle peut se renfermer avec gloire. Faire une étude particuliére des plan-

tes, connoitre les marques qui leur ſont les plus eſſentielles; les pouvoir nommer ſuivant une méthode courte & facile qui les raporte à des genres & à des claſſes auxquelles elles conviennent, les décrire dans des termes qui les faſſent connoitre à ceux qui ne les ont pas vûes; ce ſont là préciſément les fonctions du Botaniſte conſidéré comme tel.

Dans les premiers tems, la connoiſſance des plantes paroit n'avoir été, pour ainſi dire, que Médicinale: c'eſt ce qui en rendit le catalogue ſi court & ſi borné, que Théophraſte, le meilleur Hiſtorien de l'antiquité que nous aions en ce genre, n'en a nommé que ſix cens, quoiqu'il ait ramaſſé non ſeulement celles de la Gréce, mais encore celles de la Lybie, de l'Egypte, de l'Ethiopie, & de l'Arabie. Dioſcoride & Pline, quoiqu'ils aient pu avoir de meilleurs & de plus amples Mémoires ſur cette matiére, n'en ont cité guéres davantage. Mais, loin d'avoir établi aucun ordre entr'elles, ils n'ont point caractériſé celles dont ils parloient d'une maniére propre à les diſtinguer & à les faire reconnoitre; & il y en a pluſieurs, mê-

me des plus importantes, qu'on n'a pu retrouver.

Les ſiécles qui ſuivirent celui de Dioſcoride n'enrichirent guéres la Botanique. Enfin toutes les ſciences s'éclipſérent, & elles ne reparurent qu'au XVe ſiécle. Alors on ne ſongea qu'à entendre les Anciens, pour en tirer les lumiéres qui avoient été ſi lontems enſevelies. Le Pape Nicolas V donna commiſſion de traduire Théophraſte à Théodore Gaza, comme au ſeul homme capable de le faire entendre. Bientôt après d'autres Savans travaillérent ſucceſſivement à traduire Dioſcoride. Ces traductions, d'ailleurs fort eſtimables, ne ſervirent qu'à exciter des diſputes entre pluſieurs Médecins très-habiles.

On comprit dès lors que de chercher les plantes dans les Livres des Grecs & des Latins, ce n'étoit pas le meilleur moien de faire de grands progrès. On réſolut donc enfin d'aller chercher des lumiéres dans les lieux mêmes où les Anciens avoient écrit. On parcourut, dans cette vûe, les Iles de l'Archipel, la Syrie, la Méſopotamie, la Paleſtine, l'Arabie, & l'Egypte. Ces courſes furent aſſez

inutiles par raport au dessein principal, qui étoit l'intelligence des anciens Auteurs: mais les Savans aiant apporté de leurs voiages un grand nombre de plantes qu'ils avoient découvertes par eux-mêmes, on commença à donner à la Botanique sa véritable forme, & à changer en observations naturelles & en science propre, ce qui n'étoit auparavant que citations & commentaires. Ce fut sur la fin du XVe siécle que l'on ne s'attacha plus qu'à décrire les plantes que l'on voioit dans son pays, ou dans ceux où une plus grande curiosité portoit les amateurs de la Botanique ; & que l'on commença à indiquer les lieux où croissoit chaque plante, le tems de sa naissance, de sa durée, de sa maturité, avec des figures, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages par la clarté qu'elles y répandent. Divers Recueils qui parurent pour lors, au lieu des cinq ou six cens plantes que Mathiole avoit recueillies des Anciens, en fournirent au commencement du XVI siécle plus de six mille, toutes décrites & figurées.

Il manquoit pourtant à la connoissance des plantes un ordre général, ou

un ſyſtême, qui en fît une ſcience proprement dite, en lui donnant des principes & une méthode. C'eſt à quoi travaillérent dans la ſuite de ſavans hommes avec un ſuccès, qui n'étoit pas encore parfait à la vérité, (car les ſciences ne ſe perfectionnent que par ſucceſſion de tems) mais qui donnoit de grandes vûes & de grandes ouvertures pour arriver à cette perfection.

Enfin le ſyſtême de la Botanique a reçu ſa derniére forme par M. de Tournefort. Ses inſtitutions, accompagnées d'un détail immenſe de plantes décrites & deſſinées, feront un monument éternel de la grandeur de ſes vûes, & du travail de ſes recherches, qui lui ont conté des fatigues incroiables, mais abſolument néceſſaires pour le deſſein qu'il ſe propoſoit. Car la Botanique, dit M. de Fontenelle dans l'Eloge de M. de Tournefort, n'eſt pas une ſcience ſédentaire & pareſſeuſe, qui ſe puiſſe acquérir dans le repos & dans l'ombre d'un Cabinet, comme la Géométrie ou l'Hiſtoire; ou qui tout au plus, comme la Chymie, l'Anatomie, ou l'Aſtronomie, ne demande que des opérations d'aſſez peu de mouvement. Elle veut que l'on

coure les montagnes & les forêts, que l'on gravisse contre des rochers escarpés, que l'on s'expose aux bords des précipices. Les seuls Livres qui peuvent nous instruire à fond dans cette matiére, ont été jettés au hazard sur toute la surface de la terre, & il faut se résoudre à la fatigue & au péril de les chercher & de les ramasser.

Pour réussir dans le dessein de porter la Botanique à sa perfection, ou du moins de l'en approcher, il faloit aller étudier Théophraste & Dioscoride en Gréce, en Asie, en Egypte, en Afrique, enfin dans les lieux où ils ont vécu, ou qu'ils ont connu plus particuliérement. M. de Tournefort reçut ordre du Roi en 1700 d'aller parcourir ces Provinces, non seulement pour y reconnoitre les Plantes des Anciens, & peutêtre aussi celles qui leur auroient échapé, mais encore pour y faire des observations sur toute l'Histoire naturelle. Ce sont là des dépenses dignes d'un Prince aussi magnifique que l'étoit Louis XIV, & qui lui feront un honneur infini dans tous les siécles. La peste qui étoit en Egypte abrégea le voiage de M. de Tournefort à son grand regret, & le fit

revenir de Smyrne en France en 1702. Il arriva, comme l'a dit un grand Poéte pour une occasion plus brillante & moins utile, *chargé des dépouilles de l'Orient.* Il raportoit, outre une infinité d'observations différentes, 1356 nouvelles espéces de Plantes, sans compter celles qu'il avoit ramassées dans des voiages précédens. Quelles richesses!

Spoliis Orientis onustus. Virg.

Il faloit les ranger, & les mettre dans un ordre qui en facilitât la connoissance. C'est à quoi M. de Tournefort avoit déja travaillé dans le premier Ouvrage qui parut de lui l'an 1694. Par le nouvel ordre qu'il a établi, tout se réduit à 14 figures de fleurs, par le moien desquelles on descend à 673 Genres, qui comprennent sous eux 8846 espéces de Plantes.

Depuis la mort de M. de Tournefort, la Botanique a reçu de grands accroissemens, & en reçoit encore tous les jours de nouveaux, par les soins & l'application de ceux qui sont chargés de cette partie de la Physique au Jardin Roial, sur-tout depuis que la direction en a été donnée à M. le Comte de Maurepas Sécretaire d'Etat, qui se fait un plaisir & un devoir de

protéger les Sciences & les Savans.

Je dois ici marquer ma reconnoiſſance à M. Juſſieu * l'aîné, qui m'a communiqué un de ſes Mémoires ſur la Botanique.

§. III.

De la Chymie.

LA CHYMIE eſt un Art qui enſeigne à ſéparer par le feu les différentes ſubſtances qui ſe trouvent dans les mixtes, ou, ce qui eſt la même choſe, dans les végétaux, les minéraux, & les animaux; c'eſt-à-dire à faire l'analyſe des corps naturels, à les réduire à leurs premiers principes, & à en découvrir les vertus cachées. Elle peut ſervir & à la Médecine pour trouver de remédes, & à la Phyſique pour faire connoitre la Nature. Il ne paroit pas que les Anciens en aient fait beaucoup d'uſage, quoique peutêtre elle ne leur ait pas été inconnue.

Paracelſe, qui vivoit au commencement du ſeiziéme ſiécle, & qui enſeignoit la Médecine à Bâle, s'y fit une

* *Docteur Régent en la Faculté de Médecine de l'Univerſité de Paris, Profeſſeur & Démonſtrateur des Plantes au Jardin du Roi, &c.*

grande réputation, y aiant guéri plusieurs personnes de maladies incurables par des remédes Chymiques. Il se vantoit de conserver un homme en vie pendant plusieurs siécles, & il mourut lui-même âgé de quarante-huit ans.

M. Lemery, si habile & si fameux dans la Chymie, ne donnoit presque toutes les analyses qu'à la curiosité des Physiciens, & croioit que par raport à la Médecine la Chymie, à force de réduire les mixtes à leurs principes, les réduisoit souvent à rien. Je raporterai une de ses expériences, qui est curieuse, & à la portée de tout le monde.

Il fit un Etna ou un Vésuve, aiant enfoui en terre, à un pié de profondeur, pendant l'été, cinquante livres d'un mélange de parties égales de limaille de fer & de souffre pulvérisé, le tout réduit en pâte avec de l'eau. Au bout de huit ou neuf heures, la terre se gonfla, & s'entrouvrit en quelques endroits : il en sortit des vapeurs sulphureuses & chaudes, & ensuite des flammes.

Mém. de l'Acad. des Sciences an. 1700.

Il est bien aisé de comprendre qu'une plus grande quantité de ce mélan-

ge de fer & de souffre avec une plus grande profondeur de terre, étoit tout ce qui manquoit pour faire un véritable mont Etna : Qu'alors les vapeurs sulphureuses cherchant à sortir, auroient fait un tremblement de terre plus ou moins violent, selon leur force & selon les obstacles qu'elles auroient rencontrés en leur chemin: Que quand elles auroient trouvé ou qu'elles se seroient fait une issue, elles se seroient élancées avec une impétuosité qui auroit causé un Ouragan: Que si elles s'étoient échapées par un endroit de la terre qui fût sous la mer, elles auroient fait de ces colonnes d'eau si redoutables aux vaisseaux : Qu'enfin, si elles étoient montées jusqu'aux nues, elles y auroient porté leur souffre, qui auroit produit le tonnerre.

Il ẏ a une autre sorte de Chymie, qui se propose la transmutation chimérique des métaux. C'est ce qu'on appelle *Chercher la pierre philosophale.*

§. IV.

De l'Anatomie.

L'ANATOMIE est une science qui donne la connoissance des parties du corps

corps humain par la diffection, & même celle des autres animaux. Ceux qui ont écrit de l'Anatomie chez les Anciens, font Hippocrate, Démocrite, Ariftote, Erafiftrate, Galien, Hérophyle *, & plufieurs autres, qui en avoient parfaitement connu la néceffité, & qui la regardoient comme la plus importante partie de la Médecine, fans laquelle il n'étoit pas poffible de connoitre l'ufage des parties du corps humain, ni par conféquent les caufes des maladies. Cependant elle avoit été entiérement abandonnée pendant plufieurs fiécles, & ce n'a été que dans le feiziéme qu'elle a commencé à fe rétablir. La diffection du corps humain a paffé pour un facrilége jufqu'à François I; & l'on voit une confultation que fit faire l'Empereur Charles V aux Théologiens de Salamanque, pour favoir fi en confcience on pouvoit difféquer un corps pour en connoitre la ftructure. Véfal, Médecin Flamand, mort en 1504, eft le premier qui ait débrouillé ce qu'on appelle Anatomie.

Depuis ce tems-là, l'Anatomie a

* *C'eft cet Hérophyle, qui, felon Tertullien, pour connoitre les hommes, en diffequa un très grand nombre.*

fait de grands progrès, & s'est beaucoup perfectionnée. Les Bartolins, les Malpighies, les Duverneys, les Winslows, & beaucoup d'autres, se sont rendus illustres dans cette science, & ont beaucoup contribué à la faire parvenir au point de perfection où elle est arrivée.

Une des découvertes qui ont fait le plus d'honneur aux Modernes, est celle de la Circulation du sang. On appelle ainsi le mouvement par lequel le sang, plusieurs fois dans un jour, est porté du cœur dans toutes les parties du corps par le moien des artéres, & retourne de ces mêmes parties au cœur par le moien des veines. On dit qu'Arvée, célébre Docteur d'Angleterre, est le premier qui a découvert la Circulation du sang, qui est maintenant reconnue par tous les Médecins. Cette gloire lui est pourtant disputée; & l'on prétend même qu'Hippocrate, Aristote, & Platon en ont eu connoissance. Cela peut être : mais ils en ont fait si peu d'usage, que c'est presque comme s'ils l'avoient ignorée; & il en faut dire autant de plusieurs autres matiéres de Physique.

En 1628.



LIVRE VINGT-SEPTIÉME.

DES MATHÉMATIQUES.

LES MATHÉMATIQUES tiennent le premier lieu entre les Sciences, parce que ce ſont les ſeules qui ſont fondées ſur des démonſtrations infaillibles. Et c'eſt ſans doute ce qui leur a fait donner ce nom. Car *Matheſis* en Grec ſignifie *Science.*

Je ne conſidérerai particuliérement ici que la Géométrie & l'Aſtronomie, qui tiennent le premier rang parmi les connoiſſances Mathématiques; en y joignant quelques autres parties qui y ont un raport eſſentiel.

Je dois avouer, à ma confuſion, que les matiéres que je vais traiter me ſont abſolument inconnues, ſi l'on en excepte ce qui s'y trouve d'hiſtorique. Mais, par un privilége que je me ſuis attribué, & dont il me ſemble que le

Public ne m'a point sû mauvais gré, je suis en possession de profiter des richesses d'autrui. Quels trésors n'ai-je point ici trouvés dans les Mémoires de l'Académie des Sciences! Si j'avois pu y puiser tout ce que j'ai dit sur des matiéres si sublimes & si abstraites, je marcherois à pas sûr.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA GÉOMÉTRIE, &c.

CE MOT de *Géométrie* signifie à la lettre, *l'Art de mesurer la terre.* On prétend que les Egyptiens en sont les inventeurs, & que les inondations du Nil en furent l'occasion. Car ce fleuve enlevant chaque année toutes les bornes des héritages, & ôtant aux uns pour donner aux autres, les Egyptiens furent contraints de mesurer souvent leurs campagnes, & de s'en faire une méthode & un art, qui fut l'origine & le commencement de la Géométrie. Cette raison peut avoir donné lieu aux Egyptiens de cultiver la Géométrie avec plus de soin; mais

Herod. l. 2. cap. 109. Strab. l. 17. pag. 787.

l'origine, sans doute, en remonte plus haut.

Quoi qu'il en soit, elle passa de l'Egypte dans la Gréce ; & l'on croit que ce fut Thalès de Milet, qui au retour de ses voiages l'y apporta. Pythagore la mit aussi beaucoup en honneur, & il n'admettoit personne à ses leçons qui ne fût instruit des principes de Géométrie.

On peut envisager la Géométrie sous deux faces, ou comme une science spéculative, ou comme une science pratique.

La Géométrie, comme science spéculative, considére la figure & l'étendue des corps selon les trois dimensions, longueur, largeur & profondeur; qui composent trois espéces d'étendues, la ligne, la surface, & les solides, ou le corps solide. Ainsi elle compare les différentes lignes les unes avec les autres, & en détermine l'égalité ou l'inégalité. Elle montre même de combien l'une est plus grande que l'autre. Elle fait la même chose pour les surfaces. Elle démontre, par exemple, qu'un Triangle est la moitié d'un Parallélogramme de même base & de même hauteur : que deux Cer-

cles ſont entr'eux comme les quarrés de leurs diamétres ; c'eſt-à-dire, que ſi l'un eſt trois fois plus grand que celui de l'autre, le premier Cercle contiendra neuf fois plus d'eſpace. Enfin elle fait encore les mêmes conſidérations ſur les ſolidités ou maſſes des corps. Elle fait voir qu'une Pyramide eſt le tiers d'un Priſme de même baſe & de même hauteur : qu'une Sphére ou un Globe eſt les deux tiers du Cylindre circonſcrit, c'eſt-à-dire qui a même hauteur & même largeur que le Globe : que les Globes ſont entr'eux comme les cubes de leurs diamétres. Si, par exemple, le diamétre d'un Globe eſt quatre fois plus grand que celui d'un autre, ce premier Globe a ſoixante-quatre fois plus de maſſe que le ſecond. Ainſi, s'ils ſont de même matiére, il peſera ſoixante-quatre fois plus que l'autre, parce que 64 eſt le cube de 4.

La Géométrie pratique, appuiée ſur la théorie de la ſpéculative, s'applique uniquement à meſurer les trois eſpéces d'étendue, lignes, ſurfaces, & ſolides. Elle nous apprend, par exemple, comment il faut meſurer la diſtance de deux objets, la hauteur d'une

tour, l'étendue d'un terrain : comment on divise une surface en autant de parties que l'on voudra ; dont l'une soit double, triple, quadruple, &c. d'une autre. Elle nous enseigne le jaugeage des vaisseaux, & la maniére de trouver la capacité de tous les autres vases dont on se sert pour renfermer les liquides & les solides. Non seulement elle mesure les objets différens posés sur la surface de la Terre, mais elle mesure le Globe de la Terre, en déterminant la grandeur de sa circonférence, & la longueur de son diamétre. Elle s'éleve jusqu'à faire connoitre la distance de la Lune à la Terre. Elle ose même mesurer celle du Soleil, & sa grandeur par raport au Globe terrestre.

Les Philosophes les plus illustres donnérent une application particuliére à l'étude de cette Science : Anaxagore, Platon, Aristote, Architas, Eudoxe, & beaucoup d'autres, dont je ne citerai ici que les plus connus, & ceux dont on a quelques ouvrages.

EUCLIDE. Il en sera parlé dans la suite. Av. J.C. 300.

ARISTÉE l'ancien. Il paroit qu'il étoit contemporain d'Euclide. Il avoit

fait cinq Livres des *Lieux solides*, c'est-à dire, selon l'explication de Pappus, des trois Sections Coniques.

Av. J.C. 250. APOLLONIUS *Pergæus*, ainsi nommé d'une ville de Pamphylie, & qui vivoit sous Ptolémée Evergéte, avoit ramassé sur les Sections Coniques tout ce que les plus habiles Géométres avoient écrit avant lui sur cette matiére, & en avoit fait huit Livres, qui parvinrent entiers jusqu'au tems de Pappus d'Alexandrie, lequel composa une espéce d'introduction à cet Ouvrage. Depuis, les quatre derniers Livres d'Apollonius ont péri. Mais en 1658 le fameux Jean Alphonse Borelli, passant par Florence, trouva dans la Bibliothéque de Médicis un Manuscrit Arabe avec cette inscription Latine, *Apollonii Pergæi Conicorum Libri octo.* On les fit traduire en Latin.

ARCHIMEDE. J'en parlerai bientôt.

PAPPUS, d'Alexandrie, fleurissoit sous l'Empereur Théodose, l'an de Jesus-Christ 395. Il avoit composé un Recueil de matiéres Géométriques en huit Livres, dont le premier & une partie du second sont perdus. M. l'Ab-

bé Gallois, lorſque l'Académie des Sciences prit une nouvelle forme en 1699, entreprit de travailler ſur la Géométrie des Anciens, & principalement ſur le Recueil de Pappus, dont il vouloit réimprimer le texte Grec, & corriger la traduction Latine, fort défectueuſe. Il eſt fâcheux pour les Lettres que ce n'ait été qu'un projet.

Parmi les Géométres que je viens de citer, les deux plus illuſtres ſont Euclide & Archiméde, & qui ont fait le plus d'honneur à la Géométrie, mais dans un dégré de mérite bien différent. Euclide n'eſt qu'un Auteur élémentaire. Archiméde eſt un Géométre ſublime, qu'admirent encore aujourd'hui ceux-même qui ſont les plus habiles dans les nouvelles Méthodes.

EUCLIDE.

EUCLIDE le Mathématicien étoit d'Alexandrie, où il enſeigna ſous Ptolémée fils de Lagus. Il ne faut pas le confondre, comme a fait Valére Maxime, avec un autre Euclide de Mégare, Chef de la ſecte des Philoſophes appellée Mégarique, qui vivoit du tems de Socrate & de Platon, c'eſt-à-

dire plus de quatre-vingts ans avant le Mathématicien. Il paroit qu'Euclide s'eſt uniquement ou principalement occupé à la Géométrie ſpéculative. Il nous a laiſſé un Ouvrage intitulé *Les Elémens* de Géométrie, en quinze Livres. On doute pourtant ſi les deux derniers ſont de lui. Ses Elémens contiennent une ſuite de propoſitions, qui ſont la baſe & le fondement de toutes les autres parties des Mathématiques. Son Livre eſt regardé comme un des plus précieux monumens qui nous ſoient venus des Anciens, par raport aux Sciences naturelles. Il avoir auſſi écrit ſur l'Optique, la Catoptrique, la Muſique, & ſur d'autres matiéres ſavantes.

On a remarqué que le fameux M. Paſcal, à l'âge de douze ans, ſans avoir jamais lu aucun Livre de Géométrie, ni connu autre choſe de cette Science, ſinon qu'elle enſeignoit le moien de faire des figures juſtes, & de trouver les proportions qu'elles avoient entre elles, arriva, par la ſeule force de ſon génie, juſqu'à la 32 propoſition du premier Livre d'Euclide.

ARCHIMEDE.

TOUT LE MONDE ſait qu'Archiméde étoit de Syracuſe, & proche parent du Roi Hiéron. Ce que j'ai dit de lui avec aſſez d'étendue en parlant du ſiége de Syracuſe par les Romains, me diſpenſe de raporter ici ſon hiſtoire. Il étoit, par lui-même & par ſon inclination naturelle, uniquement occupé de ce que la Géométrie a de plus noble, de plus relevé, de plus ſpirituel; & il nous eſt reſté quelques-uns des Ouvrages de ce genre qu'il avoit compoſés en grand nombre. Ce ne fut qu'à la priére du Roi Hiéron ſon parent, & ſur ſes vives ſollicitations, qu'il ſe laiſſa enfin perſuader de ne pas donner toujours à ſon Art l'eſſor vers les choſes intelligibles, de le rabaiſſer quelquefois ſur les choſes ſenſibles & corporelles, & de rendre ſes raiſonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mélant par l'expérience avec les choſes d'uſage. On a vû, dans le ſiége de Syracuſe par les Romains, quels ſervices il rendit à ſa patrie, & combien d'étonnantes machines ſortirent de ſes mains

Plut. in Marcel. p. 305.

industrieuses. Cependant il n'en faisoit aucun cas, & les regardoit comme un jeu & un amusement, en comparaison de ces hautes spéculations & de ces sublimes raisonnemens, qui satisfaisoient tout autrement son penchant & son goût pour la vérité. Le Public n'est jamais plus obligé aux grands Géométres, que quand ils descendent à ces pratiques en sa faveur : c'est un sacrifice qui leur coute beaucoup, parce qu'il les arrache à un plaisir auquel ils sont infiniment sensibles, mais auquel ils se croient obligés, comme ils le sont en effet pour l'honneur de la Géométrie même, de préférer l'utilité publique.

Diog Laërt. in Arch. P. t. in M cel. p. 305.

Eudoxe & Architas furent les premiers qui inventérent cette espéce de Méchanique, & la mirent en pratique, pour varier & pour égaier la Géométrie par cette sorte d'agrément, & pour donner par des expériences sensibles & instrumentales la preuve de quelques problêmes, qui ne paroissoient pas susceptibles de démonstration par le raisonnement & par la pratique : ce sont les paroles mêmes de Plutarque. Il cite ici en particulier le problême des deux moiennes proportionnelles pour par-

venir à la duplication du cube, qui n'a jamais pu être résolu géométriquement que par M. Descartes. Plutarque ajoute que Platon leur sut mauvais gré d'en avoir usé ainsi, & leur reprocha d'avoir corrompu l'excellence de la Géométrie, en la faisant passer, comme une vile esclave, des objets spirituels aux choses sensibles, & en l'obligeant à emploier la matiére, qui demande le travail de la main, & qui est l'objet d'un métier servile & bas: & que depuis ce tems-là cette Méchanique fut séparée de la Géométrie comme indigne d'elle. Cette délicatesse est singuliére, & auroit privé la Société humaine d'un grand nombre de secours, & la Géométrie de l'unique endroit qui puisse la rendre recommandable au genre humain: puisque, si on ne la ramenoit pas aux choses sensibles & usuelles, elle ne serviroit plus qu'aux délices d'un très-petit nombre de contemplatifs.

Les deux célébres Géométres que j'ai tirés de la foule, Euclide & Archiméde, généralement estimés par les Savans, quoique dans un dégré différent, montrent jusqu'où les Anciens avoient porté la connoissance de la

Géometrie. Mais il faut avouer qu'elle a pris tout un autre essor, & changé presque entiérement de face dans le dernier siécle, par le nouveau systême des Infinimens petits, ou du Calcul différentiel, auquel sans doute l'application particuliére qu'on avoit donnée jusques-là à cette étude, & les heureuses découvertes qui s'y étoient faites, avoient préparé les voies. Il y a un ordre qui régle nos progrès. Chaque connoissance ne se dévelope qu'après qu'un certain nombre de connoissances précédentes se sont dévelopées: & quand son tour pour éclore est venu, elle jette une lumiére qui attire tous les yeux. Le terme étoit arrivé où la Géométrie devoit enfanter le Calcul de l'Infini. M. Neuton trouva le premier ce merveilleux Calcul: M. Leïbnitz le publia le premier. Tous les grands Géométres entrérent avec ardeur dans les routes qui venoient d'être ouvertes, & y marchérent à pas de géant. A mesure que l'audace de manier l'Infini croissoit, la Géométrie reculoit de plus en plus ses anciennes limites. L'Infini éleva tout à une sublimité, & en même tems amena tout à une facilité, dont on

n'eût pas osé auparavant concevoir l'espérance. Et c'est-là l'Epoque d'une révolution presque totale arrivée dans la Géométrie.

J'ai dit que M. Neuton trouva le premier ce merveilleux Calcul, & que M. Leïbnitz le publia le premier. Effectivement, en 1684, celui-ci donna dans les Actes de Leïpsic les Régles du Calcul différentiel, mais il en cacha les démonstrations. Les illustres freres Bernoulli les trouvérent, quoique fort difficiles à découvrir, & s'exercérent dans ce Calcul avec un succès surprenant. Les solutions les plus élevées, les plus hardies, & les plus inespérées naissoient sous leurs pas. En 1687 parut l'admirable Livre de M. Neuton *Des Principes Mathématiques de la Philosophie naturelle*, qui étoit presque entiérement fondé sur ce même Calcul; & il eut la modestie de ne point réclamer contre les Régles de M. Leïbnitz. On crut communément qu'ils avoient tous deux, chacun de leur côté, trouvé ce nouveau systême par la conformité de leurs grandes lumiéres. Il s'éleva dans la suite, à ce sujet, une dispute qui fut poussée assez vivement de part &

d'autre par leurs partisans. On ne peut pas disputer à M. Neuton la gloire d'avoir été l'Inventeur du nouveau systême ; mais on ne doit pas attacher à M. Leïbnitz la note infamante de plagiaire , ni le couvrir de la honte d'un vol nié avec une hardiesse & une impudence bien éloignées du caractére d'un si grand homme.

Dans les premiéres années la Géométrie des Infinimens petits n'étoit encore qu'une espéce de mystére. Souvent on donnoit dans les Journaux les Solutions , sans laisser paroitre la méthode qui les avoit produites ; & lors même qu'on la découvroit, ce n'étoient que quelques foibles raïons de cette Science qui s'échapoient, & les nuages se refermoient aussitôt. Le Public , ou , pour mieux dire , le petit nombre de ceux qui aspiroient à la haute Géométrie, étoient frapés d'une admiration inutile qui ne les éclairoit point ; & l'on trouvoit moien de s'attirer leurs applaudissemens , en retenant l'instruction dont on auroit dû les paier. M. de l'Hopital , ce Génie sublime , qui a fait tant d'honneur à la Géométrie & à la France , résolut de communiquer sans réserve les trésors

cachés de la nouvelle Géométrie, & il le fit dans le fameux Livre de l'*Analyse des Infinimens petits*, qu'il publia en 1696. Là furent dévoilés tous les secrets de l'Infini Géométrique, & de l'Infini de l'Infini ; en un mot, de tous ces différens ordres d'Infinis, qui s'élévent les uns au dessus des autres, & forment l'édifice le plus étonnant & le plus hardi que l'esprit humain ait jamais osé imaginer. C'est ainsi que se perfectionnent les Sciences.

Comme en parlant de la Géométrie, je marche dans un pays dont les routes me sont absolument inconnues, je n'ai presque fait autre chose, en traitant cette matiére, que copier & abréger ce que j'en ai trouvé dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Mais j'ai cru devoir y ajouter le témoignage avantageux que M. de l'Hopital, dont je viens de parler, rend en peu de lignes à M. Leïbnitz au sujet de l'invention du calcul de l'Infini, dans la Préface de l'Analyse des Infinimens petits. » Son Calcul, dit-il, » l'a mené dans des pays jusqu'ici in- » connus ; & il y a fait des découver- » tes qui sont l'étonnement des plus » habiles Mathématiciens de l'Europe.

Je joins ici un autre endroit de la même Préface, mais plus long, qui me paroit un modéle de la maniére sage & modérée dont on doit penser & parler des grands hommes de l'antiquité, lors même qu'on leur préfére les Modernes.

» Ce que nous avons des Anciens » sur ces matiéres, principalement » d'Archiméde, est assurément digne » d'admiration. Mais, outre qu'ils » n'ont touché qu'à fort peu de Cour» bes, qu'ils n'y ont même touché » que légérement, ce ne sont presque » par-tout que propositions particulié» res & sans ordre, qui ne font aper» cevoir aucune méthode réguliére & » suivie. Ce n'est pas cependant qu'on » leur en puisse faire un reproche légi» time. Ils ont eu besoin d'une extrê» me force de génie pour percer à tra» vers tant d'obscurités, & pour entrer » les premiers dans des pays entiére» ment inconnus. S'ils n'ont pas été » loin, s'ils ont marché par de longs » circuits, du moins ils ne se sont » point égarés : & plus les chemins » qui ont été tenus étoient difficiles & » épineux, plus ils sont admirables » de ne s'y être pas perdus. En un » mot, il ne paroit pas que les An-

»ciens en aient pu faire davantage
»pour leur tems. Ils ont fait ce que
»nos bons esprits auroient fait en
»leur place ; & s'ils étoient à la nôtre,
»il est à croire qu'ils auroient les mé-
»mes vûes que nous . . .

» Ainsi il n'est pas surprenant que
» les Anciens n'aient pas été plus loin.
»Mais on ne sauroit assez s'étonner
»que de grands hommes, & sans
»doute d'aussi grands hommes que les
»Anciens, en soient si lontems de-
»meurés-là ; & que par une admira-
»tion presque superstitieuse pour leurs
»Ouvrages, ils se soient contentés de
» les lire & de les commenter, sans se
» permettre d'autre usage de leurs lu-
» miéres, que ce qu'il en faloit pour
» les suivre, sans oser commettre le
» crime de penser quelquefois par eux-
» mêmes,& de porter leur vûe au delà
» de ce que les Anciens avoient décou-
» vert. De cette maniére bien des gens
» travailloient, ils écrivoient, les Li-
» vres se multiplioient : & cependant
» rien n'avançoit. Tous les travaux de
» plusieurs siécles n'ont abouti qu'à
» remplir le monde de respectueux
» commentaires & de traductions ré-
» pétées d'originaux souvent assez mé-

» prifables. Tel fut l'état des Mathé-
» matiques, & fur-tout de la Philofo-
» phie, jufqu'à M. Defcartes. «

Je reviens à mon fujet. On eft quelquefois tenté de regarder comme affez mal emploié, un tems que des perfonnes d'efprit mettent à des études abftraites, dont on ne voit aucune utilité préfente, & qui ne paroiffent propres qu'à fatisfaire une vaine curiofité. Ce n'eft pas faire ufage de fa raifon que de penfer ainfi; parce qu'on fe conftitue Juge de chofes qu'on ne connoit point, & qu'on n'eft pas en état de connoitre.

Il eft vrai que toutes les fpéculations de Géométrie pure ou d'Algébre, ne s'appliquent pas à des chofes utiles; mais elles conduifent ou tiennent à celles qui s'y appliquent. D'ailleurs, telle fpéculation Géométrique, qui ne s'appliquoit d'abord à rien d'utile, vient à s'y appliquer dans la fuite. Quand les plus grands Géométres du dix-feptiéme fiécle fe mirent à étudier une nouvelle Courbe qu'ils appellérent la Cycloïde, ce ne fut qu'une pure fpéculation, où ils s'engagérent par la feule vanité de découvrir à l'envi les uns des autres des Théorêmes difficiles. Ils ne prétendoient pas eux-

mêmes travailler pour le bien public. Cependant il s'est trouvé, en approfondissant la nature de la Cycloïde, qu'elle étoit destinée à donner aux Pendules toute la perfection possible, & à porter la mesure du tems jusqu'à sa derniére perfection.

Indépendamment des secours que toutes les parties des Mathématiques peuvent tirer de la Géométrie, l'étude de cette Science est d'une utilité infinie pour l'usage de la vie. Il est toujours utile de penser & de raisonner juste : & l'on a eu raison de dire qu'il n'y a point de meilleure Logique pratique que la Géométrie. Quand les Nombres & les Lignes ne conduiroient absolument à rien, ce seroient toujours les seules connoissances certaines qui aient été accordées à nos lumiéres naturelles, & elles serviroient à donner plus sûrement à notre raison la premiére habitude & le premier pli du vrai. Elles nous apprendroient à opérer sur les Vérités, à en prendre le fil souvent très-délié & presque imperceptible, à le suivre aussi loin qu'il peut s'étendre : enfin elles nous rendroient le vrai si familier, que nous pourrions, en d'autres

rencontres, le reconnoitre au premier coup d'œil, & presque par instinct.

L'esprit Géométrique n'est pas si attaché à la Géométrie, qu'il n'en puisse être tiré, & transporté à d'autres connoissances. Un Ouvrage de Morale, de Politique, de Critique, d'Eloquence même en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de Géométre. L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui régnent dans les bons Livres depuis un certain tems, pourroient bien avoir leur première source dans cet esprit Géométrique qui se répand plus que jamais, & qui, en quelque façon, se communique de proche en proche à ceux même qui ne connoissent pas la Géométrie. Quelquefois un grand Homme donne le ton à tout son siécle; & celui à qui l'on pourroit le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel Art de raisonner, étoit un excellent Géométre.

DE L'ARITHMETIQUE & de L'ALGEBRE.

L'ARITHMÉTIQUE fait partie des Mathématiques. C'est une Science qui apprend à faire toutes sortes d'opéra-

tions sur les Nombres, & qui en démontre les propriétés. Elle est nécessaire pour plusieurs opérations de la Géométrie, & doit par conséquent la précéder. On prétend que les Grecs l'ont reçue des Phéniciens.

Ceux des Anciens qui ont traité de l'Arithmétique avec le plus d'exactitude, sont Euclide, Nicomaque, Diophante d'Alexandrie, & Théon de Smyrne.

Il étoit difficile que ni les Grecs ni les Romains réussissent beaucoup dans l'Arithmétique, n'emploiant pour Nombres les uns & les autres que les Lettres alphabétiques, dont la multiplication, dans les grands calculs, cause nécessairement beaucoup d'embarras. Les chiffres Arabes dont nous usons, qui n'ont pas plus de quatre cens ans d'antiquité, sont infiniment plus commodes, & ont beaucoup contribué à la perfection de l'Arithmétique.

L'ALGEBRE est une partie des Mathématiques, qui fait sur la grandeur en général exprimée par les Lettres de l'Alphabet toutes les mêmes opérations que l'Arithmétique fait sur les nombres. Les caractéres qu'elle

emploie ne ſignifiant rien par eux-mêmes, peuvent déſigner toutes ſortes de grandeurs, ce qui eſt un des principaux avantages de cette Science. Outre ces caractéres, elle ſe ſert encore de certains ſignes, qui abrégent infiniment ſes opérations, & les rendent beaucoup plus claires. On peut, par le moien de l'Algébre, réſoudre la plupart des problêmes de Mathématique, pourvû qu'ils ſoient de nature à pouvoir être réſolus. Elle n'étoit point entiérement inconnue aux Anciens. On croit que Platon en fut l'inventeur. Théon, dans ſon traité ſur l'Arithmétique, lui donne le nom d'Analyſe.

Il n'y a point d'habiles Mathématiciens qui ne ſachent beaucoup d'Algébre, ou du moins aſſez pour l'uſage indiſpenſable. Mais cette Science, pouſſée au-delà de cet uſage ordinaire, eſt ſi épineuſe, ſi compliquée de difficultés, ſi embarraſſée de calculs immenſes, &, pour tout dire, ſi affreuſe, que très-peu de gens ont un courage aſſez héroïque pour s'aller jetter dans ces abymes profonds & ténébreux. On eſt plus flaté de certaines Théories brillantes, où la fineſſe

de

de l'esprit semble avoir plus de part que la dureté du travail. Cependant la haute Géométrie est devenue inséparable de l'Algébre. M. Rolle, parmi nous, a poussé aussi loin qu'il étoit possible cette connoissance, pour laquelle il avoit un penchant & comme un instinct naturel, qui lui fit dévorer, non seulement avec patience, mais avec joie, toute l'âpreté, & je dirois presque, toute l'horreur de cette étude.

Je n'entre point, sur l'Arithmétique ni sur l'Algébre, dans un détail qui est fort au dessus de mes forces, & qui ne seroit ni agréable ni utile à mes Lecteurs.

L'usage s'établit, depuis quelques années, dans l'Université de Paris, d'expliquer dans les Classes de Philosophie les Elémens de ces Sciences, pour servir d'introduction à la Physique. Cette derniére partie de la Philosophie, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, est presque une énigme pour ceux qui n'ont pas au moins une teinture des principes des Mathématiques. Aussi les plus habiles Maîtres ont senti qu'il faloit commencer par là, si l'on vouloit y faire quelque

progrès. Outre l'avantage qui résulte de l'étude des Mathématiques en faveur de la Physique, ceux qui les enseignent dans leurs Classes trouvent que les jeunes gens qui s'y appliquent, y acquiérent une précision & une justesse qu'ils portent dans toutes les autres Sciences. Ces deux considérations suffisent pour faire connoitre l'obligation que l'on a aux Professeurs qui les premiers ont introduit cet usage, devenu presque général aujourd'hui dans l'Université.

M. Rivard, Professeur de Philosophie au Collége de Beauvais, a composé sur cette matiére un Traité, qui renferme les Élémens d'Arithmétique, d'Algébre, & de Géométrie, où l'on dit que tout est exposé avec l'étendue nécessaire, & avec toute l'exactitude & la clarté possible. Il vient d'en paroitre une seconde édition avec des additions considérables.

Chez Buttard rue saint Jacques.

DE LA MECHANIQUE.

LA MÉCHANIQUE est une Science qui enseigne la nature des forces mouvantes, l'art de faire le dessein de toutes sortes de machines, & d'enlever toutes sortes de poids par le moien

des leviers, coins, poulies, mouffles, vis, &c. Quand on ne regarde les Méchaniques que du côté de la pratique, plusieurs personnes en font peu d'estime, parce qu'elles paroissent être le partage des Ouvriers, & ne demander que des mains, & non de l'intelligence : mais on n'en juge pas ainsi, quand on les considére du côté de la théorie, qui peut occuper les esprits les plus élevés. D'ailleurs c'est la science des gens habiles qui dirige la main des Ouvriers, & qui perfectionne leurs inventions. Une légére idée souvent, donnée même par des ignorans, & née comme par hazard, est ensuite portée par dégrés à une souveraine perfection par ceux qui ont une profonde connoissance de la Géométrie & de la Méchanique. C'est ce qui est arrivé par raport aux Lunettes d'approche, qui doivent leur naissance au fils d'un Ouvrier Hollandois qui faisoit des Lunettes à porter sur le nés. Tenant d'une main un verre convexe, & de l'autre un verre concave, & les aiant approchés de ses yeux sans dessein, il s'aperçut qu'il voioit des objets éloignés plus grands & plus distinctement qu'il ne les voioit aupara-

vant à la vûe ſimple. Galilée, Képler, Deſcartes, par les régles de la Dioptrique, pouſſérent fort loin cette invention, brute & groſſiére dans ſes commencemens; & l'on a depuis encore enchéri beaucoup ſur eux.

Les Auteurs les plus célébres de l'Antiquité qui ont écrit ſur les Méchaniques, ſont Architas de Tarente; Ariſtote; Æneas ſon contemporain de qui nous avons des Tactiques, où il eſt parlé de machines de guerre, Ouvrage que Cinéas, attaché à Pyrrhus, avoit abrégé; Archiméde ſur-tout, dont nous avons déja parlé; Athénée, qui dédia ſon Livre ſur les machines à Marcellus, connu par la priſe de Syracuſe; enfin Héron d'Alexandrie, dont on a pluſieurs Traités.

Entre les Ouvrages de Méchanique qui nous reſtent des Anciens, il n'y a que ceux d'Archiméde où les principes de cette Science ſoient traités à fond: mais il s'y trouve ſouvent beaucoup d'obſcurité. Le ſiége de Syracuſe fit voir juſqu'où il avoit porté l'habileté dans les Méchaniques. Il n'eſt pas étonnant que les Modernes, après toutes les découvertes qui ſe ſont faites dans le dernier ſiécle ſur ce qui regar-

de la Physique, aient porté cette Science beaucoup plus loin que n'ont fait les Anciens. Les machines d'Archiméde ont néanmoins de quoi étonner les plus habiles Méchaniciens de notre tems.

Si l'on vouloit faire voir en particulier toutes les utilités de la Méchanique, il faudroit faire la description de toutes les machines dont on s'est servi en différentes occasions & en différens tems, soit dans la guerre ou dans la paix, & dont on se sert encore à présent tant pour la nécessité, que pour le divertissement. C'est sur les principes de cette Science que sont fondées toutes les constructions des moulins à eau & à vent pour différens usages; la plupart des machines qui servent à la guerre, & dans l'attaque & la défense des places; celles qui sont emploiées en grand nombre dans la construction des édifices pour élever des fardeaux; tout ce qui regarde l'élévation des eaux par des pompes, des chapelets, des roues, des vis inclinées, des tuiaux en spirale; en un mot, une infinité d'ouvrages très-utiles & très-curieux, dont on est redevable à la Méchanique.

DE LA STATIQUE.

LA STATIQUE eſt une Science qui fait partie des Mathématiques mixtes. Elle conſidére les corps ſolides en tant que peſans. Elle donne des régles pour les mouvoir , & pour les mettre en équilibre.

Le grand principe de cette Science c'eſt que quand deux corps inégaux ont des maſſes qui ſont en raiſon réciproque de leurs viteſſes,c'eſt-à-dire quand la maſſe de l'un contient celle de l'autre autant que la viteſſe du ſecond contient celle du premier, ils ont des quantités de mouvemens ou des forces égales. De ce principe il ſuit, qu'avec un très petit corps on peut en mouvoir un beaucoup plus grand, ou , ce qui eſt la même choſe , qu'avec telle force qu'on voudra ſuppoſer on peut remuer quelque fardeau que ce ſoit. Pour cela il n'y a qu'à augmenter la viteſſe de la force mouvante à proportion de ce que le fardeau a plus de maſſe.

Cela ſe voit ſenſiblement dans le Levier, auquel on raporte preſque toutes les machines de Méchanique. Le point ſur lequel il eſt appuié s'ap-

pelle point fixe, ou point d'appui. L'étendue qui est depuis ce point jusqu'à une des extrêmités, s'appelle distance du point d'appui, ou raion. Les corps qui sont appliqués aux deux extrêmités de ce levier, de façon qu'ils agissent l'un contre l'autre, sont nommés poids. Si l'un de ces poids n'est que la moitié de l'autre, mais que son éloignement du point fixe soit le double de celui auquel il est opposé, ces deux poids seront en équilibre, parce qu'alors la vitesse du plus petit contiendra celle du plus grand, de la même maniére que la masse du plus grand contiendra celle du plus petit: car les vitesses sont entr'elles, comme les distances du point d'appui. Si on augmentoit encore dans cette hypothése la distance du poids qui n'est que la moitié de l'autre, alors le plus léger éleveroit le plus pesant.

C'est sur ce principe que se fondoit Archiméde, lorsqu'il disoit au Roi Hiéron, que si on lui donnoit un point hors de la Terre où il pût se placer avec ses instrumens, il la remueroit à son gré, & comme il lui plairoit. Et pour lui en donner une preuve, & lui montrer qu'avec une petite force on peut

remuer les plus pesans fardeaux, il en fit l'expérience devant lui sur une des plus grandes galéres qu'il eût, que l'on chargea le double de ce qu'elle avoit coutume de l'être, & qu'il fit avancer sur terre sans peine, en remuant seulement de la main le bout d'une machine qu'il avoit préparée.

L'HYDROSTATIQUE considére les effets de la pesanteur dans les liquides, soit que ces liquides soient seuls, soit que ces liquides agissent sur des solides, ou réciproquement. C'est par l'Hydrostatique qu'Archiméde découvrit le larcin qu'un Orfévre avoit fait sur la couronne du Roi Hiéron, dans laquelle il avoit mêlé d'autre métal avec de l'or. Il eut tant de joie d'avoir découvert ce secret, qu'il sortit du bain où il étoit sans prendre garde qu'il étoit nud; & uniquement occupé de sa découverte, il alla en cet état dans sa maison, pour en faire l'expérience, en criant par les rues, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.*

Plut. in Mo ral. p. 1094.

✳✳✳✳✳✳✳✳✳✳✳✳✳

CHAPITRE SECOND

DE

L'ASTRONOMIE.

MR DE CASSINI nous a laiſſé un excellent Traité de l'origine & du progrès de l'Aſtronomie, que je ne ferai ici qu'abréger. *Mém. de l'Acad. des Sciences, Tom. VIII.*

On ne peut pas douter que l'Aſtronomie n'ait été inventée dès le commencement du Monde. Comme il n'y a rien de plus ſurprenant que la régularité du mouvement de ces grands Corps lumineux qui tournent inceſſamment autour de la terre, il eſt aiſé de juger qu'une des premiéres curioſités des hommes a été de conſidérer leurs cours, & d'en obſerver les périodes. Mais ce ne fut pas ſeulement la curioſité qui porta les hommes à s'appliquer aux ſpéculations Aſtronomiques : on peut dire que la néceſſité même les y obligea. Car ſi l'on n'obſerve les ſaiſons, qui ſe diſtin-

guent par le mouvement du Soleil, il eſt impoſſible de réuſſir dans l'Agriculture. Si l'on ne prévoit les tems commodes pour voiager, on ne peut pas faire le commerce. Si l'on ne détermine une fois la grandeur du mois & de l'année, on ne peut ni établir d'ordre certain dans les affaires civiles, ni marquer les jours deſtinés à l'exercice de la Religion. Ainſi l'Agriculture, le Commerce, la Politique, & la Religion même ne pouvant ſe paſſer de l'Aſtronomie, il eſt évident que les hommes ont été obligés de s'appliquer à cette Science dès le commencement du Monde.

Ptolom. Almageſt. lib. 4. cap. 2.

Ce que Ptolomée raporte des Obſervations céleſtes, ſur leſquelles Hipparque réforma l'Aſtronomie, il y a près de deux mille ans, fait aſſez connoitre que dans les plus anciens tems, & même avant le déluge, cette étude étoit fort en uſage. Et il ne faut pas s'étonner que la mémoire des Obſervations Aſtronomiques faites pendant le premier âge du Monde ait pu ſe conſerver même après le déluge, ſi ce que Joſéphe raporte eſt vrai, que les deſcendans de Seth, pour conſerver à la poſtérité la mémoire des Obſerva-

Joſeph. Antiq. lib. 1.

tions céleſtes qu'ils avoient faites, en gravérent les principales ſur deux colonnes, l'une de pierre & l'autre de brique; que celle de pierre réſiſta aux eaux du déluge, & que de ſon tems même on en voioit encore des veſtiges dans la Syrie.

On convient que l'Aſtronomie fut particuliérement cultivée par les Caldéens. La hauteur de la Tour de Babel que la vanité des hommes éleva environ cent cinquante ans après le déluge, les [a] plaines unies & étendues de ce pays, des nuits où l'on reſpiroit un air frais après les chaleurs importunes du jour, un Horiſon libre, un Ciel pur & ſerein, tout engageoit ces peuples à contempler la vaſte étendue des Cieux, & les mouvemens des Aſtres. De la Caldée, l'Aſtronomie paſſa en Egypte, & bientôt après elle fut portée en Phénicie, où l'on commença à en appliquer les Obſervations ſpéculatives aux uſages de la Navigation, par où les Phéniciens devinrent, en

a Principio Aſſyrii, propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cùm cœlum ex omni parte patens atque apertum intuerentur, trajectiones motuſque ſtellarum obſervaverunt ... Qua in natione Chaldæi .... diuturna obſervatione ſiderum ſcientiam putantur effeciſſe, &c. *Cic. de Divin. lib. 1. n. 2.*

peu de tems, maîtres de la mer & du commerce.

Ce qui les rendoit hardis à entreprendre de longs voiages, c'eſt qu'ils conduiſoient leurs vaiſſeaux par l'obſervation d'une des étoiles de la petite Ourſe, qui étant proche de ce point qui eſt immobile dans le Ciel, & que l'on nomme Pole, eſt la plus propre de toutes pour ſervir de guide dans la

Arat. navigation. Les autres peuples, moins habiles dans l'Aſtronomie, n'obſervoient dans leurs voiages de mer que la grande Ourſe. Mais, comme cette conſtellation eſt trop éloignée du Pole pour pouvoir ſervir à guider sûrement des vaiſſeaux dans de grands voiages, ils n'oſoient entrer ſi avant en mer, qu'ils perdiſſent les côtes de vûe; & s'il arrivoit qu'un orage les jettât en pleine mer, ou en quelque rade inconnue, il leur étoit impoſſible de reconnoitre par l'inſpection du Ciel en quel endroit du monde la tempête les avoit portés.

Diog. Laert. lib. 1. Enfin Thalès aiant apporté de Phénicie en Gréce la Science des Aſtres, apprit aux Grecs à connoitre la conſtellation de la petite Ourſe, & à s'en ſervir pour ſe conduire dans la navi-

gation. Il leur enſeigna auſſi la théorie du mouvement du Soleil & de la Lune, par laquelle il rendit raiſon de l'augmentation & de la diminution des jours, il détermina le nombre des jours de l'année ſolaire, & non ſeulement il expliqua la cauſe des Eclipſes, mais encore il montra l'art de les prédire, qu'il mit même en pratique, prédiſant une Eclipſe qui arriva peu de tems après. Le mérite d'un ſavoir alors ſi rare, le fit paſſer pour l'oracle de ſon tems, & lui fit donner la premiére place entre les ſept Sages de la Gréce.

Il eut pour diſciple Anaximandre, à qui Pline & Diogéne Laërce attribuent l'invention de la Sphére, c'eſt-à-dire, la repréſentation du Globe terreſtre; ou, comme dit Strabon, des Cartes géographiques. On dit qu'Anaximandre dreſſa auſſi à Lacédémone un Gnomon, par le moien duquel il obſerva les Equinoxes & les Solſtices; & qu'il détermina l'obliquité de l'Ecliptique plus exactement que l'on n'avoit fait juſqu'alors; ce qui étoit néceſſaire pour diviſer le Globe terreſtre en cinq Zones, & pour diſtinguer les climats, qui ont depuis ſer-

Plin. lib. 7. cap. 56.

Strab. lib 1. pag. 7. Diog. Laërt. lib. 2.

vi aux Géographes à faire connoitre la ſituation de tous les lieux de la terre.

Sur les inſtructions que les Grecs avoient reçues de Thalès & d'Anaximandre, ils hazardérent d'aller en pleine mer, & faiſant voiles en divers pays éloignés, ils y fondérent pluſieurs Colonies.

L'Aſtronomie fut bientôt récompenſée des avantages qu'elle avoit procurés à la Navigation. Car le Commerce aiant ouvert le reſte du Monde aux Savans de la Gréce, ils tirérent de grandes lumiéres des conférences qu'ils eurent avec les Prêtres d'Egyte, qui faiſoient une profeſſion particuliére de la Science des Aſtres. Ils apprirent auſſi beaucoup de choſes des Philoſophes de la Secte de Pythagore en Italie, qui avoient fait de ſi grands progrès dans cette Science, qu'ils oſérent renverſer les ſentimens reçus de tout le monde ſur l'ordre de la nature, en attribuant le repos perpétuel au Soleil, & le mouvement à la Terre.

Ariſt. de cæl. lib. 2. cap. 13.

Méton ſe diſtingua beaucoup à Athénes par l'application particuliére qu'il donna à l'Aſtronomie, & par l'heureux

Plut. in Alcib. p. 199. In Nic. pag. 532.

succès dont son travail fut récompensé. Il étoit du tems de la guerre du Péloponnése ; & lorsque les Athéniens équipérent une flote pour passer en Sicile, prévoiant que cette expédition auroit de funestes suites, il contrefit le fou, selon quelques-uns, pour se dispenser d'y prendre part, & de partir avec les autres citoiens. C'est lui, qui, pour tâcher d'accorder l'année Lunaire avec celle du Soleil, a inventé ce qu'on appelle *Le Nombre d'or*, qui est une révolution de dix-neuf ans, au bout desquels on trouvoit que les Lunes revenoient aux mêmes jours, & que la Lune recommençoit son cours avec le Soleil à une heure près & quelques minutes.

Diod. Sic. lib. 12. p. 94.

Les Grecs profitérent encore du commerce qu'ils eurent avec les Druides, qui [a] entre plusieurs autres choses, dit Jules-César, qu'ils apprenoient à la Jeunesse, enseignoient particuliérement ce qui regarde le mouvement des Astres, & la grandeur du ciel & de la terre, c'est-à-dire l'Astronomie & la Géographie.

a Multa præterea de sideribus atque eorum motu, de mundi ac terrarum magnitudine, de rerum natura . . . disputant, & juventuti transdunt. *Cæs. de Bell. Gal. lib. 6.*

L'érudition, en ce genre, eſt plus ancienne dans les Gaules qu'on ne penſe. Strabon nous a conſervé la mémoire d'une obſervation célébre que Pythéas fit à Marſeille, il y a plus de deux mille ans, touchant la proportion de l'ombre du Soleil à la longueur d'un Style au tems du Solſtice. Si l'on ſavoit exactement les circonſtances de cette Obſervation, elle ſerviroit à réſoudre une queſtion importante, qui eſt de ſavoir ſi l'obliquité de l'Ecliptique eſt ſujette à quelque changement.

Strab. l. 2. pag. 115.

Pythéas ne ſe contenta pas de faire des Obſervations dans ſon pays. La paſſion qu'il avoit pour l'Aſtronomie & pour la Géographie, lui fit parcourir l'Europe depuis les Colonnes d'Hercule juſqu'aux bouches du Tanaïs. Il alla fort avant vers le Pole-Arctique par l'Océan Occidental, & il obſerva qu'à meſure qu'il avançoit les jours s'allongeoient au Solſtice d'été, de ſorte qu'en un certain climat il n'y avoit que trois heures de nuit, & plus loin il n'y en avoit plus que deux, qu'enfin à l'île de Thulé le Soleil ſe levoit preſque auſſitôt qu'il s'étoit couché, le Tropique demeurant entier

Strab. ibid.

ſur l'horiſon de cette Ile ; ce qui arrive en Iſlande & dans les parties Septentrionales de la Norvége, comme les Relations modernes nous l'apprennent. Strabon, qui étoit prévenu que ces Climats ſont inhabitables, accuſe en cela Pythéas de menſonge, & blâme de crédulité Eratoſthéne & Hipparque, qui, ſur le raport de Pythéas, ont dit la même choſe de l'île de Thulé. Mais les Relations des Navigateurs modernes aiant pleinement juſtifié Pythéas, on peut lui donner la gloire d'avoir été le premier qui s'eſt avancé vers le Pole, juſques dans des pays que l'on croioit inhabitables, & qui a diſtingué les Climats par la différente longueur des jours & des nuits.

Environ le tems de Pythéas, les Savans de la Gréce aiant pris goût à l'Aſtronomie, pluſieurs grands Hommes d'entr'eux s'y appliquérent à l'envi. Eudoxe, après avoir été quelque tems diſciple de Platon, ne fut pas ſatisfait de ce qui s'enſeignoit ſur cette matiére dans les Ecoles d'Athénes. Il alla en Egypte puiſer cette ſcience dans ſa ſource, & aiant obtenu une Lettre de recommandation d'Agéſilas

Roi de Lacédémone à Nectanebus Roi d'Egypte, il demeura seize mois avec les Astronomes de ce pays-là pour profiter de leurs conférences. A son retour il composa plusieurs Livres d'Astronomie, & entr'autres la Description des Constellations qu'Aratus mit en vers quelque tems après par l'ordre d'Antigone.

Aristote, contemporain d'Eudoxe, & comme lui disciple de Platon, se servit de l'Astronomie pour perfectionner la Physique & la Géographie. *Arist de cœl. lib. 2. c. 14.* Il détermina, par les Observations des Astronomes, la figure & la grandeur de la terre. Il prouva qu'elle étoit Sphéroïde par la rondeur de son ombre, qui paroit sur le disque de la Lune dans les Eclipses, & par l'inégalité des hauteurs méridiennes qui sont différentes à mesure que l'on s'approche ou que l'on s'éloigne des Poles. Callisthéne, qui étoit à la suite d'Alexandre le Grand, aiant eu occasion d'aller à Babylone, y trouva des Observations Astronomiques que les Babyloniens avoient faites pendant l'espace de dix-neuf cens trois années, & il les envoia à Aristote.

Après la mort d'Alexandre, les

Princes qui lui ſuccédérent dans le Roiaume d'Egypte, prirent tant de ſoin d'attirer chez eux par leurs libéralités les plus célébres Aſtronomes, qu'Alexandrie, capitale de leur Roiaume, devint bientôt, pour ainſi dire, le ſiége de l'Aſtronomie. Le fameux Conon y fit quantité d'Obſervations, mais qui ne ſont point venues juſqu'à nous. Ariſtylle & Timocharis y obſervérent la déclinaiſon des Etoiles fixes, dont la connoiſſance eſt abſolument néceſſaire pour la Géographie & pour la Navigation. Eratoſthéne fit dans la même ville des Obſervations du Soleil, qui lui ſervirent à meſurer la circonférence de la Terre. Hipparque, qui demeuroit auſſi à Alexandrie, fut le premier qui jetta les fondemens d'une Aſtronomie méthodique, lorſqu'à l'occaſion d'une nouvelle Etoile fixe qui paroiſſoit, il fit le dénombrement de ces Etoiles, afin que dans les ſiécles ſuivans on pût reconnoitre s'il en paroiſſoit encore de nouvelles. On comptoit alors mille vingt-deux Etoiles fixes. Non ſeulement il fit la deſcription de leur mouvement autour des Poles de l'Ecliptique, mais il s'appliqua encore à régler la théorie des mou-

Ptol. Almag. lib. 7.

Cleomed. lib. 1.

Av. J.C. 147.

Ptol. Almag. lib. 7.

vemens du Soleil & de la Lune.

Les Romains, qui aspiroient à l'Empire du Monde, prirent soin en divers tems de faire faire des descriptions des principales parties de la terre, ouvrage qui supposoit quelque connoissance des Astres. Scipion l'Africain le Jeune, pendant la guerre de Carthage, donna à Polybe des vaisseaux pour aller reconnoitre les côtes d'Afrique, d'Espagne, & des Gaules.

Plin. lib. 7. cap. 30. Pompée entretenoit correspondance avec Possidonius, Savant Astronome & excellent Géographe qui entreprit de mesurer la circonférence de la Terre par les Observations céléstes, faites en divers lieux sous un même *Cleomed. lib. 1.* méridien, afin de réduire en degrés les distances que les Romains n'avoient jusqu'alors mesurées que par stades & par milles.

Pour avoir la différence des Climats, on observoit alors en divers lieux la différence des longueurs des ombres, principalement au tems des Solstices *Plin. lib. 2. c. 72. 73. 74.* & des Equinoxes. On avoit dressé pour cet effet des Gnomons & des Obélisques en diverses parties de la Terre, *Vitruv. l. 9 cap. 4.* comme nous l'apprenons de Pline & de Vitruve, qui ont conservé à la pos-

térité plusieurs de ces Observations. Les plus grands Obélisques étoient en Egypte. Jules-César & Auguste en firent transporter quelques-uns à Rome, tant pour y servir d'ornement, que pour y donner des mesures exactes de la proportion des ombres. Auguste fit placer dans le Champ de Mars un des plus grands de ces Obélisques, qui avoit cent onze piés de hauteur, sans le piédestal. Il y fit faire des fondemens aussi profonds que l'Obélisque étoit haut; & l'Obélisque aiant été élevé sur ces fondemens, il fit tracer au pié une ligne méridienne, dont les divisions étoient faites avec des lames de cuivre enchassées dans une aire de pierre, pour montrer l'augmentation des ombres, ou leur diminution, chaque jour à midi, selon la différence des saisons. Et pour marquer cette différence avec plus de précision, il fit mettre une boule à la pointe de cet Obélisque, qui est encore présentement dans le Champ de Mars à Rome, couché dans les terres, où il traverse les caves des maisons bâties sur ses ruines. Par la comparaison des ombres de cet Obélisque avec celles que l'on observoit en divers au-

Plin. l. 36. cap. 10.

tres endroits de la terre, on avoit la connoiſſance des Latitudes ſi néceſſaire pour la perfection de la Géographie.

Plin. lib. 3. cap. 3. Cependant Auguſte faiſoit auſſi travailler aux deſcriptions particuliéres de divers pays, & principalement à celle de l'Italie, où les diſtances furent marquées par milles le long des Ibid. cap. 2. côtes & ſur les grands chemins. Et enfin, ſous l'Empire de ce Prince, la deſcription générale du Monde, à laquelle les Romains avoient travaillé l'eſpace de deux ſiécles, fut achevée ſur les mémoires d'Agrippa, & fut miſe au milieu de Rome dans un grand Portique bâti exprès.

L'Itinéraire, que l'on attribue à l'Empereur Antonin, peut paſſer pour l'abrégé de ce grand Ouvrage. Car cet Itinéraire n'eſt en effet qu'un recueil des diſtances qui avoient été meſurées dans toute l'étendue de l'Empire Romain.

Sous le régne de ce ſage Empereur, l'Aſtronomie commença à prendre une face nouvelle. Car Ptolomée, qu'on peut appeller le reſtaurateur de cette ſcience, profitant des lumiéres de ceux qui l'avoient précédé, & joi-

gnant à ses Observations particuliéres celles d'Hipparque, de Timocharis, & des Babyloniens, fit un corps complet de la Science des Astres dans un excellent Livre intitulé *La grande Composition*, qui comprend la théorie & les Tables du mouvement du Soleil, de la Lune, des autres Planétes, & des Etoiles fixes. La Géographie ne lui est pas moins redevable que l'Astronomie, comme on le verra dans la suite.

Les grands Ouvrages n'étant jamais parfaits dès leur commencement, il ne faut pas s'étonner que l'on ait trouvé beaucoup de choses à réformer dans la Géographie de Ptolomée. Plusieurs siécles s'écoulérent sans que personne y mît la main. Mais les Princes Arabes qui conquirent les pays où l'on faisoit une profession particuliére de cultiver l'Astronomie & la Géographie, n'eurent pas plutôt déclaré l'intention qu'ils avoient de perfectionner ces Sciences, qu'il se trouva incontinent des personnes capables de contribuer à l'exécution de leur dessein. Almamon, Caliphe de Babylone, aiant alors fait traduire de Grec en Arabe le Livre de Ptolomée de *la*

grande Compoſition, que les Arabes appellérent *Almageſte*, on fit par ſes ordres pluſieurs Obſervations, par leſquelles on connut que la déclinaiſon du Soleil étoit plus petite d'un tiers de degré que Ptolomée n'avoit enſeigné, & que le mouvement des Etoiles fixes n'étoit pas ſi lent qu'il l'avoit cru. On meſura auſſi très exactement, par l'ordre de ce Prince, une grande étendue de pays ſous un même Méridien, pour déterminer la grandeur d'un degré de la circonférence de la terre.

Ainſi l'Aſtronomie & la Géographie ſe perfectionnérent peu à peu. Mais l'Art de naviger fit en peu de tems un progrès bien plus conſidérable par le moien de la Bouſſole. J'en parlerai dans la ſuite.

Preſque en même tems que la Bouſſole commença d'être en uſage, l'exemple des Caliphes excita les Princes de l'Europe à prendre ſoin de l'avancement de l'Aſtronomie. L'Empereur Frederic II ne pouvant ſouffrir que les Chrétiens euſſent moins de connoiſſance de cette Science que les Barbares, fit traduire d'Arabe en Latin l'Almageſte de Ptolomée, d'où Jean de

Sacroboſco,

Sacrobosco, Professeur en l'Université de Paris, tira l'Ouvrage qu'il fit de la Sphére, sur lequel les plus habiles Mathématiciens de l'Europe ont fait des commentaires.

En Espagne, Alphonse Roi de Castille fit une dépense vraiment roiale, pour assembler de tous côtés ce qu'il y avoit de Savans Astronomes. Ils travaillérent, par ses ordres, à la réformation de l'Astronomie, & firent de nouvelles Tables, qui de son nom furent appellées Alphonsines. Ils ne réussirent pas la premiére fois dans l'hypothése du mouvement des Etoiles fixes, qu'ils supposérent trop lent: mais, dans la suite, Alphonse corrigea leurs Tables, qui ont été depuis augmentées, & réduites en une forme plus commode par divers Astronomes. *Calvis. ad an. 1252.*

Cet Ouvrage réveilla la curiosité des Savans de l'Europe. Ils inventérent aussitôt diverses sortes d'instrumens pour faciliter l'Observation des Astres. Ils calculérent des Ephémérides, & firent des Tables pour trouver en tout tems la déclinaison des Planétes, laquelle étant jointe à l'Observation des Hauteurs Méridiennes, sert

à trouver les Latitudes ſur la terre & ſur la mer. Ils travaillérent auſſi à faciliter le calcul des Eclipſes, par l'obſervation deſquelles on trouve les Longitudes.

Le fruit de ce travail des Aſtronomes fut la découverte de pluſieurs pays juſques-là inconnus. J'en parlerai ailleurs.

La France a produit auſſi pluſieurs Hommes illuſtres, qui ont excellé dans l'Aſtronomie, parce que de tems en tems elle a eu de grands Princes, qui ont pris ſoin d'exciter par des récompenſes les François à s'y appliquer, Charles V, ſurnommé le Sage, fit traduire en François quantité de Livres de Mathématiques. Il fonda deux Chaires de Mathématiques dans le Collége de Maître Gervais à Paris, pour faciliter à ſes ſujets l'étude de ces Sciences. Elles fleurirent principalement dans le ſiécle ſuivant, par l'établiſſement que le Roi François I fit au Collége Roial de deux Lecteurs pour enſeigner dans la Ville Capitale de ſon Roiaume les Mathématiques. De cette nouvelle Ecole ſortit un nombre conſidérable de Savans qui enrichirent le Public de pluſieurs Ou-

vrages d'Aſtronomie & de Mathématique, & qui formérent d'illuſtres Eléves, dont la réputation effaça preſque celle de leurs Maîtres.

L'Allemagne & les pays du Nord donnérent auſſi pluſieurs excellens Aſtronomes, parmi leſquels Copernic ſe diſtingua d'une maniére particuliére. Mais le fameux Thycho-Brahé l'emporta de beaucoup ſur tous les Aſtronomes qui l'avoient précédé. Outre la Théorie, & les Tables du Soleil & de la Lune, & quantité de belles obſervations qu'il a faites, il a compoſé avec tant d'exactitude un nouveau Catalogue des Etoiles fixes, que ce ſeul Ouvrage peut mériter à ſon Auteur le nom que quelques uns lui ont donné, de Reſtaurateur de l'Aſtronomie.

Pendant que Thycho-Brahé obſervoit en Dannemarc, pluſieurs Aſtronomes célébres, aſſemblés à Rome ſous l'autorité du Pape Grégoire XIII, travaillérent avec beaucoup de ſuccès à la correction des erreurs qui s'étoient gliſſées inſenſiblement dans l'ancien Calendrier, par la préceſſion des Equinoxes, & par l'anticipation des nouvelles Lunes. Ces erreurs auroient dans la ſuite entiérement renverſé

l'ordre établi par les Conciles pour la célébration des Fêtes mobiles, si l'on n'avoit réformé le Calendrier suivant les Observations modernes des mouvemens du Soleil & de la Lune comparées avec les anciennes.

Dans le siécle passé, & dans celui où nous sommes, on a fait une infinité de nouvelles découvertes, qui ont mis l'Astronomie en un état incomparablement plus parfait qu'elle n'a été depuis qu'on a commencé à l'enseigner dans l'Europe. Le célébre Galilée aiant su profiter de l'invention des Lunettes d'approche, a le premier aperçu dans le ciel des choses qui ont passé lontems pour incroiables. On doit mettre M. Descartes au rang de ceux qui ont perfectionné l'Astronomie : car le Livre qu'il a composé des principes de la Philosophie, fait voir qu'il n'a pas moins travaillé sur la Science du mouvement des Astres, que sur les autres parties de la Physique : mais il s'est plus attaché à raisonner qu'à observer. M. Gassendi s'est appliqué davantage à la pratique de l'Astronomie, & a publié quantité d'Observations très-importantes.

On peut regarder à juste titre l'é-

tabliſſement de l'Académie Roiale des Sciences comme le moien qui a le plus contribué à mettre en honneur & à perfectionner la Science des Aſtres, par l'émulation incroiable qu'excite dans une Compagnie de Savans le déſir d'en ſoutenir la réputation, & de ſe diſtinguer ſoi-même. Le Roi Louis XIV aiant fait bâtir l'Obſervatoire, dont le deſſein, la grandeur, & la ſolidité ſont également admirables, l'Académie, pour répondre aux intentions que Sa Majeſté avoit eues dans la conſtruction de ce ſuperbe édifice, s'appliqua avec un ſoin incroiable à tout ce qui pouvoit contribuer au progrès de l'Aſtronomie. Je n'entrerai point ici dans le détail, ni des importantes découvertes qui ont été le fruit de cet établiſſement, ni des doctes Ouvrages qui ſont ſortis de cette ſavante Compagnie, ni des grands Hommes qui lui ont fait & qui lui ſont encore tant d'honneur. Leur nom & leur habileté ſont connus dans toute l'Europe, qui rend à leur mérite toute la juſtice qui lui eſt dûe.

On a remarqué ſans doute dans tout ce qui a été dit de l'Aſtronomie, le

raport essentiel de cette Science avec la Géographie & la Navigation : & c'est ici le lieu d'en parler. M. Danville, Géographe du Roi, avec qui je suis en liaison particuliére, a bien voulu me faire part de Mémoires sur la Géographie, qui m'ont été d'une grande utilité.

ARTICLE PREMIER.

DE LA GÉOGRAPHIE.

§. I.

Géographes qui se sont le plus distingués, dans l'Antiquité.

LES CONQUETES & le Commerce ont fait l'aggrandissement de la Géographie, & contribuent encore à sa perfection. Homére, en décrivant dans ses Poémes la guerre de Troie, & les voiages d'Ulysse, a fait mention d'un grand nombre de peuples & de contrées, & des circonstances d'une infinité de lieux. Il paroit même tant de connoissances de cette espéce dans Homére, que Strabon regardoit en quelque sorte ce grand Poéte comme le premier & le plus ancien des Géographes.

Strab. lib. 1. p. 2.

On ne sauroit douter que la Géographie n'ait été cultivée dès les tems les plus reculés ; & indépendamment des Auteurs Géographiques qui nous sont restés, on en trouve beaucoup d'autres cités dans les Ouvrages que le tems a épargnés: L'art de représenter la Terre, ou quelque Région particuliére, sur des Tables ou Cartes Géographiques, est même fort ancien. Anaximandre, disciple de Thalès, & qui vivoit plus de cinq cens ans avant l'Ere Chrétienne, avoit composé des Ouvrages de ce genre, comme nous l'avons observé plus haut.

Laërt. lib. 2.

L'expédition d'Alexandre, qui poussa ses conquêtes jusqu'aux frontiéres de Scythie & jusques dans l'Inde, ouvrit aux Grecs la connoissance positive de plusieurs contrées fort éloignées de leur pays. Ce Conquérant avoit à sa suite deux Ingénieurs, Diognéte & Bæton, qui étoient chargés de mesurer ses marches. Pline & Strabon nous ont conservé ces mesures ; & Arrien nous a transmis le détail de la navigation de Néarque & d'Onésicrite, qui ramenérent la flote d'Alexandre des bouches du fleuve Indus dans celles du Tigre & de l'Euphrate.

Plin. lib. 6. cap. 17. Strab. l. 11. pag. 514. Arrien. lib. rer. Indic.

Les Grecs aiant ſoumis Tyr & Sidon, furent à portée d'être inſtruits en détail de tous les lieux où les Phéniciens alloient porter leur commerce maritime, qui s'étoit étendu juſques dans la Mer Atlantique.

Les Succeſſeurs d'Alexandre dans l'Orient pouſſérent leur domination & leurs connoiſſances plus avant encore que lui, & juſqu'aux bouches du Gange.

Voiag. par Thévenot. Tome I.

Ptolémée Evergéte étendit la ſienne juſques dans l'Abyſſinie, comme l'inſcription du Trône d'Adulis, donnée par Coſmas le Solitaire, en fait foi.

Vers le même tems, Eratoſthéne, Bibliothéquaire d'Alexandrie, eſſaia de meſurer la terre, en comparant la diſtance entre Alexandrie & Syéne, ville ſituée ſous le Tropique du Cancer, avec la différence de Latitude de ces lieux, qu'il concluoit de l'ombre Méridienne d'un Gnomon élevé à Alexandrie au Solſtice d'été.

Les Romains étant devenus les maîtres du Monde, & réuniſſant l'Occident avec l'Orient ſous un même pouvoir, il n'eſt pas doûteux que la Géographie n'en ait dû tirer un grand avantage. On s'aperçoit aiſément que

la plupart des Ouvrages Géographiques les plus complets, ont été dressés sous la domination Romaine. Les grands chemins de l'Empire, mesurés dans toute son étendue, pouvoient contribuer beaucoup à la perfection de la Géographie : & les Itinéraires Romains, quoiqu'ils soient souvent altérés & peu correcꝫs, sont encore d'un grand secours dans la composition de quelques Cartes, & dans les recherches que la connoissance de l'ancienne Géographie exige. *L'Itinéraire d'Antonin*, comme on l'appelle communément parce qu'on présume qu'il a été dressé sous cet Empereur, est aussi attribué par les Savans au Cosmographe Æthicus. Nous avons encore une espéce de *Table* ou *Mappe* oblongue, que l'on nomme *Théodosienne*, sur ce que l'on conjecture qu'elle peut avoir été composée vers le tems de Théodose. On donne aussi à cette Table le nom de *Peutinger*, qui est celui d'un citoien considérable de la ville d'Ausbourg en Allemagne, dans la Bibliothéque duquel elle fut trouvée, & d'où elle fut envoiée au célébre Ortélius, le premier Géographe de son tems.

Quoique la Géographie ne soit qu'u-

ne fort petite partie de l'Hiſtoire naturelle de Pline, cependant il y deſcend ſouvent dans un aſſez grand détail. Il ſuit ordinairement le plan que lui fournit Pomponius Mela, Auteur moins circonſtancié, mais élégant.

Strabon & Ptolomée tiennent le premier rang entre tous les Géographes anciens, & ſe le diſputent entr'eux. La Géographie a plus d'étendue dans Ptolomée, & embraſſe une plus grande partie de la Terre; & elle paroît également circonſtanciée partout: mais c'eſt cette étendue même qui la rend plus ſuſpecte, étant difficile qu'elle ſoit par-tout exacte & correcte. Strabon raporte une bonne partie de ce qu'il écrit ſur le témoignage de ſes propres yeux, aiant fait exprès beaucoup de voiages pour s'en aſſurer par lui-même: il eſt fort ſuccinct dans ce qu'il ne ſait que ſur le raport des autres. Sa Géographie eſt ornée d'une infinité de diſcuſſions & de traits hiſtoriques. Il affecte ſurtout de remarquer ſur chaque lieu & chaque pays les grands hommes qui en ſont ſortis, & qui les rendent recommandables. Strabon eſt Philoſophe autant que Géographe: & le bon

ſens, la droiture du jugement, l'exactitude, & la préciſion brillent par-tout dans tout ſon Ouvrage.

Ptolomée aiant aſſujetti tout le détail de ſa Géographie à des poſitions en Longitude & en Latitude, ſeule maniére de parvenir à quelque choſe de fixe & d'aſſuré, Agathodamon, ſon compatriote & Alexandrin comme lui, les a réduites en Cartes Géographiques.

C'eſt dans les Auteurs dont on vient de parler, comme dans les ſources principales, que la connoiſſance de l'ancienne Géographie doit être puiſée. Et ſi l'on y joint la deſcription particuliére des principales contrées de la Gréce par Pauſanias, & quelques moindres Ouvrages qui conſiſtent principalement en deſcriptions ſuccinctes des rivages & côtes maritimes, entr'autres celles du Pont Euxin par Arrien, & de la Mer Erythréene; de plus la notice des Villes compilée dans les Auteurs Grecs par Etienne de Byzance, on aura à peu près tout ce qui nous reſte des Ouvrages Géographiques de l'Antiquité.

Il ne faut pas douter que les Anciens que j'ai cités juſqu'ici n'aient penſé à tirer de l'Aſtronomie le ſecours qu'elle peut préter à la Géogra-

phie. Ils observoient la différence de Latitude des Lieux, par la longueur de l'Ombre Méridienne au Solstice d'été. Ils concluoient aussi cette différence, de l'observation de la longueur des plus grands jours dans chaque lieu. On savoit bien dans l'Antiquité, qu'en comparant le tems de l'observation d'une Eclipse de Lune en des Lieux situés sous différens Méridiens, il en résultoit une connoissance de la différence de Longitude entre ces Lieux.

Mais, si les Anciens avoient l'intelligence de la Théorie de ces diverses Observations, il faut convenir que les moiens de pratique qu'ils y emploioient, n'étoient pas capables de les conduire à un certain degré de précision, auquel les Modernes ne sont parvenus que par le moien des grandes Lunettes, & par la perfection des Horloges. On ne sauroit s'empécher de sentir le défaut de précision dans les Observations des Anciens, quand on considére que Ptolomée, tout grand Cosmographe qu'il étoit, & quoiqu'Alexandrin, s'est trompé d'environ un cinquiéme de degré dans la Latitude de la ville d'Alexandrie, qui a été observée dans le dernier siécle

par ordre du Roi, & par les soins de l'Académie Roiale des Sciences.

Mais, quoiqu'il y ait lieu de juger que l'Art de dresser des Cartes Géographiques ne fut pas porté chez les Anciens, à beaucoup près au degré de perfection où il se trouve de nos jours, & qu'on puisse penser qu'au tems même des Romains l'usage de ces Cartes n'étoit pas aussi commun qu'il l'est à présent; un ancien Monument de notre Gaule même nous apprend qu'on y formoit les Jeunes-gens à l'étude de la Géographie par l'inspection des Cartes. Ce monument est un Discours Oratoire prononcé à Autun sous l'Empire de Constance, & par lequel le Rhéteur Euméne nous fait entendre clairement, que le Portique ou Vestibule de l'Ecole publique de cette Ville présentoit aux jeunes étudians une image de la disposition de toutes les Terres & des Mers, avec le détail du cours des fleuves & de la sinuosité des rivages. *Videat in illis porticibus Juventus & quotidie spectet omnes terras, & cuncta maria, & quicquid invictissimi Principes, urbium, gentium, nationum aut pietate restituunt, aut virtute devincunt aut terrore. Si quidem il-* Inter Vett. Panegyr.

lic, ut ipse vidisti, credo instruendæ pueritiæ causa, quo manifestiùs oculis discerentur quæ difficiliùs percipiuntur auditu, omnium, cum nominibus suis, locorum situs, spatia, intervalla descripta sunt, quicquid ubique fluminum oritur & conditur, quacumque se littorum sinus flectunt, quo vel ambitu cingit orbem, vel impetu irrumpit Oceanus.

§. II.

Terres connues des Anciens.

IL N'EST PAS inutile de favoir quelle partie de la furface de la Terre étoit connue des Anciens.

Dans le côté du Couchant que nous habitons, l'Océan Atlantique, avec les Iles Britanniques, bornoit les connoiffances des Anciens.

Les Iles Fortunées, qu'on nomme aujourd'hui Canaries, leur paroiffoient comme au fond de l'Océan entre le midi & le couchant; & c'eft la raifon pour laquelle Ptolomée a compté la Longitude du Méridien de ces Iles: en quoi il a été fuivi par plufieurs Géographes Orientaux & Mahométans, & même par les François, & par la plupart des Modernes.

Les Grecs avoient quelque légére connoissance de l'Hibernie, la plus occidentale des Iles Britanniques, avant même que les Romains eussent passé comme Conquérans jusques dans la Grande Bretagne. *Arist. de Mundo, c. 3.*

L'Antiquité n'avoit que des notions très imparfaites des pays du Nord jusqu'à l'Océan Hyperboréen ou Glacial. Quoique la Scandinavie fût connue, cependant on prenoit ce pays-là, & quelques autres du même continent, pour de grandes Iles.

Il est difficile de décider positivement ce qu'on entendoit autrefois par *ultima Thule.* Plusieurs la prennent pour l'Islande. Mais Procope paroit en faire une partie du continent de la Scandinavie. *Virg 1. Geor.* *Procop. de bell. Goth. L. 2. cap. 15.*

Il est hors de doute que la connoissance que les Anciens avoient de la Sarmatie & de la Scythie, ne s'étendoit pas à beaucoup près jusqu'à la mer qui paroit aujourd'hui borner la Russie & la grande Tartarie du côté du Nord & de l'Orient. La découverte des Anciens s'arrêtoit aux Monts Riphées, dont la chaîne sépare actuellement la Russie d'Europe d'avec la Sibérie.

On sent même que les Anciens étoient médiocrement instruits de ce qui regarde le Nord de l'Asie, quand on considére que la plupart de leurs Auteurs, comme Strabon, Mela, Pline, se sont imaginé que la mer Caspienne étoit un Golfe de l'Océan Hyperboréen, duquel elle sortoit par un long canal.

Strab. l. 2. pag. 121. Mel. lib. 3. Plin lib. 6 cap. 13.

Si l'on s'avance du côté du Levant, il semble que les Anciens n'ont connu du pays des Chinois que la frontiére Occidentale. Ptolomée paroit avoir entrevû quelque partie de la côte Méridionale de la Chine, mais fort imparfaitement.

Les grandes Iles de l'Asie, sur-tout celles du Japon, ont été inconnues aux Anciens. Il n'en faut excepter que la célébre Taprobane, dont la découverte a été une suite de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, comme Pline nous l'apprend.

Plin. lib. 6. cap. 22.

Reste à parler de l'extrémité Méridionale de l'Afrique. Quoique plusieurs aient supposé que dans une longue & extraordinaire navigation on avoit tourné autour de cette partie du Monde, Ptolomée semble pourtant insinuer qu'elle avoit échapé à la con-

noissance des Anciens. Personne n'ignore qu'elle est presque entiérement comprise dans la Zone Torride, que la plupart des Anciens croioient inhabitable aux environs de la Ligne Equinoxiale ; d'où vient que Strabon ne s'avance guéres dans l'Ethiopie au delà de Méroé.

Cependant Ptolomée, & quelques autres, ont poussé leurs connoissances le long de la côte Orientale d'Afrique jusqu'au dela de l'Equateur, & jusqu'à la grande Ile de Madagascar, qu'ils paroissent désigner sous le nom de *Menuthias*. *Arriani & Marciani Heracl. Peripl.*

Il étoit réservé aux navigations que les Portugais entreprirent dans le quinziéme siécle pour se rendre aux Indes par mer, de découvrir la plus grande partie des Côtes de l'Afrique qui bordent la mer Atlantique, & sur-tout le passage par le Midi du Cap le plus avancé de l'Afrique. Ce passage aiant été reconnu, diverses nations Européennes, guidées par l'espoir d'un riche commerce, ont parcouru la mer des Indes qui baigne les Côtes de l'Asie, en ont découvert toutes les Iles, & ont pénétré jusqu'au Japon.

Les conquêtes & les établissemens

des Russes dans la partie Septentrionale de l'Asie ont achevé d'aggrandir nos connoissances sur cette partie du Monde.

Enfin tout le monde sait que, vers la fin du quinziéme siécle, un nouveau Monde, situé au Couchant à l'égard du nôtre, s'est montré au dela de la Mer Atlantique, & a été découvert par Christophe Colomb sous les auspices de la Couronne de Castille.

§. III.

Par où les Géographes Modernes l'ont emporté sur les Anciens.

IL FAUDROIT s'aveugler soi-même, & fermer les yeux à l'évidence, pour ne pas reconnoitre que la Géographie moderne l'emporte beaucoup au-dessus de l'ancienne. On sait qu'il faut aller chercher dans le Ciel les mesures de la Terre, & que la Géographie dépend des Observations Astronomiques. Or est-il douteux que l'Astronomie n'ait fait, dans les derniers tems, un progrès extraordinaire ? L'invention seule des Lunettes d'approche, qui est assez récente, y a contribué infiniment; & cette invention

même a été, en assez peu d'années, portée à une très grande perfection. Il n'est donc pas étonnant que les Anciens, avec tout l'esprit & toute la pénétration qu'on voudra leur supposer, n'aient pas pu parvenir au même dégré de lumiére, n'étant pas aidés ni soutenus des mêmes secours.

Il s'en faut bien encore que la Géographie soit amenée à sa derniére perfection. Les Sciences qui sont de pratique sont les moins avancées. Deux ou trois grands Génies suffisent pour pousser bien loin les Théories en peu de tems : mais la pratique procéde avec plus de lenteur, parce qu'elle dépend d'un trop grand nombre de mains, dont la plupart même sont peu habiles. La Géographie, qui demanderoit un nombre infini d'opérations exactes, est imparfaite à proportion de ce nombre, & de l'exactitude dont elles auroient besoin ; & l'on peut compter que la description du Globe terrestre, quoiqu'elle commence un peu à se rectifier, est encore fort confuse, & fort peu ressemblante.

Il seroit peu important de relever les fautes des Cartes anciennes & Ptolémaïques, où la Méditerranée est

d'un bon quart plus étendue en longitude, qu'elle ne l'est effectivement. Il s'agit ici des Cartes modernes, qui, bien qu'elles soient ordinairement meilleures à mesure qu'elles sont plus modernes, ont encore besoin de beaucoup de corrections.

M. Sanson a toujours été regardé comme un fort bon Géographe, & ses Cartes ont toujours été fort estimées. Cependant M. Delisle dans les siennes s'en est très souvent écarté. Et il ne faut pas s'imaginer que ce soit, comme on dit ordinairement, jalousie de métier. Depuis M. Sanson, la Terre a bien changé : c'est-à-dire que les Observations Astronomiques, & plus exactes & en plus grand nombre, ont produit de grandes réformes dans la Géographie. Il en arrivera de même, sans doute, aux Cartes de M. Delisle, & nous devons le souhaiter pour le bien du Public.

La seule maniére de faire de bonnes Cartes de Géographie, seroit d'avoir la position de chaque lieu, c'est-à-dire sa latitude & sa longitude, par des Observations Astronomiques. Mais il s'en faut infiniment que l'on ait ainsi toutes les positions, & l'on ne

peut presque jamais espérer de les avoir. On supplée à ce défaut par les distances Itinéraires d'un lieu à un autre, que l'on trouve marquées dans les Auteurs : & c'est encore un grand bonheur que de les y trouver avec quelque exactitude, & sans des contradictions sensibles, ou des difficultés considérables.

Aussi, lorsque nos plus habiles Géographes ont voulu faire la Carte des Pays Romains, & principalement de l'Italie, comme ils avoient fort peu d'observations Astronomiques, ils se sont réglés pour la position des lieux sur les distances Itinéraires qu'ils ont trouvées dans les Livres des Anciens.

On a eu depuis des positions de plusieurs Lieux par des Observations Astronomiques. M. Delisle s'en est servi pour réformer les Cartes de l'Italie & des Pays voisins ; & il a trouvé que non seulement elles devenoient fort différentes de ce qu'elles étoient auparavant, mais que les Lieux se remettoient entr'eux assez exactement dans les distances marquées par les Anciens, de sorte qu'il est à présumer, qu'en les suivant au pié de la lettre, on feroit de bonnes Cartes Géogra-

phiques des Pays qui leur ont été bien connus.

On peut être ſurpris de cette grande conformité de poſitions trouvées par nos Obſervations Aſtronomiques, avec celles que l'on tire des diſtances Itinéraires marquées par les Anciens. Car aſſurément les poſitions tirées de nos diſtances Itinéraires s'écarteroient ſouvent du vrai, & beaucoup.

Mais M. Deliſle remarque que les Romains avoient ſur cela des avantages que nous n'avons pas. Leur goût pour l'utilité publique, & même pour la magnificence, (car ils embelliſſoient tout ce qu'ils avoient conquis) leur avoit fait faire dans toute l'Italie de grands chemins, dont Rome étoit le centre, & qui alloient à toutes les principales Villes juſqu'aux deux Mers. Il y en avoit de pareils dans pluſieurs Provinces de l'Empire, & il en ſubſiſte encore aujourd'hui des reſtes admirables par leur conſtruction & par leur ſolidité. Ces Chemins étoient tirés en ligne droite, & ne ſe détournoient ni pour les montagnes, ni pour les marais. On mettoit à ſec les marais, & on perçoit les montagnes. Des pierres étoient placées de

Mille en Mille, & portoient leur *numero*. Cette rectitude des lignes, & ces divisions en parties assez petites par raport à la longueur totale, rendoient les mesures Itinéraires fort sûres.

L'exactitude des mesures des Anciens fut bien justifiée par une expérience que fit M. de Cassini. La mesure de la distance de Narbonne à Nimes avoit été comprise dans l'ouvrage de la Méridienne. Cette distance étoit de 67500 toises de Paris. D'un autre côté, Strabon a donné aussi la distance de ces deux Villes, & il la met de 88 Milles. D'où il est aisé de conclure qu'un Mille ancien vaut 767 toises de Paris. D'ailleurs comme on sait que le Mille étoit de 5000 piés, on trouve encore que le pié ancien étoit égal à onze pouces & $\frac{1}{15}$ du pié de Paris. Il doit par conséquent être égal à l'ancien, & s'être maintenu sans changement pendant un si long espace de tems.

M. Delisle a fait voir une Carte où l'Italie & la Gréce sont représentées de deux maniéres : l'une selon les meilleurs Géographes modernes, l'autre selon les Observations Astronomiques, pour les lieux où l'on a pu en

avoir, & pour les autres selon les mesures des anciens Auteurs. On ne croiroit peutêtre pas combien ces deux représentations sont différentes. Dans la seconde, la Lombardie est fort accourcie du Midi au Septentrion, la Grande Gréce augmentée, la Mer qui sépare l'Italie & la Gréce retrécie, aussi bien que celle qui est entre l'Italie & l'Afrique, la Gréce fort diminuée.

Ces derniéres remarques, qui sont toutes tirées des Mémoires de l'Académie des Sciences, allongent un peu ce petit Traité, mais elles m'ont paru dignes de la curiosité du Lecteur.

ARTICLE SECOND.

DE LA NAVIGATION.

JE N'EXAMINERAI ici qu'un seul point, qui est le changement merveilleux qu'une expérience, qui pouvoit paroitre peu importante, a apporté dans la Navigation, & la supériorité que nous avons acquise en ce genre sur les Anciens, par un moien qui paroissoit assez peu de chose en lui-même: on voit bien que je veux parler de la Boussole. On appelle ainsi une boëte où il y a une aiguille aimantée qui se tourne

tourne toujours vers les Poles, si ce n'est qu'elle souffre quelque déclinaison en divers endroits.

On sait que les Anciens, qui ne conduisoient leurs vaisseaux que par l'inspection du Soleil pendant le jour, & des Etoiles pendant la nuit, ne pouvoient plus, quand le tems devenoit gros & obscur, discerner quelle route ils tenoient ; & que par cette raison, n'osant s'avancer en pleine mer, ils étoient obligés d'en côtoier les bords, & ne pouvoient entreprendre des voiages de long cours.

Ils connoissoient une des vertus de l'Aimant, qui est d'attirer le fer. Il semble que la plus légére attention devoit leur faire découvrir l'autre propriété qu'il a, de se diriger vers les Poles du Monde, & les conduire par conséquent à la Boussole. Mais celui qui dispose de tout, leur tenoit les yeux fermés sur un objet qui sembloit se présenter à eux de lui-même.

On ne sait point précisément, ni qui est l'Auteur de cette invention, ni en quel tems on a commencé de s'en aviser. Ce qu'il y a de certain, c'est que les François se servoient de l'Aimant pour la Navigation lontems

Mém. de M. ... sur Astronom.

avant tous les autres peuples de l'Europe, comme il est facile de le justifier par les Ouvrages de quelques-uns de nos anciens Auteurs François, qui en ont parlé les premiers, il y a plus de quatre cens ans. Il est vrai qu'alors cette invention étoit encore très-imparfaite. Car ils disent qu'on ne faisoit que mettre l'aiguille dans un vase plein d'eau, où étant soutenue sur un fétu, elle avoit la liberté de se tourner vers le Nord. C'est de cette maniére de Boussole que les Chinois se servent encore à présent, si l'on en croit certaines Relations modernes.

Guyot de Provins.

Les Navigateurs voiant l'importance de cette invention, firent plusieurs Observations Astronomiques vers le commencement du quatorziéme siécle pour s'en assurer, & vérifiérent qu'en effet une Aiguille aimentée, mise en équilibre sur un pivot, se tourne d'elle-même vers le pole, & que l'on peut se servir de cette direction de l'Aiguille aimantée pour connoître les régions du Monde, & pour savoir par quel *rumb* * de vent on doit naviger.

* Rumb, *terme de mer, est une ligne qui représente sur la Boussole un des trente-deux vents qui servent à la conduite d'un vaisseau.*

On reconnut depuis, par d'autres Obſervations, que l'Aiguille aimantée ne marque pas toujours le vrai Nord, mais qu'elle a un peu de déclinaiſon tantôt vers l'Orient, tantôt vers l'Occident, & même que cette déclinaiſon change en divers tems & en divers lieux. Mais on trouva auſſi le moien de connoitre ſi préciſément cette variation par l'obſervation du Soleil & des Etoiles, que l'on peut avec ſureté ſe ſervir de la Bouſſole, pour trouver les régions du Ciel, lors même que le tems eſt couvert, pourvû que, peu de tems auparavant, elle ait été rectifiée par l'obſervation des Aſtres.

La curioſité des Savans de l'Europe commença pour lors à ſe réveiller. Ils inventérent auſſitôt diverſes ſortes d'inſtrumens, firent des Tables & des Calculs, pour faciliter l'obſervation des Etoiles.

Jamàis on n'avoit eu tant d'avantages pour réuſſir dans la Navigation. Auſſi les Pilotes en ſurent bien profiter. Aidés de ces ſecours, ils traverſérent des mers inconnues ; & le ſuccès de ces premiers voiages les anima à tenter de nouvelles découvertes. Tous

les peuples de l'Europe s'y appliquérent à l'envi. Les François furent des premiers à signaler leur courage & leur adresse : ils occupérent les Canaries, & ils pénétrérent bien avant dans la Guinée. Les Portugais prirent l'île de Madére, & celle du Cap-verd : & les Flamans découvrirent les îles des Açores.

Hist. de la Conquête des Canaries, par Bethencourt

Ces découvertes ne furent que les préludes de celle du Nouveau Monde. Christophe Colomb, se fondant sur la connoissance qu'il avoit de l'Astronomie, &, à ce que l'on dit, sur les Mémoires d'un Pilote Basque, que la tempête avoit jetté dans une Ile de l'Océan Atlantique, entreprit de traverser cette mer. Il en fit la proposition à divers Princes de l'Europe, dont les uns la négligérent parce qu'ils étoient engagés dans des affaires plus pressantes, les autres la rojettérent parce qu'ils ne comprirent ni l'importance de cette expédition, ni les raisons que Colomb apportoit pour en faire connoitre la possibilité. Ainsi la gloire de la découverte du Nouveau Monde, fut laissée aux Rois de Castille, qui en ont depuis tiré des richesses immenses.

Colomb ſavoit bien, par la connoiſſance qu'il avoit de la Sphére & de la Géographie, que navigeant toujours vers l'Occident à peu près ſous le même paralléle, il ne pouvoit manquer à la fin de trouver des Terres, parce que, s'il n'en trouvoit pas de nouvelles, il faloit néceſſairement, la Terre étant ronde comme elle eſt, qu'il arrivât par le plus court chemin à l'extrêmité des Indes Orientales.

Dans les voiages qu'il avoit faits de Liſbonne à la Guinée, allant du Septentrion vers le Midi, il avoit vérifié qu'un degré de la circonférence de la Terre contient cinquante-ſix Milles & deux tiers, conformément à la meſure déterminée par les Aſtronomes d'Almamon; & il avoit appris dans les Livres de Ptolomée, qu'allant toujours à l'Oueſt, il n'y a pas plus de cent quatre-vingts degrés depuis les Canaries juſques aux premiéres Terres de l'Aſie. Il partit donc des Canaries tenant toujours l'avant de ſon navire à l'Oueſt, & ſous un même paralléle: & comme il ne ſe fioit pas entiérement à la Bouſſole, il eut ſoin d'obſerver toujours le Soleil pendant le jour, & les Etoiles fixes pendant la nuit. Cette précaution

Fernand Colomb dans la vie de Colomb. c. 4.

Chap. 6.

Chap. 17.

l'empécha de s'égarer. Car, ceux qui ont écrit sa vie, disent que les Observations du Ciel lui firent appercevoir à sa boussole une variation qui ne lui étoit pas connue, & qu'elles servirent à le redresser dans son chemin.

Chap. 22. Après deux mois de navigation, il aborda aux Iles Lucayes, & de là il passa à Cuba, & à l'Hispaniole, appellée autrement saint Domingue, d'où il apporta de grandes richesses en Espagne. L'Astronomie, qui lui avoit servi à découvrir ces riches pays, lui aida aussi à s'y établir. Car, dans son second voiage, sa flote étant réduite à l'extrémité par la disette de vivres, & les habitans de la Jamaïque aiant refusé de lui en fournir, il eut l'adresse de les menacer d'obscurcir la Lune un jour qu'il savoit qu'une Eclipse devoit arriver: & comme cette Eclipse arriva en effet au jour qu'il avoit prédit, les Barbares épouvantés lui accordérent tout ce qu'il voulut.

Pendant que Colomb découvrit la partie Méridionale du Nouveau Monde, les François en découvrirent la partie Septentrionale, & lui donnérent le nom de Nouvelle France.

Améric Vespuce continua les découvertes de Colomb, & il eut l'avantage de donner son nom à tout le Nouveau Monde, que l'on a depuis appellé l'Amérique. Il tira, dans ses voiages, de grands secours de l'Astronomie. *Vespuc. nav. vig. prim.*

D'un autre côté, les Pilotes du Roi de Portugal, qui jusques-là n'avoient fait que parcourir les côtes de l'Afrique, doublérent alors le Cap de Bonne-Espérance, & s'ouvrirent le chemin aux Indes Orientales, où ils firent de très-grandes conquêtes.

Y a-t-il dans toute l'Histoire un événement comparable à celui que je viens de raporter, c'est-à-dire à la découverte du Nouveau Monde? A quoi a-t-elle tenu pendant tant de siécles? A la connoissance d'une propriété de l'Aimant, facile à découvrir, & qui avoit échapé néanmoins aux recherches d'un nombre infini de Savans, dont la sagacité avoit pénétré dans les mystéres de la Nature les plus obscurs & les plus profonds. Est-il possible de ne pas reconnoitre ici le doigt de Dieu?

Colomb, sans une grande connoissance de l'Astronomie, n'auroit ja-

mais songé à former son entreprise, & n'auroit pu en effet y réussir : car la Providence se plait à cacher ses merveilles sous le voile des opérations humaines. Combien est-il donc important dans un Etat bien policé, qu'on mette en honneur & en crédit l'étude de ces Sciences supérieures, qui sont capables de rendre au genre humain de si grands services, & qui réellement lui ont procuré jusqu'ici & lui procurent encore tous les jours des avantages si considérables ?

Qu'on me permette de dire un mot ici de deux voiages Litéraires, qui font beaucoup d'honneur au Roi, & à toute la Litérature.

Voyages au Pérou & dans le Nord, entrepris par l'ordre du Roi.

En 1672, M. Richer observa dans l'île de Cayenne que la courbure de la Terre y étoit plus grande que dans la Zone tempérée. On en conclut que la figure de la Terre devoit être celle d'un Sphéroïde applati vers les poles, & non allongé comme on le croioit, & comme le croient encore de très habiles Astronomes : car le procès n'est pas jugé.

Mrs Neuton & Huyghens sont arrivés depuis par leur théorie à la même conclusion. C'est pour en assurer la vérité, qu'en 1735, c'est-à-dire dans un tems que la France avoit à soutenir une guerre qui s'est terminée si glorieusement pour elle, le Roi, toujours occupé du soin de faire fleurir les Sciences dans son roiaume, envoia au Pérou & dans le Nord des Astronomes pour déterminer avec certitude, par des Observations exactes, la figure du Globe terrestre. Rien n'a été épargné, soit pour fournir aux dépenses de leur voiage, soit pour leur procurer toutes les facilités qui pouvoient en avancer le succès.

On a vu, en conséquence, partir les uns pour aller s'exposer aux chaleurs brulantes de la Zone torride, & les autres courir avec la même ardeur affronter toutes les horreurs des glaces du Nord. Il y a lontems qu'on n'a entendu parler des premiers: mais on espére tirer de grandes lumiéres de leurs recherches. Ceux du Nord sont de retour depuis quelques mois. Le détail de ce qu'ils ont souffert pour donner à leurs Opérations toute la perfection dont elles étoient suscepti-

bles, est à peine croiable. Il leur a falu traverser des forêts immenses, dans lesquelles ils se sont les premiers pratiqué des routes ; escalader, pour ainsi dire, des montagnes d'une hauteur effraiante, & couvertes de bois dont ils ont été obligés de les dépouiller ; passer des torrens d'une impétuosité propre à étonner ceux qui n'en sont que les simples spectateurs, & cela dans de frêles nacelles, qui n'avoient pour Pilote qu'un Lapon, pour mât & pour voiles qu'un arbre avec ses branches. Que l'on joigne à cela le froid qui est excessif dans ces régions éloignées du soleil dont ils ont éprouvé toute la violence, & la nourriture grossiére à laquelle ils ont été réduits pendant un fort long tems : on sentira quel courage il a falu à ces infatigables Observateurs, pour surmonter tant de difficultés, qui sembloient rendre impossible l'exécution du projet qui leur avoit été confié. La lecture qu'on vient de faire tout récemment de la Relation de ce voiage à la rentrée de l'Académie des Sciences, a allumé dans le Public un grand desir de la voir imprimée.

On est quelquefois tenté de traiter

d'inutiles des Observations si pénibles & si scrupuleuses, qui n'ont pour but que de déterminer la figure de la Terre; & bien des gens croiront peutêtre que ceux qui les ont faites auroient pu s'épargner les peines qu'elles leur ont couté, & qu'on auroit pu donner un objet plus légitime aux dépenses qu'on y a emploiées. Mais c'est qu'on ignore la liaison que des Observations de cette nature ont avec la Navigation, & les avantages qui en résulteront en faveur de l'Astronomie. Cet événement ne servira pas peu à rehausser la gloire du régne de Louis XV.

ARTICLE PREMIER.

REFLEXIONS sur l'Astronomie.

JE NE PUIS terminer l'article de l'Astronomie sans faire deux Réflexions avec les Auteurs des savans Mémoires de l'Académie des Sciences.

Première Réflexion, sur les Satellites de Jupiter.

ON EST PORTÉ assez naturellement, comme je l'ai déja observé en parlant de la Géométrie, à regarder

comme inutile; & à mépriſer ce qu'on n'entend pas. Nous avons une Lune pour nous éclairer pendant les nuits: que nous importe, dit-on, que Jupiter en ait quatre? (Les Lunes ou les Satellites de Jupiter, c'eſt la même choſe.) Pourquoi tant d'Obſervations ſi pénibles, tant de calculs ſi fatiguans, pour connoître exactement leur cours? Nous n'en ſerons pas mieux éclairés, & la Nature qui a mis ces petits Aſtres hors de la portée de nos yeux, ne paroit pas les avoir faits pour nous.

En vertu d'un raiſonnement ſi plauſible, on auroit dû négliger de les obſerver avec le Téleſcope, & de les étudier avec une attention particuliére. Et quelle perte n'auroit-ce point été pour le Public!

La méthode de déterminer les longitudes des lieux de la Terre par le moien des Eclipſes des Satellites de Jupiter, que l'Académie Roiale des Sciences a commencé la premiére de pratiquer, s'étoit trouvée ſi exacte, qu'on jugea que par ce moien on pourroit entreprendre la correction de toute la Géographie, & faire des Cartes juſtes pour l'uſage de la Navigation: ce qu'on n'avoit encore pu faire, par-

ce qu'il n'y avoit eu que les Eclipses de Lune qui eussent servi à trouver, mais avec peu de justesse, les différences des Longitudes de quelques lieux éloignés. Et ces Eclipses, qui n'arrivent ordinairement qu'une ou deux fois l'année, sont bien plus rares que celles des Satellites de Jupiter, qui arrivent tout au moins de deux en deux jours, quoiqu'on ne les puisse pas observer toutes dans le même lieu, tant à cause de la différence des heures auxquelles Jupiter n'est pas toujours sur l'Horison, qu'à cause du mauvais tems qui nuit souvent aux Observations.

Cette entreprise de travailler à la perfection de la Géographie d'une maniére nouvelle & plus parfaite que celle qu'on avoit imaginée jusques à cette heure, étant conforme aux intentions de Sa Majesté dans l'Institution de son Académie des Sciences, elle ordonna qu'on choisît des personnes capables de l'exécuter en divers lieux suivant les instructions qui leur seroient données, & qu'on prît les occasions propres pour les envoier en des pays éloignés. L'Histoire de ces Voyages est décrite exactement dans les Mémoires de l'Académie des Scien-

ces, & c'eſt, ce me ſemble, un des événemens du Régne de Louis XIV qui lui fera le plus d'honneur dans les ſiécles à venir.

Après que Sa Majeſté eut été informée des Obſervations que Meſſieurs de l'Académie des Sciences avoient faites par ſon ordre en divers lieux hors du Roiaume, elle leur ordonna de s'appliquer à donner une Carte de toute la France avec la plus grande exactitude qu'il ſeroit poſſible. Cette entrepriſe avoit été tentée pluſieurs fois, & n'avoit pu réuſſir faute des moiens que l'on a aujourd'hui, qui ſont les Horloges à Pendules, & les grandes Lunettes dont on ſe ſert pour découvrir les Eclipſes des Satellites de Jupiter, qui eſt la voie la plus sûre pour déterminer la différence des Méridiens.

N'y eût-il dans toute l'Aſtronomie d'autre utilité que celle qui ſe tire des Satellites de Jupiter, elle juſtifieroit ſuffiſamment ces calculs immenſes, ces Obſervations ſi aſſidues & ſi ſcrupuleuſes, ce grand appareil d'inſtrumens travaillés avec tant de ſoin, ce Bâtiment ſuperbe uniquement élevé pour l'uſage de cette Science. Pour

peu qu'on entende les principes de la Géographie & de la Navigation, on ſait que depuis que ces quatre Lunes de Jupiter ſont connues, elles ont été plus utiles par raport à ces Sciences que notre Lune même; qu'elles ſervent & ſerviront toujours à faire des Cartes marines infiniment plus juſtes que les anciennes, & qui ſauveront apparemment la vie à une infinité de Navigateurs.

Seconde Réflexion ſur l'étonnant ſpectacle que nous préſente l'Aſtronomie.

QUAND l'Aſtronomie ne ſeroit pas auſſi abſolument néceſſaire qu'elle l'eſt pour la Géographie & pour la Navigation, elle ſeroit infiniment digne de la curioſité de tous les eſprits par le grand & le ſuperbe ſpectacle qu'elle leur préſente. Pour en donner quelque idée, je ne ferai que raporter ſimplement ce que les Obſervations des Aſtronomes nous ont appris de l'immenſe volume de quelques-uns de ces grands Globes qui roulent ſur nos têtes.

On diviſe les Aſtres en Planétes & en Etoiles fixes.

Les Planétes (ce mot grec signifie *Errantes*) sont ainsi appellées, parce qu'elles ne sont pas toujours également éloignées entr'elles, ni par raport aux Etoiles fixes, au lieu que celles-ci gardent toujours la même distance les unes à l'égard des autres. Les Planétes n'ont par elles-mêmes aucune lumiére, & ne sont visibles que par la réflexion de celle du Soleil. Les Astronomes ont observé qu'elles avoient un mouvement propre, outre celui qui leur étoit commun avec le reste du Ciel. Ils ont supputé ce mouvement, & par le tems que chaque Planéte emploioit à une révolution, ils en ont conclu avec raison son élévation & sa distance.

LA LUNE est de toutes les Planétes la plus proche de la Terre; elle est à peu près soixante fois plus petite qu'elle.

LE SOLEIL n'est point un corps de la même espéce que la Terre, ni que les autres Planétes, & solide comme elles. C'est un vaste Océan de lumiére, dont le bouillonement est perpétuel, & l'effusion continuellement prodiguée. C'est la source de toute cette lumiére que les Planétes ne font

que se renvoier les unes aux autres, après l'avoir reçue de lui.

La Terre est un million de fois plus petite que le globe du Soleil: & d'elle jusqu'au Soleil il y a trente-trois millions de lieues. Depuis tant de siécles, il n'a diminué en rien. Son diamétre est aujourd'hui égal aux plus anciennes Observations, & sa lumiére aussi vive & aussi abondante qu'au premier jour.

JUPITER est cinq fois plus éloigné du Soleil que nous, c'est-à-dire, qu'il en est à cent soixante-cinq-millions de lieues. Il tourne sur lui même en dix heures.

SATURNE tourne en trente ans autour du Soleil. Il en est deux fois plus éloigné que Jupiter, & par conséquent dix fois plus que nous, c'est-à-dire, trois cens trente millions de lieues.

LES ÉTOILES FIXES sont, par raport à la Terre, dans un éloignement que l'esprit humain ne peut comprendre. Suivant les Observations de M. Huyghens, la distance d'ici à l'Étoile la plus voisine de la Terre, est par raport à celle du Soleil comme un à vingt-sept mille six cens soixante

quatre. Or nous avons dit que la distance de la Terre au Soleil est de trente-trois millions de lieues. Il faut donc que la moindre distance de la Terre aux Étoiles soit de neuf cens deux milliards neufs cens douze millions de lieues, c'est-à-dire, vingt-sept mille six cens soixante-quatre fois la distance d'ici au Soleil, qui est, comme nous l'avons dit, de trente-trois millions de lieues.

Le même M. Huyghens suppose, & on le fait par des expériences certaines, qu'un boulet de canon parcourt dans une seconde environ cent toises. En supposant qu'il iroit toujours de la même vitesse, & mesurant sur ce calcul l'espace qu'il parcourroit, il démontre qu'il faudroit à un boulet de canon, pour arriver au Soleil, près de vingt-cinq ans; & pour arriver à l'étoile fixe la plus voisine de la Terre, vingt-sept mille six cens soixante-quatre fois vingt-cinq ans, qui font six cens quatre-vingt-onze mille six cens ans. Que faut-il donc penser des Etoiles fixes qui sont infiniment plus éloignées de nous?

Ces Étoiles sont innombrables. Les Astronomes en comptoient autrefois

mille vingt-deux. Depuis l'usage des Lunettes Astronomiques, on en découvre des millions qui échapent aux yeux.

Ces Étoiles brillent toutes par elles-mêmes, & sont toutes, comme le Soleil, une source inépuisable de lumiére. En effet, si elles la recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la reçussent déja bien foible après un trajet si énorme: il faudroit que par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup plus elles nous la renvoiassent à cette même distance. Or, il seroit impossible qu'une lumiére qui auroit essuié une réflexion, & parcouru deux fois l'espace de 902-912000000 de lieues, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Étoiles fixes. Il est donc constant qu'elles sont lumineuses par elles-mêmes, & toutes, en un mot, autant de soleils.

Mais il ne s'agit ici que de l'étendue & de l'éloignement de ces vastes corps. Quand on les réunit ensemble, est-il possible d'en soutenir la vûe, ou plutôt l'idée? Le globe du Soleil, un million de fois plus gros que la terre, & éloigné de nous de trente-trois millions de lieues! Saturne, près de qua-

tre mille fois plus gros, & dix fois plus éloigné de nous que le Soleil ! Nulle comparaison à faire entre les Planétes & les Etoiles fixes. Tout cet espace immense qui comprend notre Soleil & nos Planétes, n'est qu'une petite parcelle de l'Univers. Autant d'espaces pareils, que d'Étoiles fixes. Quelle est donc l'immensité du Firmament entier, qui comprend dans son enceinte tous ces différens corps? Peut-on seulement y penser, & y arréter sa vûe pour quelques momens, sans être confondu, troublé, épouvanté ? C'est un abyme où l'on se perd. Quelle est donc la grandeur, la puissance, l'immensité de celui qui a formé d'une seule parole, & ces masses énormes, & les espaces qui les contiennent ! Et ces merveilles incompréhensibles à l'esprit humain, l'Ecriture Sainte, d'un stile qui n'appartient qu'à Dieu, les exprime en un mot, *& stellas.* Après avoir raporté la création du Soleil & de la Lune, elle ajoute, *il fit aussi les Etoiles.* Faut-il autre chose, pour rendre l'incrédulité ou l'ingratitude des hommes inexcusable, que ce Livre du Firmament écrit en caractéres de lumiére? Et le Prophéte n'a-t-il pas rai-

son de s'écrier, plein d'une admiration religieuse: *Les Cieux annoncent la gloire de Dieu, & le Firmament publie les merveilles de sa puissance?*

CONCLUSION.
de tout cet Ouvrage.

APRÈS avoir fait passer comme en revûe devant nos yeux presque tous les Etats & tous les Roiaumes de l'Univers, & avoir considéré en détail ce qui s'y est passé de plus important pendant le cours de plusieurs siécles; il me paroit assez naturel de retourner un moment sur nos pas avant que de quitter ce grand spectacle, & d'en réunir les principales parties sous un même point de vûe, pour être en état d'en mieux juger. D'un côté se présentent les Princes, les Guerriers, les Conquérans; de l'autre les Magistrats, les Politiques, les Législateurs, & au milieu des uns & des autres, les Savans en tout genre, qui par l'utilité, l'agrément, ou la sublimité de leurs connoissances, se sont acquis une réputation immortelle. Ces trois états réunissent, ce me semble, tout ce que la grandeur humaine a de plus éclatant, & de plus propre à attirer l'estime &

l'admiration. Je ne considére ici l'Univers que par son bel endroit, & j'en écarte pour un moment tous les vices & tous les désordres qui en troublent la beauté & l'économie.

Je voi des Princes, des Rois, pleins de sagesse & de prudence dans les Conseils, d'équité & de justice dans le gouvernement des peuples, de courage & d'intrépidité dans les combats, de modération & de clémence dans la victoire, pousser au loin leurs conquêtes, fonder de vastes Empires, & venir à bout de se faire autant aimer par les nations conquises, que par leurs propres sujets, tel a été Cyrus. J'envisage d'un même coup d'œil une foule de Grecs & de Romains, également illustres dans la guerre & dans la paix : des Généraux d'armée qui ont porté la bravoure & la science militaire jusqu'au plus haut dégré de perfection ; des Politiques d'une extrême habileté dans l'art du gouvernement ; de fameux Législateurs, dont les loix & les établissemens nous étonnent encore, & nous semblent presque incroiables, tant ils paroissent au dessus de l'humain ; des Magistrats infiniment respectables par leur amour pour le

bien public ; des Juges éclairés, incorruptibles, & à l'épreuve de tout ce qui peut tenter la cupidité ; enfin des Citoiens totalement dévoués à leur patrie, dont le noble & généreux désintéressement va jusqu'au mépris des richesses, & jusqu'à l'estime & l'amour de la pauvreté. Si je me tourne du côté des Arts & des Sciences, quel éclat ne jette point encore cette multitude d'Ouvrages admirables qui sont parvenus jusqu'à nous, où brillent également, selon la différence des matiéres, l'adresse des mains, la beauté du génie, la richesse de l'invention, les graces du stile, la solidité du jugement, la profondeur du savoir !

Voila le grand & beau spectacle, que l'Histoire, fidéle dépositaire des événemens passés, nous a présenté jusqu'ici, & sur lequel maintenant il s'agit de porter notre jugement. Est-il possible de refuser son estime à des qualités si rares, à des actions si éclatantes, à des sentimens si nobles ? Rappellons-nous dans l'esprit ces maximes de morale répandues dans les Livres de Philosophie, si épurées, si conformes à la droite raison, si sublimes même, & capables quelquefois

de faire rougir des Chrétiens. Le nom de Sages n'eſt-il pas dû à des hommes ſi éclairés ?

Le juſte Juge de toutes choſes, & ſur le jugement duquel nous devons régler le nôtre, le leur refuſe abſolument, comme M. du Guet le remarque ſi juſtement dans pluſieurs de ſes Ouvrages, & comme je l'ai déja obſervé
Pſ. 13. 1. ailleurs. *Le Seigneur*, dit le Prophéte-Roi, *a jetté les yeux du haut du ciel ſur les enfans des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui ait de l'intelligence.* La terre eſt pleine de perſonnes habiles dans les Sciences, & dans les Arts. Pluſieurs ſont Philoſophes, Orateurs, Politiques. Pluſieurs même ſont Légiſlateurs, Interprétes des Loix, Miniſtres de la Juſtice. Pluſieurs ſont conſultés comme des hommes d'une rare ſageſſe, & leurs réponſes ſont conſidérées comme des déciſions dont il n'eſt pas permis de s'écarter. Et néanmoins, parmi tant de perſonnes intelligentes aux yeux des hommes, Dieu ne découvre que des enfans & des inſenſés. *Omnes declinaverunt.* » Tous » ſe ſont écartés du droit chemin. « *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.* » Il n'y en a point qui faſſe » le

» le bien ; il n'y en a pas même un » seul «. La censure est générale, & sans exception.

Qu'est-ce qui manque donc à ces prétendus Sages? La crainte de Dieu, sans laquelle il n'y a point de véritable sagesse, *Ut videat si est intelligens, aut requirens Deum :* la connoissance de leur propre misére, de leur corruption, & du besoin qu'ils ont d'un Médiateur & d'un Réparateur. Tout est estimé parmi eux, excepté la religion & la piété. Ils ne connoissent ni l'usage ni la fin de rien. Ils marchent sans dessein, & sans savoir où il faut tendre. Ils ignorent ce qu'ils sont, & ce qu'ils deviendront. Est-il une folie plus marquée & plus sensible?

Les pensées de Dieu sont bien éloignées de celles des hommes. L'Univers peuplé de puissans Rois, de fameux Législateurs, de célébres Philosophes, de Savans en tout genre, est l'objet de notre admiration & de nos louanges; & Dieu n'y voit que désordre & que corruption : *Corrupta est terra coram Deo.* Ce n'est pas que ces qualités, ces connoissances, ces maximes dont je parle ne soient fort estimables en elles-mêmes. Elles *Gen. 6, 11.*

étoient un don de Dieu, de qui ſeul vient tout bien, & toute lumiére : mais les Payens en pervertiſſoient la nature par l'indigne uſage qu'ils en faiſoient, en s'en regardant comme le principe & la fin. Je parle ici de ceux-mêmes d'entr'eux qui paſſoient pour les plus ſages & les plus réglés, dont les vertus étoient infectées par l'orgueil, ou par l'ingratitude; ou, pour mieux dire, par l'un & par l'autre.

J'ai marqué que certains ſiécles, riches en illuſtres exemples ſoit à Athénes ſoit à Rome, préſentoient dans l'Hiſtoire un grand & beau ſpectacle : mais il en étoit en même-tems un autre, qui dégradoit bien la nobleſſe du premier, & en ſouilloit entiérement la beauté; je veux dire l'Idolâtrie, répandue généralement dans tout l'Univers. D'épaiſſes ténébres couvroient toute la terre, & la tenoient plongée dans une ſtupide & groſſiére ignorance. Un ſeul pays, & encore très-borné, connoiſſoit le vrai
Pſ. 75. 2. Dieu : *Notus in Judæâ Deus.* Ailleurs toutes les bouches étoient muettes à ſon égard, & les cantiques des ſolennités idolâtres n'étoient que des invitations aux crimes, dont le ſéducteur

des hommes leur avoit fait des devoirs. Dieu laissoit errer tous les peuples chacun dans leur voie, se faire des dieux de toutes les créatures, adorer toutes leurs passions, s'abandonner par désespoir à celles qui sont les plus honteuses, ignorer leur origine & leur fin, vivre d'erreurs & de fables, & croire tout sans discernement, ou ne croire rien.

In præteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas. *Act.* 14, 15.

Il sembloit que l'homme, situé au milieu des merveilles dont la nature est remplie, & comblé des bienfaits de Dieu, ne pouvoit l'oublier, ni s'en souvenir sans l'adorer, & sans lui être fidéle. Mais il s'est conduit au milieu de la plus grande lumiére comme un aveugle. Il est devenu sourd à toutes les voix qui lui annonçoient la majesté & la sainteté du Créateur. Il a tout adoré, excepté Dieu. Les étoiles & le soleil, qui publioient la Divinité, lui en ont tenu lieu. Le bois & la pierre, sous mille figures qu'une imagination déréglée avoit inventées, étoient devenus ses dieux. En un mot, les fausses religions avoient inondé toute la terre; & si quelques particuliers ont été moins stupides que les autres, ils ont été aussi impies & aussi

Socrate. ingrats. Un seul, accusé de s'être trop clairement expliqué, n'a-t-il pas nié en public, ce qu'il croioit en particulier ? On doit voir par là de quel secours a été la raison pour tous les hommes, quand ils n'ont point eu d'autre guide.

Voila le principal fruit que nous devons tirer de l'étude de l'Histoire profane, dont chaque page nous annonce ce qu'a été le genre humain pendant tant de siécles, & ce que nous serions encore nous-mêmes sans une miséricorde particuliére qui nous a fait connoitre le Sauveur, & qui nous a tirés d'un abyme où tous nos peres ont été engloutis : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* Miséricorde entiérement gratuite, que nous n'avons pu en aucune sorte mériter par nous-mêmes, & dont nous devons rendre un éternel hommage de reconnoissance à la grace de JESUS-CHRIST. *In laudem gloriæ gratiæ Christi.*

Jerem. Thren. 3. 22.

Ep. 1. 6.

Fin du treiziéme Tome.

****

TABLE
DU TREIZIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE VINGT-SIXIEME.

CHAPITRE TROISIÉME.

K iij

LIVRE VINGT-SEPTIÉME.

DES

MATHÉMATIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table du XIII[e] Volume.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, les deux derniers Tomes de l'*Hiſtoire Ancienne* de Mr. Rollin; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. L'Auteur ne pouvoit terminer cette Hiſtoire qui a été très-favorablement reçue du Public, d'une maniére plus utile, qu'en expoſant avec préciſion & avec élégance l'origine, le progrès, & les principes de toutes les Sciences & de tous les Arts. Fait à Paris ce 4 Novembre 1737.

SECOUSSE.

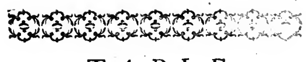


TABLE CHRONOLOGIQUE.

AVERTISSEMENT.

LA *Chronologie* eſt la connoiſſance des tems. Elle apprend à quelle année on doit raporter les événemens dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire. Les années qui ſervent à meſurer la durée du tems ſont ou Solaires ou Lunaires.

L'année Solaire eſt le tems qui s'écoule depuis un Equinoxe juſqu'à l'autre ſemblable qui ſuit immédiatement: par exemple, depuis l'Equinoxe du Printems juſqu'à l'autre Equinoxe du Printems ſuivant, ce qui comprend 365 jours cinq heures quarante neuf minutes.

L'année Lunaire eſt compoſée de douze mois Lunaires, dont chacun eſt de vingt-neuf jours douze heures & quarante-quatre minutes, qui ſont

en tout 354 jours huit heures & quarante-huit minutes.

L'une & l'autre de ces deux années s'appelle Aſtronomique, pour la diſtinguer de celle qui eſt à l'uſage des peuples, qu'on nomme Civile ou Politique.

Quoique toutes les nations ne ſe ſoient pas accordées dans la maniére de déterminer leurs années, les unes ſe réglant ſur le mouvement du ſoleil, & les autres ſur celui de la lune ; cependant on ne ſe ſert communément dans la *Chronologie* que des années Solaires. Il ſemble d'abord que comme les années Lunaires ſont plus courtes que les Solaires, cette inégalité devroit produire quelque erreur dans les calculs Chronologiques. Mais il faut remarquer que les peuples qui ſe ſervoient des années Lunaires, y intercaloient un certain nombre de jours pour les ajuſter avec les Solaires ; ce qui fait que les unes reviennent aux autres, ou du moins, s'il y a quelque différence, on peut la négliger, lorſqu'il ne s'agit que d'aſſigner l'année dans laquelle un fait eſt arrivé.

Il y a dans la *Chronologie* certains tems marqués par quelque grand événement, auxquels on raporte tout le reste. C'est ce qui s'appelle *Epoque*, d'un mot grec qui signifie s'arréter, parce qu'on s'arréte là pour considérer, comme d'un lieu de repos, tout ce qui est arrivé devant ou après, & éviter par ce moien les Anachronismes, c'est-à-dire cette sorte d'erreurs qui fait confondre les tems. Ἐποχή.

Le choix des événemens, qui doivent servir d'époques, est arbitraire; & quand on étudie l'Histoire en son particulier, on est le maître de prendre ceux que l'on veut, selon le plan qu'on s'est formé.

Si l'on commence à compter les années d'un de ces points marqués par un événement considérable, le dénombrement & la suite de ces années s'appelle *Ere*. Il y a presque autant d'Eres qu'il y a eu de différens peuples. Les principales & qui sont le plus en usage, sont celle du *Monde*, celle de *Jesus-Christ*, celle des *Olympiades*, & celle de *Rome*. J'aurois bien voulu les emploier toutes quatre dans les Tables Chronologiques que je mets à la fin

de mon Hiſtoire. Mais le peu d'eſpace que me donnent les feuillets d'un in-douze, m'oblige de me reſtraindre aux deux plus célébres, c'eſt-à-dire celle du *Monde* & celle de *Jeſus-Chriſt.*

On ſait que les *Olympiades* tiroient leur origine des Jeux Olympiques, qui ſe célébroient dans le Péloponnéſe auprès de la ville d'Olympie. Ces Jeux devinrent ſi ſolennels, que la Gréce en fit ſon *époque* pour compter les années. On entend par *Olympiade* l'eſpace de quatre années révolues, qui eſt le tems qui s'écouloit d'une célébration de Jeux à une autre. La premiére dont ſe ſervent les Chronologiſtes commence, ſelon Uſſérius, à l'été de l'année du Monde 3228, avant Jeſus-Chriſt 776. Quand on déſigne par les *Olympiades* le tems où eſt arrivé un événement, on dit la premiére, la ſeconde ou la troiſiéme, &c. année d'une telle *Olympiade*; ce qui étant une fois connu, il eſt aiſé de trouver l'année du monde à laquelle on doit raporter le même fait; & réciproquement, quand on connoit l'année du Monde, il eſt fa-

cile de trouver l'Olympiade qui y répond.

Rome fut bâtie ſelon la chronologie de Varron, l'an du Monde 3251, avant Jeſus-Chriſt 753. Caton place la fondation de cette ville deux ans plus tard, ce qui revient à l'an du Monde 3253, avant Jeſus-Chriſt 751. Je ſuivrai dans mon Hiſtoire Romaine le ſentiment de ce dernier. On appelle indifféremment les années que l'on compte de cette *époque*, les années de Rome ou les années de la fondation de la Ville.

La *période Julienne* eſt encore une Ere fameuſe de la *Chronologie*, dont on ſe ſert principalement pour compter les tems avant Jeſus-Chriſt. Je vais expliquer en peu de mots en quoi conſiſte cette *Période*, & quel en eſt l'uſage. Il faut auparavant donner une idée des trois *Cycles* dont elle eſt compoſée.

On entend par Cycle, la révolution d'un certain nombre d'années.

Le *Cycle* Solaire eſt une période de 28 ans, qui renferme toutes les variations que peuvent ſouffrir les jours de Dimanche & les autres dont la

semaine est composée, c'est-à-dire, qu'au bout de 28 ans les sept premiéres lettres de l'Alphabet dont on se sert dans le *Calendrier* pour marquer les Jours de la semaine, & que l'on appelle lettres Dominicales, reviennent dans le même ordre où elles étoient auparavant. Pour entendre ce que je viens de dire, il faut remarquer que si l'année n'avoit que cinquante-deux semaines, il n'y auroit aucun changement dans l'ordre des lettres Dominicales. Mais comme elle a un jour de plus & deux lorsqu'elle est Bissextile, cela produit des variations qui se trouvent toutes renfermées dans l'espace de 28 ans dont le *Cycle* Solaire est composé.

Le *Cycle* Lunaire, qu'on appelle aussi nombre d'Or, est la révolution de 19 années au bout desquelles la Lune se retrouve, à une heure & demie près, au même point avec le Soleil, & recommence ses lunaisons dans le même ordre qu'auparavant. C'est à Méthon l'Athénien, célébre Astronome, qu'on est redevable de l'invention de ce *Cycle*. On s'en servoit pour marquer dans le Calendrier les jours

des Nouvelles Lunes, avant l'invention des Epactes.

Outre ces deux *Cycles*, les Chronologistes en admettent encore un troisiéme qu'on nomme Indiction. C'est une révolution de quinze années, dont la premiére s'appelle la premiére *Indiction*, la seconde s'appelle la seconde Indiction, & ainsi de suite jusqu'à la quinziéme, après laquelle on recommence à compter la premiére Indiction, &c.

On suppose communément que la premiére Indiction a commencé trois ans avant la naissance de Jesus-Christ.

Si on multiplie ces trois Cycles, c'est-à-dire, 28, 19 & 15 l'un par l'autre, on aura le produit 7980, qui est ce qu'on appelle la période Julienne.

Une des propriétés de cette période, est de donner les trois Cycles caractéristiques de chaque année, c'est-à dire l'année courante de chacun de ces trois Cycles; par exemple, on sait que l'*Ere* vulgaire commence à l'année 4714 de la *période Julienne.* Si on divise ce nombre par 28, ce

qui * reſtera après la diviſion indiquera le *Cycle* Solaire de cette année. On trouvera de la même maniére le Cycle Lunaire & l'Indiction. Il eſt démontré que les trois nombres qui exprimeront ces trois *Cycles*, ne peuvent ſe retrouver dans le même ordre dans aucune année de la *période Julienne*. Il en eſt de même des Cycles des autres années.

En remontant dans cette période juſqu'à ſa premiére année, c'eſt-à-dire, juſqu'à celle où les trois Cycles dont elle eſt compoſée commencent enſemble, on trouvera qu'elle précéde la Création du monde de 710 ans, en ſuppoſant que la Création ne précéde l'Ere vulgaire que de 4004 ans.

Cette période s'appelle *Julienne*, parce qu'elle eſt accommodée aux années de Jules Céſar. Scaliger l'a inventée pour concilier les ſyſtêmes qui partagent les Chronologiſtes ſur la

* *Je dis ce qui reſte, & non pas le quotient, comme ont fait quelques Auteurs, car le quotient exprime combien il s'eſt écoulé de* Cycles *depuis le commencement de la période, & ce qui reſte après la diviſion fait connoitre l'année du Cycle courant.*

durée du tems qui s'eſt écoulé depuis le commencement du Monde. Il y en a qui croient qu'il ne faut compter juſqu'à *Jeſus-Chriſt* que 4004 ans. D'autres donnent plus d'étendue à cet eſpace, & augmentent le nombre des années qui le meſure. Ces variations diſparoiſſent quand on ſe ſert de la *période Julienne*, car tout le monde s'accorde ſur l'année où elle a commencé, & il n'y a perſonne non plus qui ne convienne que la premiére année de l'*Ere* vulgaire tombe en la 4714 de cette période. Ainſi on a dans la période Julienne deux points fixes qui réuniſſent tous les ſyſtêmes, & qui accordent tous les Chronologiſtes.

Il eſt facile de trouver l'année de la *période Julienne*, qui répond à telle année que ce ſoit de l'Ere vulgaire du Monde. Car puiſque le commencement de la *période Julienne* précéde cette Ere de 710 ans, il s'enſuit qu'en ajoutant ce nombre à l'année propoſée de l'Ere du monde, on aura l'année de la *période Julienne* qui y répond. Par exemple, on ſait que la bataille d'Arbelles ſe donna l'an du

Monde 3673. Si à ce nombre on ajoute 710, on aura 4382, lequel nombre exprimera l'année de la *période Julienne* à laquelle il faut raporter la bataille d'Arbelles.

Il me reste à dire un mot de l'ordre que j'ai suivi dans mes tables Chronologiques. Je m'étois proposé d'abord de faire autant de colonnes qu'il se rencontre de peuples dans mon Livre dont l'Histoire tombe en même tems, & de les placer toutes les unes auprès des autres, afin que d'un seul coup d'œil on apperçût tous les événemens qui sont arrivés dans chaque année. Mais, outre que je n'avois pas assez d'espace pour mettre tant de colonnes à côté les unes des autres, j'ai trouvé qu'il auroit falu laisser trop de vuides, ce qui auroit allongé considérablement les Tables, & grossi par conséquent le Volume qui l'est déja beaucoup. J'ai donc pris le parti de séparer les Carthaginois & les Syracusains, & d'en donner la chronologie à part. L'Histoire de ces deux peuples a beaucoup de raport l'une avec l'autre, & en a très-peu avec celle des autres nations dont il est parlé dans mon Histoire.

On ſait que juſqu'ici je ne me ſuis point arrêté aux diſcuſſions chronologiques, & on ne s'attend pas, ſans doute, que j'y entre maintenant. Je ſuivrai ordinairement Uſſérius que j'ai choiſi pour mon guide dans cette matiére.

ASSYRIENS.

A. M.		A.J.C.
1800.	NEMROD, Fondateur du premier Empire des Assyriens.	2204.
	NINUS, fils de Nemrod.	
	SÉMIRAMIS: elle régne 42 ans.	
	NINYAS.	

L'histoire des Successeurs de Ninyas pendant trente générations, si on excepte celle de Phul & de Sardanapale, est inconnue.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
1816.	MÉNÉS ou MÉSRAIM premier Roi d'Egypte.		2188.
	BUSIRIS.		
	OSYMANDIAS.		
	UCHORÉUS.		
	MOERIS.		
1915.		Fondation du Roiaume de Sicyone.	2089.
1920.	Les Rois paſteurs s'emparent de la baſſe Egypte. Leur domination dure 260 ans.		2084.
2084.	Abraham paſſe dans l'Egypte. Sara y court un grand riſque de la part d'un des Rois paſteurs.		1920.
2148.		Fondation du Roiaume d'Argos. Déluge d'Ogygès dans l'Attique.	1856.
2179.	THETHMOSIS chaſſe les Rois paſteurs, & régne dans la baſſe Egypte.		1825.
2276.	Joſeph eſt emmené en Egypte & vendu à Putiphar.		1728.
2298.	Jacob paſſe en Egypte avec ſa famille.		1706.
2427.	RAMESSÉS-MIAMUM commence à régner en Egypte : il perſécute les Iſraëlites.		1577.
2448.	CÉCROPS emméne une colonie d'Egypte, & va fonder le roiaume d'Athénes.	Fondation du Roiaume d'Athénes par Cécrops. Il établit l'Aréopage. Sous Cranaüs ſucceſſeur	1556.

A. M. EGYPTE. A.J.C.

2494. AMÉNOPHIS, l'aîné des enfans de Rameſſès, lui ſuccéde. 1510.

2513. Les Iſraëlites ſortent de l'Egypte. Aménophis eſt englouti dans la Mer-Rouge. SÉSOSTRIS ſon fils lui ſuccéde. Il diviſe l'Egypte en trente Nomes, rend l'Ethiopie tributaire, ſoumet l'Aſie, s'aſſujettit les Scythes juſqu'au Tanaïs. De retour en Egypte, il ſe donne la mort après un régne de 33 ans. 1491.

2547. PHÉRON ſuccéde à Séſoſtris. 1457.

2800. PROTÉE. Sous ſon régne, Paris eſt jetté dans l'Egypte en s'en retournant à Troie avec Heléne. 1204.

RHAMPSINIT.
CHÉOPS.
CHÉPHREM.
MYCÉRINUS.
ASYCHIS.
Les ſix régnes précédens ont duré 170 ans, mais il eſt difficile de marquer la durée de chacun en particulier.

2991. PHARAON roi d'Egypte donne ſa fille en mariage à Salomon. 1013.

3026 SÉSAC, appellé autrement Séſonchis. C'eſt chez lui que Jéroboam ſe réfugia, 978.

A. M. GRECE. A.J.C.

2488. de Cecrops arriva le déluge de Deucalion. 1516.
Fondation du Royaume de Lacédémone. LELEX en est le premier Roi.

2530. DANAUS frere de Sésostris, sort de l'Egypte & se retire dans le Péloponnése où il se rend maître d'Argos. 1474.
PERSÉE, le cinquiéme des successeurs de Danaus, aiant par malheur tué son grand-pere, abandonne Argos & va fonder le roiaume de Mycénes.

2628. SISYPHE, fils d'Eole, se rend maître de Corinthe. 1376.
2710. Les descendans de Sisyphe sont chassés de Corinthe par les Héraclides. 1294.
2720. Egée fils de Pandion roi de l'Attique. On place l'expédition des Argonautes sous le régne de ce Prince. 1284.
2800. Les Héraclides se rendent maîtres du Péloponnése, d'où ils sont obligés de sortir peu de tems après. 1204.

2820. Prise de la ville de Troie par les Grecs. 1184.

2900. Les Héraclides rentrent dans le Péloponnése & se saisissent de Sparte, où deux freres Eurysthéne & Proclès régnent ensemble. 1104.
2934. Etablissement des Archontes à Athénes. MÉDON, fils de Codrus, est le premier. 1070.
2949. CADMUS bâtit la ville de Thébes & y établit le siége de sa domination. 1055.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3033.	**Sésac** marche contre Jérusalem, & s'assujettit toute la Judée.		971.
3063.	**Zara** roi d'Egypte fait la guerre à Aza roi de Juda.		941.
	Anysis, Sous son régne, Sabacus roi d'Ethiopie se rend maître de l'Egypte, y régne cinquante ans, après lesquels il se retire & laisse le roiaume à Anysis.		
3120.		**Lycurgue.**	884.
3160.		**Homére.** Hésiode vécut à peu près dans le même tems.	844.
3210.		**Caranus** fonde le roiaume de Macédoine.	794.
3228.		Commencement de l'Ere commune des Olympiades.	776.

A. M. A.J.C.

Je vais reprendre la ſuite de la Chronologie des Aſſyriens, que j'ai interrompue, parce que depuis Ninyas juſques vers ce tems-ci on ne ſait rien de leur Hiſtoire.

ASSYRIENS.

3233. PHUL. C'eſt le Roi de Ninive qui fit pénitence à la 771.
prédication de Jonas.

3237. SARDANAPALE dernier Roi du premier Empire des 767.
Aſſyriens. Après 20 ans de régne, il ſe brûle dans ſon palais.

Le premier Empire des Aſſyriens qui finit à la mort de Sardanapale, avoit ſubſiſté pendant plus de 1450 ans. De ſes débris, il s'en forma trois autres, celui des Aſſyriens de Babylone, celui des Aſſyriens de Ninive, & celui des Médes.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3261.		Premiére guerre entre les Messéniens & les Lacédémoniens. Elle dure 20 ans.	743.
3280.		ARCHILOQUE, Poéte célébre,	724.
3285.	SETHON. Son régne dure 14 ans.		719.

A.M.	BABYL.	NINIVE.	MEDES.	LYDIE.	A.J.C.
3257.	BELESIS ou NABONASSAR. L'Ecriture le nomme *Baladan*.	THEGLATH-PHALASAR. La 8e année de son régne il donne du secours à Achaz Roi de Juda, se rend maître de la Syrie & d'une partie du royaume d'Israel.	ARBACE exerce l'autorité souveraine chez les Médes, sans néanmoins prendre le titre de Roi.		747.
3268.	MERODACH-BALADAN. C'est lui qui envoia des Ambassadeurs au Roi Ezéchias pour le congratuler sur sa convalescence. On ne sait rien des autres Rois qui ont régné à Babylone.			Les Héraclides tinrent le Roiaume de Lydie pendant 505 ans. ARGON fut le premier. Il commença à régner l'an du monde 2781. L'histoire de ses successeurs jusqu'à Candaule est peu connue.	736.
3269.				CANDAULE.	735.
3276.		SALMANASAR. La 8e année de son régne, il se rend maître de Samarie & en emmena le peuple en captivité.			728.

A.M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3298.	THARACA. Son régne dure 18 ans.		706.
	Anarchie de deux ans dans l'Egypte.		
3319.	Douze des principaux Seigneurs de l'Egypte se saisissent du roiaume, & en gouvernent chacun une partie avec une autorité égale.		685.
3320.		Seconde guerre entre les Lacédémoniens & les Messéniens, 14 ans.	684.

A. M.	BABYL.	NINIVE.	MEDIE.	LYDIE.	A.J.C.
3286.				GYGÈS fait mourir Candaule & régne en sa place.	718.
3287.		SENNACHERIB. La cinquiéme année de son régne il fait la guerre à Ezéchias Roi de Juda. Un Ange fait périr son armée dans le tems qu'il assiége Jérusalem. De retour dans son roiaume il est tué par ses propres enfans. ASARHADDON.			717.
3294.					710.
3296.			DÉJOCE se fait déclarer Roi des Médes.		708.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3334.	PSAMMITIQUE, l'un des douze Rois, défait les onze autres, & demeure seul maître de l'Egypte. Il prend Azoth après un siége de 29 ans.		670.

A. M.	BABYL.	NINIVE.	MEDIE.	LYDIE.	A.J.C.
3323.		ASARHADDON réunit l'Empire de Babylone à celui de Ninive.			681.
3324.				Mort de Gygès. ARDYS son fils lui succéde. Sous son régne, qui fut de 49 ans, les Cimmériens se rendirent maîtres de Sardes.	680.
3327.		ASARHADDON transporte en Assyrie les restes du roiaume d'Israel. La même année il met aux fers Manassé, & l'emméne à Babylone.			677.

A.M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3364.		TYRTHÉE, poëte qui excelloit à chanter la valeur guerriére. THALÈS de Milet, fondateur de la secte Ionique.	640.

A. M.	NIN. ET BAB.	MEDIE.	LYDIE.	A.J.C.
3335.	SAOSDUCHIN ou NABUCODONOSOR I.			669.
3347.	La douziéme année de son régne il défait Phraorte Roi des Medes, & se rend maître d'Ecbatane. Ce fut apres cette expédition qu'il fit faire le siége de Béthulie par Holopherne.	Mort de Déjoce. PHRAORTE lui succéde.		657.
3356.	Mort de Nabucodonosor. SARACUS, appellé aussi CHYNALADANUS, lui succéda.			648.
3369.		Phraorte périt au siége de Ninive avec une partie de son armée. CYAXARE son fils lui succéde. La 2e année de son régne il bat les Assyriens & attaque Ninive, dont il est obligé d'abandonner le siége à cause d'une irruption que les Scythes font dans ses Etats.		635.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3380.		DRACON, Législateur d'Athénes.	624.
3388.	NÉCHAO. La septiéme année de son régne il défait l'armée du Roi d'Assyrie, & s'empare d'une partie de ses Etats. Son régne dure 16 ans.		616.

A.M.	NIN. ET BAB.	MEDIE.	LYDIE.	A.J.C.
3373.			SADIATTE. Il forme le siége de Milet la sixiéme année de son régne.	631.
3378.	Révolte de NABOPOLASSAR contre Saracus. Il se rend maître de Babylone.			626.
		CYAXARE réunit ses forces avec celles de Nabopolassar, se rend maître de Ninive, la ruine, & fait mourir Saracus qui en étoit Roi.		
3385.	Destruction de Ninive. Depuis ce tems-là Babylone fut la seule capitale de l'Empire Assyrien.		ALYATTE. Il continue le siége de Milet qui avoit déja duré six ans sous le régne de son pére, & le termine au bout de six autres années par un traité de paix qu'il conclut avec les assiégés. Sous le régne de ce Prince il y eut une guerre entre les Médes & les Lydiens, qui se termina par le mariage de Cyaxare avec Aryenis fille d'Alyatte.	619.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A. J. C.
3400.		SOLON. C'eſt à peu près vers ce tems-ci que vécurent les ſept Sages de la Gréce. ALCÉE, qui a donné ſon nom au vers Alcaïque. SAPHO, dans le même tems.	604.
3404.	PSAMMIS, 6 ans.		600.

A. M.	BABYL.	MEDIE.	LYDIE.	A.J.C.
3397.	Nabopolassar s'associe à l'Empire Nabucodonosor son fils, & l'envoie à la tête d'une armée pour remettre sous son obéissance les pays que Néchao lui avoit enlevés.			607
3398.	Prise de Jérusalem par Nabucodonosor. Il transporte à Babylone un grand nombre de Juifs parmi lesquels étoit Daniel. C'est à ce transport des Juifs à Babylone que commence la captivité.			606.
3399.	Mort de Nabopolassar. NABUCODONOSOR II son fils succéde à tous ses Etats.			605.
3403.	Premier songe de Nabucodonosor expliqué par Daniel.			601.
3404.		ASTYAGE fils de Cyaxare donne sa fille en		600.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A. J. C.
3410.	APRIES. Il se rend maître de Sidon dans les premiéres années de son régne.		594.
3411.	Sédécias, Roi de Judée, fait alliance avec le Roi d'Egypte contre les avis du Prophéte Jérémie.		593.

A.M.	BABYL.	MEDIE.	LYDIE.	A.J.C.
		mariage à Cambyse Roi des Perses.		
3405.	Les Lieutenans de Nabucodonosor, après avoir ravagé la Judée, forment le blocus de Jérusalem, & font mourir le Roi Joachim. Sur la fin de la même année Nabucodonosor se transporte en personne à Jérusalem, s'en rend maître, & y établit Roi Sédécias à la place de Jéchonias qu'il emméne en captivité.	Naissance de Cyrus.		599.
3409.		Mort de Cyaxare. ASTYAGE son fils lui succéde. Il régne 35 ans.		595.
3418.	Nabucodonosor ruine Jérusalem, & emméne Sédécias captif à Babylone.	Cyrus va pour la premiére fois en Médie voir son grand-pere De Astyage. Il de-		586.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3430.	Expédition malheureuse d'Apriès dans la Lybie. Révolte d'Amasis contre Apriès.		574.
3432.	Nabucodonosor subjugue l'Egypte, & confirme Amasis dans la possession du Roiaume.		572.
3435.	Mort d'Apriès, la vingt-cinquiéme année de son régne. AMASIS régne paisiblement après lui.		569.
3440.		THESPIS réforme la Tragédie. Ce fut vers ce tems-ci que vécut PYTHAGORE.	564.
3444.		SIMONIDE, Poëte célébre.	560.

A.M.	BABYL.	MEDIE.	LYDIE.	A.J.C.
	retour dans ses Etats, il fait jetter les trois jeunes Hébreux dans la fournaise.	meure 3 ans auprès de lui.		
3432.	Nabucodonosor se rend maître de Tyr après un siége de 13 ans. Ce fût après cette expédition qu'il marcha contre l'Egypte.			572.
3434.	Second songe de Nabucodonosor expliqué par Daniel.			570.
3435.	Nabucodonosor réduit à la condition des bêtes pendant 7 ans, après lesquels il régne encore un an. EVILMÉRODACH son fils lui succéde. Il ne régne que 2 ans.			569.
3442.			CRESUS. ESOPE vivoit sous son régne.	562.
3444.	NERIGLISSOR. Il arme puissam-	Mort d'Astyage. CYAXARE lui	Il se trouve à	560.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3445.		PISISTRATE se rend maître d'Athénes.	559.
3460.		HIPPONAX, l'Auteur du vers Scazon. HÉRACLITE, chef de la secte qui porte son nom.	544.

A.M.	BABYL.	MEDIE.	LYDIE.	A.J.C
	ment contre le Roi des Médes, & appelle Crésus à son secours.	succéde. Il est connu dans l'Ecriture sous le nom de *Darius le Méde*.	la Cour de ce Prince avec Solon.	
3445.		Cyrus retourne en Médie pour la seconde fois, afin d'aider son oncle dans la guerre contre les Babyloniens.		559.
3447.		Expédition de Cyrus contre le Roi d'Arménie.		557.
3448.	LABORÓSOARCHOD. Son régne ne dure que 9 mois.	Cyaxare & Cyrus défont les Babyloniens dans une grande bataille. Nériglissor y périt.	Crésus fuit devant Cyrus.	556.
3449.	LABYNIT, nommé dans l'Ecriture BALTASAR.	On peut placer vers ce tems-ci le mariage de Cyrus avec la fille de Cyaxare son oncle.		555.
3456.			Bataille de Thymbrée entre Crésus & Cyrus suivie de la prise de Sardes par ce dernier. Fin du roiaume de Lydie.	548.

A. M.	EGYPTE.	GRECE.	A.J.C.
3464.		Naissance d'ESCHYLE.	540.
		CTESIPHON ou CHERSIPHRON, Architecte célébre, sur-tout par la construction du temple de Diane d'Ephése.	
3478.		Mort de Pisistrate. HIPPIAS son fils lui succéde.	526.
3479.	PSAMMÉNIT. Son régne ne dure que six mois. Après la mort de ce Prince l'Egypte passe sous la domination des Perses, & y demeure jusqu'au régne d'Alexandre le Grand, ce qui comprend 206 ans.		525.

A.M.	BABYL.	MEDES.	A.J.C.
3466.	Labynit périt à la prise de Babylone. La mort de ce Prince met fin à l'Empire Babylonien, qui est réuni avec celui des Médes.	Cyrus se rend maître de Babylone.	538.
3468.		Mort de Cyaxare.	536.

Après la mort de Cyaxare & de Cambyse, Cyrus, qui succéda aux Etats de l'un & de l'autre, réunit l'Empire des Médes, celui des Babyloniens, & celui des Perses; & de ces trois il en forma un quatriéme sous le nom d'Empire des Perses, qui a duré 206 ans.

EMPIRE DES PERSES.

3468. CYRUS. La premiére année de son régne, il permet aux Juifs de s'en retourner en Judée. 536.

3470. Vision de Daniel touchant la succession des Rois de Perse. 534.

3475. Cyrus meurt dans un voyage qu'il fait en Perse, après avoir régné 7 ans seul, & trente, si on les commence au tems qu'il sortit de Perse à la tête d'une armée pour aller secourir Cyaxare. 529.

CAMBYSE son fils lui succéde. La quatriéme année de son régne, il attaque l'Egypte, & la réunit à l'Empire des Perses,

3490.	MILTIADE va s'établir dans la Querſonnéſe.	514.
3496.	Les Piſiſtratides ſont obligés d'abandonner l'Attique.	508.

A. M.	PERSES.	A.J.C.
3480.	Expédition malheureuse de Cambyse contre les Ethiopiens.	524.
3481.	Cambyse fait mourir Méroé, qui étoit en même tems sa sœur & sa femme. Ce fut vers ce tems-ci qu'Orétès, l'un des Satrapes de Cambyse, se rendit maître de l'île de Samos, & fit mourir Polycrate, qui en étoit Tyran.	523.
3482.	Mort de Cambyse. SMERDIS le Mage, qui étoit monté sur le trône dès avant la mort de Cambyse, lui succéde. Son régne ne dure que sept mois.	522.
3483.	DARIUS fils d'Hystaspe.	521.
3485.	Edit de Darius en faveur des Juifs, où celui de Cyrus est rappellé. On croit que ce fut quelque tems après la publication de cet Edit qu'arriva ce qui est raporté dans l'histoire d'Esther.	519.
3488.	Babylone se révolte contre Darius. Elle est réduite après un siége de 20 mois.	516.
3490.	Expédition de Darius contre les Scythes.	514.
3496.	Darius pénétre dans les Indes, & réduit tout ce grand pays sous sa domination.	508.

L'Histoire des Grecs se trouvera désormais mélée, & presque confondue avec celle des Perses; c'est pourquoi je n'en séparerai plus la Chronologie.

PERSES ET GRECS.

3501.	Les Perses forment le siége de la capitale de l'île de Naxe. Ils sont obligés de le lever au bout de six mois.	503.
3502.	Aristagore Gouverneur de Milet se révolte contre Darius, & fait entrer dans ses vûes les Ioniens & les Athéniens.	502.
3504.	Les Ioniens se rendent maîtres de Sardes, & la brûlent.	500.
3507.	Les Perses défont les Ioniens dans un combat naval devant l'île de Lade, & se rendent ensuite maîtres de Milet. ESCHYLE.	497.
3510.	Darius envoie Gobryas son gendre à la tête d'une armée pour attaquer la Gréce.	494.

ANACRÉON.

3513. Darius ôte le commandement de ses armées à Gobryas, & le donne à Datis & Artapherne. 491.

3514. Bataille de Marathon. 490.

3515. Fin malheureuse de Miltiade. 489.

3519. Mort de Darius Hystaspe. XERXES son fils lui succéde. 485.

3520. Naissance de l'Historien HÉRODOTE. 484.

3524. Départ de Xerxès pour aller faire la guerre aux Grecs. 480.

Combat des Thermopyles. Léonide Roi des Lacédémoniens y périt. Combat naval près d'Artémise, qui se donne en même tems que celui des Thermopyles.

Naissance d'EURIPIDE.

Bataille de Salamine. Elle est suivie du retour précipité de Xerxès en Perse.

3525. Bataille de Platée. Le même jour il se donne un combat naval près de Mycale, où les Perses sont défaits. 479.

3526. Les Athéniens rétablissent les murs de leur ville, que Xerxès avoit ruinés, malgré l'opposition des Lacédémoniens. 478.

3528. Le commandement des armées, dont les Lacédémoniens étoient en possession depuis le combat des Thermopyles, passe aux Athéniens. 476.

PINDARE fleurissoit vers ce tems-ci.

3530. PAUSANIAS, Général des Lacédémoniens, accusé d'entretenir des intelligences secrettes avec Xerxès, est mis à mort. 474.

3531. THÉMISTOCLE, Général Athénien, est accusé d'avoir pris part au complot de Pausanias. Il se retire chez Admète, Roi des Molosses. 473.

Ce fut vers ce tems ci que parurent dans la Gréce SOPHOCLE & EURIPIDE.

3532. Xerxès est tué par Artabane, Capitaine de ses Gardes. 472.

ARTAXERXE, surnommé LONGUE-MAIN, lui succéde. Thémistocle se réfugie auprès de lui la première année de son régne.

3533. CIMON reçoit le commandement des armées à Athènes. L'année suivante il bat les Perses, & se rend maître de leur flote auprès de l'embouchure du fleuve Eurymédon. 471.

Naissance

A. M. PERSES ET GRECS. **A J.C.**

Naiſſance de l'Hiſtorien THUCYDIDE.

3534. Grand tremblement de terre à Sparte ſous le régne d'Archidamus, qui donne lieu à une ſédition de la part des Ilotes. 470.

Naiſſance de SOCRATE.

3535. Commencement de PÉRICLÈS. 469.

PHIDIAS, célèbre par ſon habileté dans l'Architecture & la Sculpture.

Brouilleries & méſintelligence entre les Athéniens & les Lacédémoniens, cauſées par l'affront que font les Lacédémoniens aux Athéniens de renvoier leurs troupes, après les avoir appellées à leur ſecours contre les Meſſéniens & les Ilotes. Ce fut quelque tems après & en conſéquence de ces brouilleries, que Cimon fut banni par l'Oſtraciſme.

3537. ESDRAS obtient d'Artaxerxe une commiſſion pour retourner à Jéruſalem avec tous ceux qui voudront le ſuivre. 467.

3538. Thémiſtocle ſe donne la mort à Magnéſie. 466.

3540. HÉRODIQUE de Sicile, Chef de la ſecte des Médecins, appellé Διαιτητικὴ. Il eut pour diſciple HIPPOCRATE. 464.

3544. Révolte des Egyptiens contre Artaxerxe, ſoutenue par les Athéniens. 460.

3545. Défaite de l'armée des Perſes en Egypte. 459.

3548. Les Egyptiens ſont battus à leur tour avec les Athéniens. En conſéquence toute l'Egypte rentre ſous l'obéiſſance d'Artaxerxe, & les Athéniens ſe retirent à Biblos ſous la conduite de Dinarus, ou ils ſoutiennent un ſiége d'un an. 456.

Combat de Tanagre en Béotie où les Athéniens battent les Spartiates qui étoient venus au ſecours des Thébains.

3550. NÉHÉMIE obtient d'Artaxerxe la permiſſion de retourner à Jéruſalem. 454.

Naiſſance de XÉNOPHON.

3554. Cimon, rappellé de ſon exil qui avoit duré cinq ans, réconcilie Athénes & Lacédémone, & leur fait conclure une tréve de cinq ans. 450.

3555. Fin de la guerre entre les Grecs & les Perſes. Elle duroit depuis que les Athéniens avoient brûlé Sardes, ce qui comprend 51 ans. 449.

Mort de Cimon.

Les Lacédémoniens font une tréve pour trente années 446.
3558. avec les Athéniens. Ces derniers y donnent bientôt atteinte par leurs nouvelles entreprises.

EMPÉDOCLE, Philosophe Pythagoricien, fleurissoit vers ce tems-ci.

MYRON fameux Sculpteur d'Athénes.

3564. Périclès fait la guerre aux Samiens, & se rend 440.
maître de la capitale de leur île après un siége de 9 mois.

ZEUXIS, Peintre célébre & disciple d'Apollodore. Il eut pour rival PARRHASIUS qui vivoit dans le même tems.

ARISTOPHANE, Poëte comique.

Naissance d'ISOCRATE. 436.

368. Guerre entre les Corinthiens & les Corcyréens. Les Athéniens y prennent part en faveur de ceux de Corcyre. Les habitans de Potidée se déclarent en faveur de Corinthe contre Athénes. ALCIBIADE commence à paroitre dans cette guerre qui donne lieu à celle du Péloponnése.

SCOPAS, Architecte & sculpteur.

Commencement de la guerre du Péloponnése ; elle 431.
3573. dure 27 ans.

L'Attique est ravagée par une peste terrible. Le méde- 430.
3574. cin Hyppocrate s'y signale par son dévouement au service des malades.

Mort de Périclès. 429.

3575. Les Lacédémoniens font le siége de Platée. 428.

3576. PLATON, Chef de l'ancienne Académie.

Mort d'Artaxerxe. XERXES son fils lui succéde. Il ne 425.
3579. régne que 45 jours.

SOGDIEN fait mourir Xerxès, & se fait reconnoitre Roi en sa place. Son régne ne dure que six mois.

OCHUS, connu depuis sous le nom de DARIUS NO- 424.
3580. THUS, se défait de Sogdien & lui succéde.

Les Athéniens se rendent maîtres de Cythére sous la conduite de Nicias.

Thucydide l'Historien est condanné à l'exil par les Athéniens, dont il commandoit les armées, pour avoir laissé prendre Amphipolis.

POLYGNOTE, connu surtout par la peinture qu'il fit à Athénes dans le Pécile, où il représenta les principaux événemens de la guerre de Troie.

A. M. PERSES ET GRECS. A J.C.

3583. Traité de paix conclu par les soins de Nicias entre les Lacédémoniens & les Athéniens, la dixiéme année depuis le commencement de la guerre du Péloponnése. Une fourberie d'Alcibiade le fait rompre l'année d'ensuite. 421.

3584. *L'exil* d'Hyperbolus met fin à *l'Ostracisme.* 420.

3588. Alcibiade engage les Athéniens à donner du secours aux Egestains contre ceux de Syracuse. 416.

3589. Alcibiade, l'un des chefs de l'armée que les Athéniens envoioient en Sicile, est rappellé à Athénes pour y répondre aux accusations qu'on intentoit contre lui. Il s'enfuit à Sparte. Il est condanné par contumace. 415.

3590. Pisuthne gouverneur de Syrie se révolte contre Darius. Les Egyptiens en font autant, & se choisissent pour Roi Amyrtée qui régne 6 ans. 414.

3593. Alcibiade, pour se soustraire à l'envie que ses grandes actions lui avoient acquis à Sparte, se jette entre les bras de Tissapherne Satrape du Roi de Perse. Les Lacédémoniens concluent par l'entremise de Tissapherne un traité d'alliance avec le Roi de Perse. 411.

3595. Alcibiade est rappellé à Athénes. Son retour fait casser les quatre cens hommes qu'on avoit revêtus de l'autorité souveraine. 409.

3597. Darius donne à Cyrus, le plus jeune de ses fils, le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie mineure. 407.

3598. LYSANDRE est mis à la tête des armées Lacédémoniennes. Il défait les Athéniens auprès d'Ephése. En conséquence de cette défaite Alcibiade est déposé : & on nomme dix Généraux à sa place. 406.

3599. CALLICRATIDAS reçoit le commandement des armées à la place de Lysandre à qui les Lacédémoniens l'avoient ôté. Il est tué dans un combat naval près des Arginuses. 405.

Lysandre est rétabli Général des armées Lacédémoniennes. Il remporte près d'Ægos-Potamos une célébre victoire sur les Athéniens.

CONON qui commandoit l'armée des Athéniens se retire après sa défaite chez Evagore roi de Cypre.

3600. Lysandre se rend maître d'Athénes. Il y change le gouvernement, & y établit trente Archontes connus sous le nom de Tyrans. 404.

A. M. PERSES ET GRECS. A.J C.

3620. Expédition d'Artaxerxe contre les Caduſiens. 384.
Naiſſance d'ARISTOTE, chef des Péripatéticiens.

3621. Les Lacédémoniens déclarent la guerre à la ville d'Olynthe. 383.
Naiſſance de PHILIPPE roi de Macédoine.

3622. PHÉBIDAS, en conduiſant au ſiége d'Olinthe une partie de l'armée des Lacédémoniens, ſe rend maître de la citadelle de Thébes. 382.
Naiſſance de DÉMOSTHÉNE.

3626. PÉLOPIDAS, à la tête des autres Bannis, maſſacre les Tyrans de Thébes & reprend la citadelle. 378.

3627. Artaxerxe Mnémon entreprend de réduire l'Egypte, qui avoit ſecoué le joug de ſa domination depuis quelques années. Il emploie plus de deux ans à faire les préparatifs de cette guerre. 377.

3629. Mort d'Amyntas roi de Macédoine. ALEXANDRE ſon fils aîné lui ſuccéde. Son régne ne dure qu'un an. Après lui PERDICCAS monte ſur le trône, & régne 14 ans. 375.

3630. Mort d'Evagore roi de Cypre. NICOCLÈS ſon fils lui ſuccéde. 374.

3634. Bataille de Leuctres où les Thébains, commandés par Pélopidas & Epaminondas, défont les Lacédémoniens. 370.

3635. Expédition de Pélopidas contre Alexandre Tyran de Phéres. Il paſſe en Macédoine pour terminer les différens qui étoient entre Perdiccas & Ptolémée fils d'Amyntas ſur la couronne. Il en améne Philippe à Thébes pour ôtage. Il eſt tué dans un combat qu'il livre au Tyran de Phéres. 369.

3641. Bataille de Mantinée. Epaminondas y périt après avoir aſſuré la victoire aux Thébains qu'il commandoit. 363.

3642. Les Lacédémoniens envoient Agéſilas au ſecours de Tachos roi d'Egypte contre Artaxerxe. Il ôte la couronne à Tachos, & établit à ſa place Nectanébus. Il meurt en revenant de cette expédition. 362.
Mort d'Artaxerxe Mnémon. OCHUS ſon fils lui ſuccéde.

3644. PHILIPPE monte ſur le trône de Macédoine. Il fait une paix captieuſe avec les Athéniens. 360.

Ici commence l'Histoire de Cappadoce. Je donnerai la Chronologie des Rois qui y ont régné, après celle des Successeurs d'Alexandre. J'y joindrai celle des Parthes, & des Rois de Pont.

3646. Guerre des Alliés contre les Athéniens. Elle dure 358.
trois ans.

Philippe assiége & prend Amphipolis.

3648. Révolte d'Artabaze contre Ochus roi de Perse. 356.

Naissance d'ALEXANDRE le Grand.

3649. Démosthéne paroît pour la premiére fois en public, 355.
& rassure les Athéniens allarmés par les préparatifs de guerre que faisoit le roi de Perse.

Commencement de la guerre sacrée.

3650. Mort de Mausole roi de Carie. 354.

3651. Philippe se rend maître de la ville de Méthone. 353.

3652. ARTÉMISE, veuve de Mausole à qui elle avoit suc- 352.
cédé, se rend maitresse de Rhodes.

Philippe tente inutilement de s'emparer des Thermopyles.

3653. Expédition heureuse d'Ochus contre la Phénicie, 351.
contre Cypre, & ensuite contre l'Egypte.

3654. Nectanébus, le dernier roi qu'ait eu l'Egypte de 350.
race Egyptienne, est obligé de s'enfuir en Ethiopie, d'où il ne revint jamais.

3656. Mort de Platon. 348.

Philippe se rend maître d'Olynthe.

3657. Philippe prend part à la guerre sacrée, en se décla- 347.
rant pour les Thébains contre les Phocéens.

3658. Philippe s'empare des Thermopyles & de la Phocide. 346.
Il se fait mettre au nombre des Amphictyons.

3662. Harangue de Démosthéne sur la Quersonnése en fa- 342.
veur de Diopithe.

3665. Les Athéniens envoient du secours, sous la conduite 339.
de Phocion, aux villes de Perinthe & de Byzance assiégées par Philippe. Ce Prince est obligé d'en lever le siége.

3666. Philippe est déclaré Généralissime des Grecs dans 338.
le Conseil des Amphictyons. Il se rend maître d'Elatée.

A. M. PERSES ET GRECS. A.J.C.

Bataille de Chéronée, où Philippe défait les Athéniens & les Thébains qui s'étoient ligués contre lui.

Ochus roi de Perse est empoisonné par Bagoas son favori. ARSÈS son fils lui succéde. Il ne régne que trois ans.

3667. Philippe se fait déclarer Général des Grecs contre les Perses. La même année il répudie Olympias sa femme. Alexandre son fils la conduit en Epire d'où il passe en Illyrie. 337.

3668. Mort de Philippe. ALEXANDRE son fils, âgé pour lors de 20 ans, lui succéde. 336.

Arsès roi de Perse est assassiné par Bagoas. DARIUS-CODOMAN lui succéde.

3669. Prise & destruction de Thébes par Alexandre. Il se fait déclarer Généralissime des Grecs contre les Perses dans une Diéte convoquée à Corinthe. 335.

3570. Départ d'Alexandre pour la Perse. 334.

Bataille du Granique suivie de la conquête de presque toute l'Asie-Mineure.

3671. Alexandre est attaqué à Tarse d'une maladie dangereuse pour s'être baigné dans le Cydne. Il guérit en peu de jours. 333.

Bataille d'Issus.

3672. Alexandre se rend maître de Tyr après un siége de sept mois. 332.

APELLE l'un des plus fameux Peintres de l'antiquité. ARISTIDE & PROTOGÉNE étoient ses contemporains.

Voyage d'Alexandre à Jérusalem. Il se rend maître de Gaza & bientôt après de toute l'Egypte. Ce fut après cette conquête qu'il alla au temple de Jupiter-Ammon, & à son retour il fit bâtir la ville d'Alexandrie.

3673. Bataille d'Arbelles. Elle est suivie de la prise des villes d'Arbelles, de Babylone, de Suse, & de Persépolis. 331.

3674. Darius est arrêté & chargé de chaînes par Bessus, & bientôt après assassiné. Sa mort met fin à l'empire des Perses qui avoit duré 206 ans, à compter depuis le commencement du grand Cyrus. 330.

Les Lacedémoniens se révoltent contre les Macédoniens. Antipater les défait dans une bataille où Agis leur roi est tué.

A. M.	PERSES ET GRECS.	A.J.C.
	THALESTRIS reine des Amazones vient voir Alexandre à Zadracarte.	
	Philotas & Parménion son pere, soupçonnés d'avoir eu part à une conspiration contre Alexandre, sont mis à mort.	
3674.	Bessus est livré à Alexandre, & peu de tems après renvoié à Ecbatane pour y être fait mourir.	330.
	Alexandre, après avoir soumis les Sogdiens & les Bactriens, bâtit une ville sur l'Iaxarte à laquelle il donne son nom.	
3675.	Ambassade des Scythes vers Alexandre, suivie d'une victoire que ce Prince remporte sur ces peuples.	329.
	LYSIPPE de Sicyone, célébre Sculpteur, fleurissoit à peu près vers ce tems-ci.	
3676.	Alexandre se rend maître du Rocher d'Oxus.	328.
	Clitus est tué par Alexandre dans un repas à Maracande. La mort de Callisthéne arriva bientôt après.	
	Alexandre épouse Roxane fille d'Oxyarte.	
3677.	Entrée d'Alexandre dans les Indes. Il remporte une victoire célébre sur Porus au passage de l'Hydaspe.	327.
3678.	Alexandre, sur les remontrances de son armée, se détermine à revenir sur ses pas.	326.
	Prise de la ville des Oxydraques. Alexandre y court un risque extrême de perdre la vie.	
3679.	Mariage d'Alexandre avec Statira fille aînée de Darius.	325.
	Révolte d'Harpalus qu'Alexandre avoit établi gouverneur de Babylone.	
	Démosthéne est exilé pour avoir reçu des présens, & s'être laissé corrompre par Harpalus.	
3680.	Mort d'Ephestion à Ecbatane.	
	MÉNANDRE, chef & auteur de la nouvelle Comédie, vivoit vers ce tems-ci.	324.
3681.	Alexandre, de retour à Babylone, y meurt âgé de trente-deux ans & huit mois. ARIDÉE, frere naturel de ce Prince, est reconnu pour Roi à sa place. La Régence du Royaume est donnée à Perdiccas.	323.
	Les Généraux partagent entre eux les Provinces. C'est de ce partage qu'on commence à compter les années de l'Empire des Lagides en Egypte.	

Les Athéniens se révoltent, & engagent les peuples de la Gréce à se liguer avec eux. Démosthéne est rappellé de son exil.

3682. ANTIPATER, assiégé dans Lamia par les Athéniens, est forcé de se rendre par capitulation. Bientôt après il s'empare d'Athénes, & y établit garnison. 322.

3683. Mort de Démosthéne. 321.

Convoi d'Alexandre.

PERDICCAS met Euméne en possession de la Cappadoce.

Ligue de Ptolémée, de Cratére, d'Antipater, & d'Antigone contre Perdiccas & Euméne.

Mort de Cratére.

Fin malheureuse de Perdiccas en Egypte. Antipater lui succéde dans la Régence de l'Empire.

3684. EUMÉNE, battu par Antigone, se renferme dans le Château de Nora, où il soutient un siége d'un an. 320.

3685. PTOLÉMÉE se rend maître de Jérusalem. 319.

Mort d'Antipater. POLYSPERCHON lui succéde.

Condamnation & mort de Phocion à Athénes.

CASSANDRE fils d'Antipater s'empare d'Athénes. Il y établit Démétrius de Phalére pour gouverner la République.

3687. Olympias mere d'Alexandre fait mourir Aridée & Eurydice sa femme. Elle est elle-même mise à mort peu de tems après par ordre de Cassandre. 317.

3689. Euméne est livré par ses propres soldats à Antigone, & mis à mort. 315.

3691. ANTIGONE se rend maître de Tyr, après un siége de quinze mois. Démétrius son fils surnommé Poliorcéte commence à paroitre. 313.

3692. ZÉNON établit à Athénes la secte des Stoïciens. 312.

3693. SÉLEUCUS se rend maître de Babylone & des provinces voisines. 311.

C'est à cette expédition de Séleucus contre Babylone, que commence l'ère fameuse des Séleucides, appellée par les Juifs l'Ere des contrats.

Ptolémée se retire en Egypte, & emméne avec lui un grand nombre des habitans de la Phénicie & de la Judée.

Cassandre fait mourir Roxane avec son fils Alexandre.

A.M. PERSES ET GRECS. A.J.C.

3695. Polyſperchon fait mourir Hercule fils d'Alexandre avec ſa mere Bérénice. 309.

3696. Ophellas gouverneur de la Lybie ſe révolte contre Ptolémée. 308.

3698. DÉMÉTRIUS POLIORCÉTE ſe rend maître d'Athénes & y établit le gouvernement Démocratique. Il ſe rend maître auſſi dans la même année de Salamine & de toute l'île de Cypre. 306.

Démétrius de Phalére, qui commandoit à Athénes, ſe retire à Thébes. Les Athéniens renverſent ſes ſtatues & le condannent à mort.

Antigone & ſon fils Démétrius prennent le titre de Roi. Les autres Princes en font autant à leur exemple.

3699. Antigone, pour profiter de la victoire que ſon fils avoit remportée en Cypre, entreprend d'enlever l'Egypte à Ptolémée. Cette expédition ne lui réuſſit pas. 305.

Ptolémée l'Aſtronome fixe le commencement du régne de Ptolémée Roi d'Egypte au 7 Novembre de cette année.

3700. Démétrius Poliorcéte forme le ſiége de Rhodes. Il eſt forcé de le lever un an après. 304.

PROTOGÉNE Peintre célébre étoit dans la ville pendant que Démétrius l'aſſiégeoit.

3701. Les Rhodiens emploient le prix des machines que Démétrius avoit fait ſervir au ſiége de leur ville & dont il leur avoit fait préſent, à faire ce Coloſſe fameux connu ſous le nom de Coloſſe de Rhodes. 303.

Démétrius Poliorcéte eſt déclaré chef de tous les Grecs par les Etats de la Gréce aſſemblés dans l'Iſthme.

3702. Ptolémée, Séleucus, Caſſandre & Lyſimaque ſe liguent contre Antigone & Démétrius ſon fils. 302.

3703. Bataille d'Ipſus où Antigone eſt défait. Elle eſt ſuivie du partage de l'Empire d'Alexandre entre les quatre Princes ligués. 301.

ARCÉSILAS chef de la moienne Académie.

A.M. A.J.C.

Il y a tant de liaison entre les événemens qui arrivérent dans les quatre Empires formés de celui d'Alexandre, qu'il n'est pas possible de les séparer. C'est pourquoi je les rangerai tous dans une seule colonne, conformément au plan que j'ai suivi en les traitant dans le corps de mon Histoire. Je vais auparavant donner une Table qui ne contiendra que les Rois qui ont régné dans chacun de ces Empires.

A.M.	EGYPTE.	SYRIE.	MACED.	THRACE ET BITHYNIE.	A.J.C.
3704.	PTOLÉMÉE SOTER.	SELEUCUS NICATOR.	CASSANDRE	LYSIMAQUE.	300.
3707.			PHILIPPE & ALEXANDRE enfans de Cassandre se disputent le Roiaume, & en jouissent à peu près l'espace de trois ans.		297.
3710.			DÉMÉTRIUS POLIORCÉTE.		294.
3717.			PYRRHUS & LYSIMAQUE.		287.
3719.	PTOLÉMÉE PHILADELPHE.				285.
3723.			SÉLEUCUS NICATOR, très-peu de tems.	Lysimaque est tué dans un combat. Après sa mort ses Etats sont démem-	281.

A. M.	EGYPTE.	SYRIE.	MACED.	THRACE ET BITHYNIE.	A.J.C.
				brés & cessent de composer un seul Roiaume.	
3724.		ANTIOCHUS SOTER.	PTOLÉMÉE CÉRAUNUS. Son frere MÉLÉAGRE régna quelque tems après lui.		280.
3726.			SOSTHÈNE.		278.
3728.			ANTIGONE GONATAS.		276.
3743.		ANTIOCHUS THÉUS.			261.
3758.	PTOLÉMÉE EVERGÉTE.	SÉLEUCUS CALLINICUS.			246.
3762.			DÉMÉTRIUS fils d'Antigone Gonatas.		242.
3772.			ANTIGONE DOZON.		232.
3778.		SÉLEUCUS CÉRAUNUS.			226.
3781.		ANTIOCHUS LE GRAND.			223.
3783.	PTOLÉMÉE PHILOPATOR.				221.
3784.			PHILIPPE.		220.
3800.	PTOLÉMÉE EPIPHANE.				204.
3817.		SÉLEUCUS PHILOPATOR.			187.

A.M.	EGYPTE.	SYRIE.	MACÉDOINE.	A.J.C.
3824.	PTOLÉMÉE. PHILOMÉTOR.			180.
3825.			PERSÉE dernier Roi de Macédoine.	179.
3829.		ANTIOCHUS ÉPIPHANE.		175
3840.		ANTIOCHUS EUPATOR.		164.
3842.		DÉMÉTRIUS SOTER.		162.
3854.		ALEXANDRE BALA.		150.
3859.	PTOLÉMÉE PHYSCON.	DÉMÉTRIUS NICATOR.		145.
3860.		ANTIOCHUS THÉUS fils de Bala, s'empare d'une partie de la Syrie. TRYPHON en fait autant peu de tems après.		144.
3864.		ANTIOCHUS SYDÉTE fait mourir Tryphon & régne à sa place.		140.
3877.		ZÉBINA succéde à Démétrius Nicator.		127.
3880.		SÉLEUCUS fils de Nicator. ANTIOCHUS GRYPUS.		124.
3887.	PTOLÉMÉE LATHYRE.			117.
3890.		ANTIOCHUS LE CYZICENIEN partage le Roiaume avec Grypus.		114.

A.M.	EGYPTE.	SYRIE.	A.J.C.
3897.	ALEXANDRE I. frere de Lathyre.		107.
3907.		SÉLEUCUS fils de Grypus.	97.
3911.		ANTIOCHUS EUSÉBE.	93.
3912.		ANTIOCHUS, second fils de Grypus.	92.
3913.		PHILIPPE, troisiéme fils de Grypus.	91.
3914.		DÉMÉTRIUS EUCHÉRE, quatriéme fils de Grypus.	90.
3919.		ANTIOCHUS DIONYSUS, cinquiéme fils de Grypus. Les quatre derniers Rois qui viennent d'être nommés régnérent successivement avec Eusébe.	85.
3921.		TIGRANE pendant quatorze ans.	83.
3923.	ALEXANDRE II, fils d'Alexandre I.		81.
3935.		ANTIOCHUS L'ASIATIQUE.	69.
3939.	PTOLÉMÉE AULÉTE.		65.
3946.	BÉRÉNICE l'aînée des filles d'Auléte régne pendant quelque tems à la place de son pere, après lequel ce Prince est rétabli.		58.
3953.	CLÉOPATRE régne d'abord avec son frere aîné, ensuite avec Ptolémée son jeune frere, & enfin seule.		51.

A.M. SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. A.J.C.

3704. SÉLEUCUS Roi de Syrie fait bâtir Antioche. 300.
Athénes refuse de recevoir Démétrius Poliorcéte.

3707. Mort de Cassandre Roi de Macédoine. PHILIPPE son fils lui succéde. Son régne ne dure pas un an. Il a pour successeur ALEXANDRE son frere. A peu près vers ce tems-ci PYRRHUS Roi d'Epire épousa Antigone de la maison de Ptolémée, & rentra dans ses Etats, dont il avoit été chassé par les Molosses. 297.

3709. DÉMÉTRIUS POLIORCÉTE reprend Athénes. Presque dans le même tems, Lysimaque & Ptolémée lui enlevent tout ce qu'il possédoit. 295.

3710. Démétrius fait mourir Alexandre Roi de Macédoine, qui l'avoit appellé à son secours, & s'empare de ses Etats où il régne pendant 7 ans. 294.

3711. Fondation de la ville de Séleucie par Sélencus. 293.

3717. Pyrrhus & Lysimaque enlevent la Macédoine à Démétrius. Celui-ci finit sa vie misérablement l'année suivante dans une prison. 287.

3719. PTOLÉMÉE SOTER, Roi d'Egypte, céde l'Empire à son fils PTOLÉMÉE PHILADELPHE. 285

Fondation du Roiaume de Pergame par PHILÉTÉRE.

3721. Démétrius de Phalére, enfermé dans un fort par ordre de Philadelphe, s'y donne la mort. 283.

3722. Séleucus Nicator, Roi de Syrie, déclare la guerre à Lysimaque, Roi de Macédoine. 282.

3723. Lysimaque est tué dans une bataille qui se donne en Phrygie. Séleucus va en Macédoine pour prendre possession du Roiaume. Il y est assassiné par Céraunus. ANTIOCHUS SOTER son fils lui succéde dans le Roiaume de Syrie. 281.

3724. CÉRAUNUS, pour s'assurer le Roiaume de Macédoine, fait mourir les deux enfans qu'Arsinoé avoit eus de Séleucus, & la relégue elle-même dans la Samothrace. 280.

La République des Achéens reprend son ancienne forme qu'elle avoit perdue sous Philippe & sous Alexandre.

Pyrrhus, Roi d'Epire, appellé par les Tarentins, passe en Italie pour faire la guerre aux Romains. Il donne un premier combat auprès d'Héraclée, où il a tout l'avantage. Il l'eut encore dans un second qui se donna l'année suivante.

A.M. SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. A.J.C.

3725. Irruption des Gaulois dans la Macédoine. Céraunus 279.
leur livre un combat dans lequel il périt. MÉLÉAGRE son frere lui succéde.

3726. Pyrrhus abandonne l'Italie, & passe dans la Sicile, 278.
dont il fait la conquête.

SOSTHÉNE chasse les Gaulois de la Macédoine. Il est établi Roi. Son régne dure deux ans.

Tentative des Gaulois contre le temple de Delphes.

3727. Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte, fait traduire 277.
en Grec les Livres Saints.

3728. Mort de Sosthéne. ANTIGONE GONATAS, fils de Po- 276.
liorcéte, qui régnoit depuis dix ans en Gréce, s'établit Roi de Macédoine à sa place. La possession lui en est contestée par Antiochus Roi de Syrie. Leur différend se termine par le mariage d'Antigone avec Phila, fille de Stratonice & de Séleucus.

3729. Antiochus défait les Gaulois dans une bataille san- 275.
glante qu'il leur livre, & délivre le pays de leur oppression. Cette victoire lui mérite le titre de Soter.

3730. Pyrrhus retourne en Italie, & y est vaincu par les 274.
Romains. Il passe en Macédoine où il attaque & défait Antigone.

Ptolémée Philadelphe, touché de la réputation des Romains, leur envoie une Ambassade, pour leur demander leur amitié.

3732. Pyrrhus entreprend le siége de Lacédémone: il ne 272.
peut s'en rendre maître. Il est tué au siége d'Argos l'année d'ensuite.

3736. Antigone Gonatas se rend maître d'Athénes qui s'é- 268.
toit liguée avec les Lacédémoniens contre lui.

3739. ABANTIDAS s'établit Tyran de Sicyone après avoir fait mourir CLINIAS qui en avoit le Gouvernement.

MAGAS, Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, se révolte contre Ptolémée Philadelphe.

3741. Mort de Philérére, Roi & fondateur de Pergame. 263.
EUMENE son neveu lui succéde.

3743. Antiochus Soter, Roi de Syrie, fait proclamer Roi 261.
son fils ANTIOCHUS. Sa mort arrive peu de tems après.

BEROSE, Historien de Babylone, vivoit vers ce tems-ci.

A.M. SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. A.J.C.

3746. Accommodement entre Magas & Ptolémée Philadelphe. 258.

3749. Guerre entre Antiochus Roi de Syrie & Ptolémée Philadelphe. 255.

3752. ARATUS, fils de Clinias, délivre Sicyone de la Tyrannie, & l'unit à la Ligue des Achéens. Il est fait Général des Achéens. 252.

3754. ARSACE se révolte contre Agathocle Gouverneur pour Antiochus du pays des Parthes. Cette révolte donne lieu au commencement de l'Empire des Parthes. A peu près dans le même tems, THÉODORE, Gouverneur de la Bactriane, se révolte, & se fait déclarer Roi de cette Province. 250.

3755. Traité de paix entre Antiochus & Ptolémée Philadelphe, qui met fin à la guerre. Par une des conditions de ce Traité; Antiochus répudie Laodice & épouse Bérénice fille de Ptolémée. 249.

3756. AGIS Roi de Sparte entreprend de faire revivre les anciens établissemens de Lycurgue. Léonide son Collégue est déposé pour n'avoir pas voulu y consentir. Cléombrote son gendre est mis à sa place. 248.

3757. Mort de Ptolémée Philadelphe Roi d'Egypte. PTOLÉMÉE EVERGÉTE son fils lui succéde. 247.

APOLLONE de Rhodes auteur du poëme sur l'expédition des Argonautes.

3758. Antiochus, surnommé Théus Roi de Syrie, est empoisonné par sa femme Laodice. Elle fait ensuite déclarer Roi SÉLEUCUS CALLINICUS son fils. 246.

Bérénice & un fils qu'elle avoit eu d'Antiochus sont assassinés par Laodice.

Ptolémée Evergéte frere de Bérénice entreprend de venger sa mort. Il se rend maître d'une grande partie de la Syrie.

3760. Les villes de Smyrne & de Magnésie forment entr'elles une Ligue pour secourir le Roi de Syrie contre Ptolémée Evergéte. 244.

Aratus se rend maître de la Citadelle de Corinthe.

LÉONIDE est rétabli à Sparte, Cléombrote envoié en exil, & Agis mis à mort.

3762. Mort d'Antigone Gonatas Roi de Macédoine. DÉMÉTRIUS son fils lui succéde. 242.

Séleucus, Roi de Syrie, entre en guerre avec ANTIOCHUS HIÉRAX son frere. Ce dernier a l'avantage

dans un combat qui se donne près d'Ancyre en Galatie.

3763. Mort d'Euméne Roi de Pergame. ATTALE son cousin germain lui succéde. 241.

Théodore, Roi de Bactrie, laisse en mourant son Roiaume à son fils de même nom.

3765. ERATOSTHÉNE le Cyrénien est fait Bibliothécaire de Ptolémée Evergéte. 239.

3771. JOSEPH, neveu du Grand Prêtre ONIAS, est envoié en Ambassade auprès de Ptolémée Evergéte. 233.

3772. Mort de Démétrius, Roi de Macédoine. ANTIGONE, tuteur de Philippe fils de Démétrius, lui succéde. 232.

POLYCLÉTE de Sicyone fameux Sculpteur.

3774. Séleucus Roi de Syrie est battu & fait prisonnier par Arsace Roi des Parthes. 230.

3776. CLÉOMÉNE Roi de Sparte remporte une grande victoire contre les Achéens & contre Aratus. 228.

3778. Séleucus Callinicus Roi de Syrie meurt chez les Parthes d'une chute de cheval. SÉLEUCUS CÉRAUNUS son fils aîné lui succéde. 226.

Antiochus Hiérax est assassiné par des voleurs en sortant de l'Egypte.

Aratus défait Aristippe Tyran d'Argos. Il engage Lysiade Tyran de Mégalopolis à déposer sa Tyrannie, & à faire entrer sa ville dans la Ligue des Achéens.

3779. Les Romains envoient une célébre Ambassade en Gréce pour y faire part du Traité qu'ils venoient de conclure avec les Illyriens. Les Corinthiens déclarent par un Décret public qu'ils seront admis à la célébration des Jeux Isthmiques. Les Athéniens leur accordent aussi le droit de Bourgeoisie à Athénes. 225.

Antigone Roi de Macédoine est appellé par l'intrigue d'Aratus au secours des Achéens contre les Lacédémoniens.

3781. Cléoméne Roi de Sparte se rend maître de Mégalopolis. 223.

Bataille de Sélasie, suivie de la prise de Sparte par Antigone.

Mort de Séleucus Céranus Roi de Syrie. ANTIOCHUS, surnommé LE GRAND son frere lui succéde.

A.M. **SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.** **A.J.C.**

3782. Le Colosse de Rhodes est renversé par un grand 222.
tremblement de terre.

3783. Mort de Ptolémée Evergéte Roi d'Egypte. PTOLÉMÉE PHILOPATOR lui succéde. 221.

Les Etoliens remportent une grande victoire à Caphyes sur les Achéens.

3784. Antiochus soumet Molon & Alexandre qui s'étoient 220.
révoltés depuis deux ans, le premier dans la Médie, & le second dans la Perse.

Mort d'Antigone Roi de Macédoine. PHILIPPE fils de Démétrius lui succéde.

Cléoméne Roi de Sparte meurt en Egypte. Les Lacédémoniens nomment en sa place Agésipolis & Lycurgue.

Guerre des Alliés en faveur des Achéens contre les Etoliens.

3785. HERMIAS, premier Ministre d'Antiochus, est mis à 219.
mort par ordre de ce Prince.

3787. Bataille de Raphia entre Ptolémée Roi d'Egypte, & 217.
Antiochus Roi de Syrie.

Traité de paix entre Philippe Roi de Macédoine & les Achéens d'une part, & les Etoliens de l'autre, qui met fin à la guerre des Alliés.

3788. Antiochus assiége dans Sardes Achéus qui s'étoit ré- 216.
volté, & après un siége de deux ans, il lui est livré par la trahison d'un Crétois.

Alliance d'Annibal avec Philippe Roi de Macédoine.

3789. Philippe reçoit un échec considérable de la part des 215.
Romains au siége d'Apollonie.

3790. CARNÉADE, chef de la nouvelle Académie. 214.

3792. Antiochus entreprend de réduire les Provinces qui 212
avoient secoué le joug de l'Empire de Syrie, & il en vient à bout dans l'espace de sept ans.

3793. Alliance des Etoliens avec les Romains. Atale Roi 211.
de Pergame y entre. Les Lacédémoniens y entrent aussi peu de tems après.

3756. Combat célébre entre Philippe Roi de Macédoine, 208.
& les Etoliens auprès d'Elis. PHILOPÉMEN s'y distingue.

3798. Bataille de Mantinée où Philopémen défait MACHA- 206.
NIDAS, Tyran de Sparte qui y périt. NABIS est mis à sa place.

A. M. SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. A.J.C.

3800. Traité de paix entre Philippe & les Romains. Tous les Alliés de part & d'autre y sont compris. 204.

On raporte à cette année la naissance de POLYBE.

Mort de Ptolémée Philopator Roi d'Egypte. PTOLÉMÉE EPIPHANE, âgé seulement alors de cinq ans, lui succéde.

3801. Ligue formée entre Philippe Roi de Macédoine & Antiochus Roi de Syrie contre le jeune Roi d'Egypte. 203.

3802. Philippe Roi de Macédoine est battu par les Rhodiens dans un combat naval qui se donne à la hauteur de l'île de Chio. Il paroit que c'est à l'année suivante qu'on doit raporter le traitement cruel que ce Prince fit souffrir aux Cianiens. 202.

3803. Philippe assiége & prend Abyde. 201.

3804. Les Romains déclarent la guerre à Philippe. P. Sulpitius en est chargé. Il gagne une victoire considérable auprès du Bourg d'Octolophe en Macédoine. 200.

3805. Villicus succéde à Sulpitius dans la conduite de la guerre contre Philippe. L'année suivante Flamininus est envoïé à la place de Villicus. 199.

3806. Antiochus Roi de Syrie soumet la Palestine & la Célé-Syrie. 198.

Les Achéens se déclarent pour les Romains contre Philippe.

3807. Entrevûe de Philippe & du Consul Flamininus. 197.

Nabis Roi de Sparte prend parti pour les Romains. Les Beotiens en font autant.

Mort d'Attale Roi de Pergame. EUMÉNE lui succéde.

Bataille de Cynoscéphales où les Romains remportent une victoire complette sur Philippe.

3808. Traité de paix entre Philippe & les Romains qui met fin à la guerre. 196.

Ambassade des Romains vers Antiochus le Grand, pour s'assurer si les plaintes qu'on avoit portées contre lui étoient fondées.

Conspiration de Scopas Etolien contre Ptolémée Epiphane découverte & punie.

3809. Flamininus fait la guerre à Nabis, Tyran de Sparte. 195.

3813. Philopémen remporte un avantage considérable sur Nabis auprès de Sparte. 191.

Les Etoliens forment la résolution de s'emparer, par ruse & par trahison, de Démétriade, Chalcis, & Lacédémone.

A.M. SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. A.J.C.

3813. Nabis est tué. Philopémen fait entrer Lacédémone dans la Ligue des Achéens. 191.

Antiochus passe en Gréce, pour porter du secours aux Etoliens. Les Romains lui déclarent la guerre, & bientôt après le battent auprès des Thermopyles.

3814. Bataille de Magnésie, suivie d'un Traité de paix, qui met fin à la guerre entre les Romains & Antiochus, qui duroit environ depuis deux ans. 190.

Ce fut à peu près vers ce tems-ci que naquit le Philosophe PANÉTIUS.

3815. Le Consul Fulvius force les Etoliens à se soumettre aux Romains. Manlius son Collégue soumet presque dans le même tems les Gaulois d'Asie. 189.

C'est à cette année, qu'on doit raporter le traitement cruel que les Bannis de Sparte, soutenus par Philopémen, exercérent contre les Spartiates.

3817. Antiochus le Grand, Roi de Syrie, est tué dans le Temple de Jupiter Bélus, dans lequel il étoit entré pour le piller. SÉLEUCUS PHILOPATOR lui succéde. 187.

3821. Philopémen est pris devant Messéne par Dinocrate, & mis à mort. 183.

3823. Démétrius, fils de Philippe Roi de Macédoine, injustement accusé par son frere Persée, est mis à mort par ordre de son pere. 181.

3824. Mort de Ptolemée Epiphane Roi d'Egypte. PTOLÉMÉE PHILOPATOR lui succéde. 180.

3825. Mort de Philippe Roi de Macédoine. PERSÉE son fils lui succéde. 179.

3829. Séleucus Philopator Roi de Syrie est empoisonné par Héliodore, qu'il avoit envoyé peu auparavant à Jérusalem pour s'en rendre maître. Il a pour successeur ANTIOCHUS EPIPHANE. 175.

3830. Antiochus Epiphane fait déposer Onias Grand-Prêtre de Jérusalem, & met Jason à sa place. 174.

3833. Guerre entre Antiochus & Ptolémée Philométor. 171.

Les Romains déclarent la guerre à Persée. Ce Prince a quelque avantage dans un premier combat qui se donne auprès du fleuve Pénée.

3834. Antiochus Epiphane se rend maître de toute l'Egypte. Il marche ensuite vers Jérusalem, & y exerce des cruautés inouies. 170.

3835. Les Alexandrins, à la place de Philométor qui étoit 169.

tombé entre les mains d'Antiochus, font Roi PTOLÉMÉE EVERGÉTE son frere cadet.

La même année Philométor est relâché & s'unit avec son frere. Cette réunion engage Antiochus à recommencer la guerre.

3836 Paul-Emile est chargé de la guerre de Macédoine contre Persée. Il remporte sur ce Prince une célébre victoire auprès de Pydna, qui met fin au Roiaume de Macédoine. Ce ne fut pourtant que 20 ans après qu'il fut réduit en Province Romaine. 168.

Le Préteur Anicius soumet l'Illyrie en 30 jours.

Popillius, un des Ambassadeurs que les Romains avoient envoié en Egypte, oblige Antiochus d'en sortir & de s'accommoder avec ses deux freres.

Antiochus, outré de ce qui lui étoit arrivé en Egypte, tourne sa colére contre les Juifs, & envoie Apollonius à Jérusalem.

La même année, il donne une Ordonnance pour obliger tous les Peuples d'abandonner leur religion, afin de se conformer à la sienne. Cette Loi est la source d'une cruelle persécution chez les Juifs. 167.

3837. Antiochus va en personne à Jérusalem pour y faire exécuter ses ordres. C'est alors qu'arriva le martyre des Maccabées & la mort d'Eléazar.

Paul-Emile abandonne au pillage les villes d'Epire, pour avoir pris le parti de Persée. Les Achéens, soupçonnés de l'avoir favorisé, vont à Rome pour rendre compte de leur conduite. Le Sénat les relégue dans différentes bourgades de l'Italie, d'où ils ne reviennent qu'après 17 ans. Polybe étoit de ceux qui allérent à Rome.

3838. PRUSIAS Roi de Bithynie va à Rome. Euméne Roi de Pergame ne peut obtenir d'y entrer. 166.

Mort de Mathathias. JUDAS son fils lui succéde, & remporte plusieurs victoires sur les Généraux d'Antiochus.

3840. Antiochus Epiphane est repoussé de devant Elymaïde dont il se proposoit de piller le Temple. Il marche vers la Judée dans le dessein d'exterminer tous les Juifs. La main de Dieu le frappe en chemin, & il meurt au milieu des plus cruelles douleurs. ANTIOCHUS EUPATOR son fils lui succéde. 164.

3841. Antiochus Eupator marche contre Jérusalem. Peu 163.

de tems après, il est obligé de repasser en Syrie, pour en chasser Philippe d'Antioche, qui s'étoit rendu maître de sa capitale.

3842. Brouilleries entre Philométor Roi d'Egypte & Physcon son frere, qui ne se terminent qu'au bout de cinq ans. 162.

Octavius, Ambassadeur pour les Romains en Syrie y est assassiné.

DÉMÉTRIUS SOTER, fils de Séleucus Philopator, s'échape de Rome où il étoit retenu, se rend en Syrie, où il fait mourir Antiochus Eupator, & s'empare du Trône.

3843. Mort de Judas Maccabée. 161.

3844. Démétrius est reconnu par les Romains pour Roi de Syrie. 160.

3845. Mort d'Euméne Roi de Pergame. ATTALE PHILOMÉTOR lui succéde. 159.

3848. Guerre entre Attale & Prusias. 156.

3851. ALEXANDRE BALA se donne pour le fils d'Antiochus Epiphane, & veut en cette qualité se faire reconnoitre Roi de Syrie. 153.

3852. ANDRISCUS d'Adramyrte prend la qualité de fils de Persée, & entreprend de se faire déclarer Roi de Macédoine. Il est vaincu, pris, & envoié à Rome par Métellus. 152.

3854. Démétrius Soter est tué dans une bataille qui se donne entre lui & Alexandre Bala. Sa mort laisse ce dernier maître de l'Empire de Syrie. 150.

3856. La Macédoine est réduite en Province de l'Empire Romain. 148.

3857. Troubles dans l'Achaïe entretenus par Diæus & Critolaüs. Les Commissaires que les Romains y envoient, sont maltraités. 147.

3858. Métellus passe dans l'Achaïe, & y remporte divers avantages sur les Achéens. Mummius lui succéde, & après une grande bataille auprès de Leucopetra, il se rend maître de Corinthe & la ruine entiérement. 146.

La Gréce est réduite en Province Romaine sous le nom de Province d'Achaïe.

La suite de l'Histoire des Rois de Syrie est fort embrouillée. C'est pourquoi je la séparerai de celle des Egyptiens pour en achever la chronologie.

SYRIE.

A. M.			A.J.C.
3859.	DÉMÉTRIUS NICATOR fils de Démétrius Soter défait Alexandre Bala, & monte sur le Trône.		145.
3860.		ANTIOCHUS surnommé THÉUS, fils de Bala, soutenu par Tryphon se rend maître d'une partie du Roiaume. TRYPHON se rend maître de Jonathas & le fait mourir à Ptolémaïde. L'année suivante, il fait mourir son pupille Antiochus, & s'empare du Roiaume de Syrie.	144.
3863.	Démétrius marche contre les Parthes. Après quelques légers avantages il est fait prisonnier.		141.
3864.		ANTIOCHUS SIDÉTE, le second des enfans de Démétrius Soter, épouse Cléopatre, femme de son frere Démétrius Nicator, & après avoir fait mourir Tryphon, il est lui-même déclaré Roi.	140.

A. M. EGYPTE. A. J. C.

3859. Mort de Ptolémée Philométor. PTOLÉMÉE PHYSCON son frere lui succéde. 145.

3866. Mort d'Attale Roi de Pergame. ATTALE son neveu, surnommé PHILOMÉTOR, lui succéde. Il régne pendant 5 ans. 138.

A. M.	SYRIE.		A.J.C.
3869.		Antiochus Sidéte assiége Jean Hyrcan dans Jérusalem, & reçoit la ville à capitulation.	135.
3873.		Antiochus marche contre les Parthes, & remporte sur eux plusieurs avantages. Ils renvoiérent Démétrius l'année suivante.	131.
3874.	Démétrius Nicator régne de nouveau en Syrie.		130.
3877.	Démétrius est tué par ALEXANDRE ZÉBINA qui prend sa place & se fait reconnoitre Roi de Syrie.		127.
3880.	SÉLEUCUS V, fils aîné de Démétrius Nicator, est déclaré Roi, & bientôt après tué par Cléopatre. ANTIOCHUS GRYPUS lui succéde.		124.
3881.		Zébina est vaincu par Grypus, & meurt peu de tems après.	122.

A. M.	EGYPTE.	A. J.C.
3868.	Les cruautés que Physcon exerce à Alexandrie obligent la plupart des habitans de sortir de la Ville.	136.
3871.	Attale Philométor, Roi de Pergame, fait en mourant le peuple Romain héritier de ses Etats. ANDRONIC s'en saisit.	133.
3874.	Le Consul Perpenna défait Andronic, & l'envoie à Rome. Le roiaume de Pergame est réduit l'année suivante en province Romaine par Manius Aquilius.	130.
	Physcon chasse Cléopatre sa premiére femme, & épouse sa fille du même nom. Bientôt après il est obligé de s'enfuir, & les Alexandrins donnent le Gouvernement à Cléopatre qu'il avoit répudiée.	
3877.	Physcon remonte sur le tróne d'Egypte.	127.
3882.	Physcon donne sa fille en mariage à Grypus Roi de Syrie.	122.

A. M.	SYRIE.		A.J.C.
3884.	Cléopatre veut empoisonner Grypus, & est elle-même empoisonnée.		120.
3890.		ANTIOCHUS LE CYZICÉNIEN, fils de Cléopatre & d'Antiochus Sidéte, prend les armes contre Grypus. Il a d'abord du dessous. Mais 2 ans après il mit son frere dans la nécessité de partager avec lui le roiaume de Syrie.	114.
3907.	Mort de Gripus. SÉLEUCUS son fils lui succéde.		97.
3910.		Antiochus le Cyzicénien est vaincu & mis à mort.	94.
3911.	Séleucus est défait par Eusébe, & brulé dans Mopsuestie.	ANTIOCHUS EUSÉBE, fils du Cyzicénien, se fait déclarer Roi. Il épouse Séléne veuve de Grypus.	93.

A. M. EGYPTE. A.J.C.

3887. Mort de Physcon. PTOLÉMÉE LATHYRE lui succéde. Cléopatre sa mere l'oblige à répudier Cléopatre sa sœur aînée, & à épouser Séléne sa sœur cadette. 117.

3891. Cléopatre Reine d'Egypte, donne le roiaume de Cypre à Alexandre son fils cadet. 113.

3897. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte, & lui substitue ALEXANDRE son frere. 107.

3901. Victoire signalée de Lathyre sur Alexandre Roi des Juifs. La bataille se donne sur les bords du Jourdain. 103.

3900. Cléopatre force Lathyre à lever le siége de devant Ptolémaïde, & se rend elle-même maîtresse de cette Ville. 104.

3903. Cléopatre ôte sa fille Séléne à Lathyre, & la fait épouser à Antiochus le Cyzicénien. 101.

A.M.	SYRIE.		A.J.C.
3912.	ANTIOCHUS, frere de Séleucus & second fils de Grypus, prend le diadéme. Il est défait presque aussi-tôt après par Eusébe, & se noie dans l'Oronte.		92.
3913.	PHILIPPE son frere, troisiéme fils de Grypus, lui succéde.		91.
3914.	DÉMÉTRIUS EUCHÉRE, quatriéme fils de Grypus, est établi Roi à Damas par le secours de Lathyre.		90.
3916.		Eusébe vaincu par Philippe & Démétrius, se retire chez les Parthes, qui le rétablirent sur le trône 2 ans après.	88.
3919.	Démétrius aiant été pris par les Parthes, ANTIOCHUS DIONYSIUS, cinquiéme fils de Grypus, est établi sur le trône de Damas, & est tué l'année suivante.		85.
3921.	Les Syriens, fatigués de tant de changemens, choisissent pour Roi TIGRANE Roi d'Arménie. Il régne 14 ans par un Vice-Roi.	Eusébe se réfugie en Cilicie, où il demeure caché.	83.

A. M. EGYPTE. A. J. C.

3915. Alexandre tue sa mere Cléopatre. 89.

3916. Alexandre est chassé & meurt peu de tems après. 88.
Lathyre est rappellé.

3922. Lathyre ruine Thébes d'Egypte, où s'étoient réfugiés des rebelles qu'il avoit défaits auparavant dans un grand combat. 82.

3923. Mort de Lathyre. ALEXANDRE II, fils d'Alexandre I, protégé par Sylla, est nommé Roi. 81.

SYRIE.

A. M.			A. J. C.
3935.	Tigrane rappelle Magdale qu'il avoit établi Vice-Roi de Syrie.	ANTIOCHHUS L'ASIATIQUE prend possession de quelques endroits de la Syrie, & y régne pendant 4 ans.	69.
3939.		Pompée dépouille Antiochus l'Asiatique de ses Etats, & réduit la Syrie en province Romaine.	65.

A. M. EGYPTE. A.J.C.

3928.5 Mort de Nicoméde Roi de Bithynnie. Son rôiaume est réduit en province Romaine. La Cyrénaïque le devient aussi la même année. 76.

3939. Alexandre est chassé de l'Egypte. PTOLÉMÉE AULÉTE, bâtard de Lathyre, est mis à sa place. 65.

3946. Les Romains déposent Ptolémée Roi de Cypre & s'emparent de l'Ile. Caton est chargé de cette expédition. 58.

Ptolémée Auléte est obligé de s'enfuir de l'Egypte. On déclare Reine à sa place l'aînée de ses trois filles nommée Bérénice.

3949. Gabinus & Antoine rétablissent Auléte dans la possession entiére de ses Etats. 55.

3953. Mort de Ptolémée Auléte. Il donne en mourant ses Etats à l'aîné de ses fils & à l'aînée de ses filles, qui étoit la fameuse Cléopatre. 51.

3956. Pothin & Achillas, tuteurs du jeune Roi, ôtent à Cléopatre la part qu'elle avoit dans le gouvernement, & la chassent de l'Egypte. 48.

3957. Mort du Roi d'Egypte. César met sur le trône CLÉOPATRE avec PTOLÉMÉE son jeune frere. 47.

3961. Cléopatre empoisonne son frere lorsqu'elle le voit arrivé à l'âge où les Loix lui permettoient de prendre part à l'autorité souveraine. Elle se déclare ensuite pour les Triumvirs Romains. 43.

Cléopatre va trouver Antoine à Tarse en Cilicie. Elle se rend maitresse de son esprit, & l'améne avec elle à Alexandrie. 41.

3971. Antoine se rend maître de l'Arménie. Il en présente le Roi à Cléopatre. Couronnement de Cléopatre & de tous ses enfans. 33.

Rupture entre César & Antoine. Cléopatre accompagne ce dernier, qui répudie Octavie à Athénes.

3973. Cléopatre prend la fuite à la Bataille d'Actium. Elle est suivie par Antoine, qui abandonne ainsi la victoire à César. 31.

3974. Antoine meurt entre les bras de Cléopatre. 30.

César se rend maître d'Alexandrie. Cléopatre se donne la mort. L'Egypte est réduite en province Romaine.

A.M.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3644.	ARIARATHE I fut le premier Roi de Cappadoce. Il régna conjointement avec son frere Holopherne.		360.
3668.	ARIARATHE II fils du premier. Il fut dépouillé de ses Etats par Perdiccas, qui mit à sa place Euméne.		336.
3689.	ARIARATHE III monte sur le trône de Cappadoce après la mort de Perdiccas & d'Euméne.		315.
3720.	ARIAMNES. ARIARATHE IV.		284.
3754.		ARSACE I fondateur du roiaume des Parthes. ARSACE II frere du premier. PRIAPATIUS. PHRAATE I.	250.
3814.	ARIARATHE V.		190.

A. M. LE PONT. A.J.C.

3490. Le roiaume de Pont fut fondé par Darius fils 514.
d'Hystaspe en l'an 3490. ARTABAZE en fut le premier Roi. Ceux qui y régnérent depuis jusqu'à Mithridate I, sont peu connus.

3600. MITHRIDATE I. On le regarde communément 404.
comme le fondateur du roiaume de Pont.

3638. ARIOBARZANE. Son régne dure 26 ans. 366.

3667. MITHRIDATE II. Il régne 33 ans. 337.

3702. MITHRIDATE III. 36 ans. Le régne des trois Rois 302.
qui lui succédérent dura environ 100 ans. Le dernier de ces trois fut MITHRIDATE IV, bisaïeul de Mithridate le Grand.

3819. PHARNACE fils de Mithridate IV. 185.

A. M.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3840.		MITHRIDATE I.	164.
3842.	ARIARATHE VI, surnommé Philopator.		162.
3873.		PHRAATE II.	131.
3875.	ARIARATHE VII.	ARTABANE. Après un régne très-court il a pour successeur MITHRIDATE II, qui régna pendant 40 ans.	129.
3913.	ARIARATHE VIII. Mithridate Roi de Pont le fit mourir, & établit son fils à sa place. Peu de tems après, ARIARATHE IX enleva la Cappadoce au fils de Mithridate, qui y fut rétabli presque aussitôt après son pere.		91.
3914.	Sylla passe en Cappadoce, en chasse le fils de Mithridate, & établit ARIOBARZANE I.		90.
3915.	Tigrane Roi d'Arménie chasse de la Cappadoce Ariobarzane, & y établit le fils de Mithridate.		87.
		MNASCHIRES, & après lui SINATROCÈS. Le régne de ces deux Princes dure environ 20 ans.	

A. M. LE PONT. A.J.C.

MITHRIDATE V, surnommé Evergétes

3881. MITHRIDATE VI, surnommé le Grand. 123

3913. Mithridate s'empare de la Cappadoce, & y fait régner son fils. 91.

3915. Commencement de la premiére guerre de Mithridate contre les Romains. 89.

3916. Mithridate fait égorger dans un même jour tous les Romains qui se trouvent dans l'Asie-Mineure. 88.

ARCHÉLAÜS, l'un des Généraux de Mithridate, s'empare d'Athénes & de la plupart des autres villes de la Gréce.

3926. Sylla oblige Mithridate à restituer la Cappadoce à Ariobarzane. Tigrane la lui enléve encore une fois. Après la guerre de Mithridate, Pompée rétablit Ariobarzane. Son régne, avec celui de son fils, qui fut très-court, dura jusques vers l'an 3953. 78.

3935. PHRAATE III, qui se fait surnommer Dieu. 69.

A.M. — LE PONT. — A.J.C.

3917. Sylla est chargé de la guerre contre Mithridate. Il reprend Athénes après un long siége. 87.

3918. Victoire de Sylla sur les Généraux de Mithridate auprès de Chéronée. Peu de tems après il en remporta une seconde à Orchoméne. 86.

3920. Traité de paix entre Mithridate & Sylla, qui met fin à la guerre. 84.

3921. Mithridate fait mourir son fils.

Seconde guerre de Mithridate contre les Romains. Elle dure un peu moins de trois ans. 83.

3928. Mithridate fait alliance avec Sertorius. 76.

3929. Commencement de la troisiéme guerre de Mithridate contre les Romains. Luculle & Cotta sont mis à la tête de l'armée Romaine. 75.

3930. Cotta est battu par terre & par mer, & forcé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine. Sylla vient l'y secourir. 74.

3931. Mithridate forme le siége de Cyzique. Luculle l'oblige de l'abandonner au bout de deux ans, le poursuit & le bat auprès du Granique. 73.

3933. Défaite de Mithridate dans les plaines de Cébires. Il se retire chez Tigrane. 71.

3934. Luculle déclare la guerre à Tigrane, & bientôt après le défait & se rend maître de Tigranocerte, capitale de l'Arménie. 70.

3936. Luculle défait Tigrane & Mithridate joints ensemble auprès de la riviére d'Arsamia. 68.

3937. Mithridate recouvre tous ses Etats à la faveur de la mésintelligence qui se met dans l'armée Romaine. 67.

A.M.	CAPPADOCE.	LES PARTHES.	A.J.C.
3948.		MITHRIDATE l'aîné des enfans de Phraate.	56.
3950.		ORODE. Expédition malheureuse de Crassus contre les Parthes.	54.
3953.	ARIOBARZANE III. Cassius le fit mourir.		51.
3962.	ARIARATHE X.		42.
		VENTIDIUS Général des Romains, remporte sur les Parthes une victoire qui répare l'affront que sa nation avoit souffert à la bataille de Carres.	
3973.	MARC-ANTOINE chasse Ariarathe de la Cappadoce, & établit à sa place Archélaüs. A la mort de ce Prince, qui arriva l'an du monde 4022, la Cappadoce fut réduite en province Romaine.		31.

A. M. LE PONT. A.J.C.

3938. Pompée est donné pour successeur à Luculle. Il remporte plusieurs avantages sur Mithridate, & l'oblige à prendre la fuite. 66.

Tigrane vient se rendre à Pompée.

3939. Pompée se rend maître de Caïne, où étoient renfermés les trésors de Mithridate. 65.

Mort de Mithridate. PHARNACE son fils, que l'armée avoit élu Roi, soumet & sa personne & ses Etats aux Romains.

A. M. **SYRACUSE.** A.J.C.

On raporte la fondation de SYRACUSE à l'an du monde 3295; avant Jesus-Christ 709.

3520. Commencement de GÉLON. 484.

3525. GÉLON est élu Roi de Syracuse. Son régne dure cinq ou six ans. 479.

3532. HIÉRON I. Il régne onze ans. 472.

3543. THRASYBULE. Il est chassé par ses sujets au bout d'un an. 461.

3544. Les Syracusains jouissent de leur liberté pendant soixante ans. 460.

3589. Les Athéniens, aidés par les Ségestains, entreprennent le siége de Syracuse sous la conduite de Nicias. Au bout de deux ans ils sont obligés de le lever. Les Syracusains les poursuivent & les défont entiérement. 415.

3593. Commencement de DENYS l'ancien. 411.

3598. DENYS, après avoir fait déposer les anciens Magistrats de Syracuse, est mis à la tête des nouveaux, & bientôt après il se fait déclarer Généralissime des armées. 406.

3600. Révolte des Syracusains contre Denys, à l'occasion de la prise de Géle par les Carthaginois. Elle est suivie d'un traité de paix entre les Syracusains & les Carthaginois, dont une des conditions est que Syracuse demeurera soumise à Denys. Il s'en établit Tyran. 404.

Nouveaux troubles à Syracuse contre Denys. Il vient à bout de les dissiper.

A. M. CARTHAGE. A.J.C.

CARTHAGE fut fondée l'an du monde 3158; avant Jesus-Christ 846.

3501. Premier Traité entre les Corthaginois & les Romains. 503. Il paroit que dès avant ce Traité les Carthaginois avoient porté leurs armes dans la Sicile, puisqu'ils en possédoient déja une partie quand il fut conclu. Mais on ne sait pas dans quelle année.

3520. Les Carthaginois font alliance avec Xerxès. 484.

3523. Les Carthaginois attaquent, sous la conduite d'AMILCAR, les Grecs établis dans la Sicile. Ils sont battus par Gélon. 481.

3592. Les Carthaginois envoient, sous la conduite d'ANNIBAL, du secours aux Ségestains contre ceux de Syracuse. 412.

3595. ANNIBAL & IMILCON sont envoiés en Sicile pour en faire la conquète. Ils ouvrent la campagne par le siége d'Agrigente. 409.

3600. La guerre que les Carthaginois faisoient en Sicile se termine par un Traité de paix avec les Syracusains. 404.

A.M.	SYRACUE.	A.J.C.
3605.	Denys fait de grands préparatifs pour se mettre en état de déclarer de nouveau la guerre aux Carthaginois.	399.
3607.	Massacre des Carthaginois qui se trouvent en Sicile, suivi d'une déclaration de guerre que Denys leur fait signifier par un Héraut qu'il avoit dépéché à Carthage.	397.
3615.	Denys se rend maître de Rhége par capitulation. L'année suivante il rompt le Traité, & s'en rend maître de nouveau par force.	389.
3632.	Mort de Denys l'Ancien. DENYS LE JEUNE son fils lui succéde. Il fait venir Platon à la Cour par le conseil de DION son beau-frere.	372.
	Dion exilé par ordre de Denys, se retire dans le Péloponnése.	
3643.	Denys fait épouser Aréte sa sœur, & femme de Dion, à Timocrate un de ses amis. Ce traitement fait prendre à Dion la résolution d'attaquer le Tyran à forces ouvertes.	361.
3644.	DION oblige Denys d'abandonner Syracuse. Il fait voile vers l'Italie.	360.
3646.	CALLIPPE fait assassiner Dion, & se rend maître de Syracuse, où il régne environ 13 mois.	358.
3647.	HIPPARINUS, frere de Denys le Jeune, chasse Callippe de Syracuse, & s'y établit à sa place 2 ans.	357.
3654.	Denys remonte sur le trône.	350.
3656.	Les Syracusains appellent TIMOLÉON à leur secours.	348.
3657.	Denys est forcé par Timoléon de se rendre & de se retirer à Corinthe.	347.
3658.	TIMOLÉON détruit la Tyrannie à Syracuse & dans toute la Sicile, & y rétablit la liberté.	346.
3685.	AGATHOCLE s'empare de la Tyrannie à Syracuse.	319.

A.M. CARTHAGE. A.J.C.

3607. Imilcon passe en Sicile avec une armée pour soutenir la guerre contre Denys. Elle dure 4 ou 5 ans. 397.

3654. Second Traité de paix conclu entre les Romains & les Carthaginois. 350.

3656. Les Carthaginois font une nouvelle tentative pour s'emparer de la Sicile. Ils sont battus par Timoléon, que les Corinthiens avoient envoié au secours des Syracusains. 348.

HANNON, Citoien de Carthage, forme le dessein de se rendre maître de sa patrie.

3672. Ambassade de Tyr à Carthage pour demander du secours contre Alexandre le Grand. 332.

3685. Commencement des guerres que les Carthaginois ont soutenues en Sicile & en Afrique contre Agathocle. 319.

A. M.	SYRACUSE.	A.J.C.
3724.	Une Légion Romaine s'empare de Rhége par trahison.	280.
3729.	Hiéron & Artémidore sont élevés au souverain commandement par les troupes de Syracuse.	275.
3736.	Hiéron est déclaré Roi par les Citoiens de Syracuse.	268.
3741.	Appius Claudius passe en Sicile pour porter du secours aux Mamertins contre les Carthaginois. Hiéron, qui d'abord lui avoit été contraire, s'accommode avec lui & fait alliance avec les Romains.	263.
3763.	Hiéron envoie du secours aux Carthaginois contre les Etrangers mercénaires.	241.
3786.	Hiéron va au-devant du Consul Tib. Sempronius pour lui faire offre de ses services contre les Carthaginois.	218.

A.M.	CARTHAGE.	A.J.C.
3727.	Les Carthaginois envoient sous la conduite de MAGON du secours aux Romains contre Pyrrhus.	277.
3741.	Commencement de la premiére guerre Punique avec les Romains. Elle dure 24 ans.	263.
3743.	Les Romains assiégent les Carthaginois dans Agrigente, & se rendent maîtres de la Ville après un siége de 7 mois.	261.
3745.	Combat naval entre les Romains & les Carthaginois près des côtes de Myle.	259.
3749.	Combat naval près d'Ecnome en Sicile.	255.
3750.	RÉGULUS dans l'Afrique. Il est fait prisonnier.	254.
	XANTHIPPE vient au secours des Carthaginois.	
3755.	Régulus est envoié à Rome pour y proposer l'échange des prisonniers. A son retour les Carthaginois le font mourir dans les tourmens les plus cruels.	249.
3756.	Siége de Lilybée par les Romains.	248.
3763.	Défaite des Carthaginois près des Iles Egates, suivie du traité qui met fin à la premiére guerre Punique.	241.
	Guerre de Libye contre les Etrangers mercénaires. Elle dure 3 ans & 4 mois.	
3767.	Les Carthaginois cédent la Sardaigne aux Romains, & s'engagent à leur paier 1200 talens.	237.
3776.	AMILCAR est tué en Espagne. ASDRUBAL son gendre lui succéde dans le commandement des armées.	228.
	Annibal est envoié en Espagne sur la demande qu'en avoit faite Asdrubal son oncle.	
3784.	Mort d'Asdrubal. ANNIBAL est fait Général de l'armée en sa place.	220.
3786.	Siége de Sagonte.	218.
	Commencement de la seconde guerre Punique. Elle dure 17 ans.	
3787.	Annibal passe dans l'Italie, gagne les Batailles du Tésin & de la Trébie.	217.

A. M.	SYRACUSE.	A.J.C.
3789.	Mort d'Hiéron. HIÉRONYME son petit-fils lui succéde. Hiéronyme quitte le parti des Romains, & fait alliance avec Annibal. Il est assassiné peu de tems après. Sa mort est suivie de grands troubles à Syracuse.	215.
3792.	MARCELLUS se rend maître de Syracuse après un siége de trois ans.	212.

A M.	CARTHAGE.	M.J.C.
3788.	Bataille de Trasiméne.	216.
	Annibal trompe Fabius au défilé de Casilin.	
	CN. SCIPION défait les Carthaginois en Espagne.	
3789.	Bataille de Cannes. Annibal se retire à Capoue après la bataille.	215.
3790.	ASDRUBAL est battu en Espagne par les deux Scipions.	214
3793.	Les deux Scipions sont tués en Espagne.	211.
	Les Romains forment le siége de Capoue.	
3794.	Annibal s'avance vers Rome & l'assiége. Peu de tems après, les Romains se rendent maîtres de Capoue.	210.
3798.	Entrée d'Asdrubal dans l'Italie. Il est défait par le Consul Livius auquel Néron, l'autre Consul, s'étoit joint.	206.
3799.	Scipion se rend maître de toute l'Espagne. L'année suivante il est fait Consul, & passe en Afrique.	205.
3802.	Annibal est rappellé au secours de sa patrie.	202.
3803.	Entrevûe d'Annibal & de Scipion dans l'Afrique, suivie d'une bataille sanglante où les Romains ont tout l'avantage.	201.
3804.	Traité de paix entre les Carthaginois & les Romains, qui met fin à la seconde guerre Punique.	200.
	Depuis la fin de la seconde guerre Punique jusqu'au commencement de la troisiéme, il s'écoula 50 ans.	
3810.	Annibal est fait Préteur à Carthage. Il y réforme la Justice & les Finances. Après avoir exercé cet emploi environ 2 ans, il se retire à Ephése auprès d'Antiochus à qui il conseille de porter la guerre en Italie.	194.
3813.	Entrevûe d'Annibal & de Scipion à Ephése.	191.
3816.	Annibal se réfugie dans l'île de Créte pour éviter d'être livré aux Romains.	188.

A M.	CARTHAGE.	A.J.C.
3820.	Annibal abandonne l'île de Créte pour aller cher-cher un azyle chez Prusias Roi de Bithynie.	184.
3822.	Mort d'Annibal.	182.
3823.	Les Romains envoient des Commissaires dans l'Afrique pour juger le different survenu entre les Carthaginois & Masinissa.	181.
3848.	Seconde Ambassade que les Romains envoient en Afrique pour faire de nouvelles enquêtes sur les différens entre Masinissa & les Carthaginois.	156.
3855.	Commencement de la troisiéme guerre Punique. le dure un peu plus de 4 ans.	149.
3856.	Carthage est assiégée par les Romains.	148.
3858.	SCIPION LE JEUNE est fait Consul, & reçoit le commandement de l'armée qui assiégeoit Carthage.	146.
3859.	Scipion se rend maître de Carthage & la fait entiérement démolir.	145.

Fin de la Table Chronologique.

TABLE GÉNÉRALE
DES
MATIERES
CONTENUES
DANS L'HISTOIRE ANCIENNE.

A

B.

C

D.

enfans

E

F.

G.

H.

I

L.

M.

N.

S

faire

Fin de la Table des Matiéres.



